19e Année. — N° 831. Le Numéro Trimestriel : 1 fr. 15 Décembre 1916

VIE AU GRAND AIR

LE GARDIEN DU BUT !..

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

DUBONNET

VIN TONIQUE

bon appétit!

Demandez dans tous les Bureaux de tabac le

BOUCHON - TOUPET - ABSORBATEUR

ET SON ŒILLET D'ASPIRATION

Plus de culots
Plus de nicotine
Économie 50 0/0

Excelsior Protector

0 f. 20 le cahier dans tous les Bureaux de tabac.
Excelsior-Protector : Croco garni de son cahier, **1 fr.**

Pipe bruyère 1er ch., droite ou courbée, montée corne, 10 carnets, un Excelsior-Protector Croco, expédié franco contre mandat-poste, **5** fr. **CHAUVE, 15, rue Parrot, PARIS.**

MAILLOTS
CULOTTES **ELIMS PIERRE**

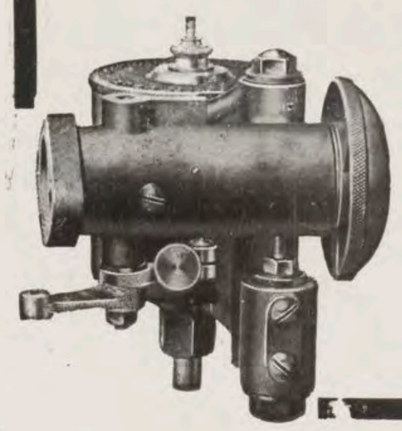
Les meilleurs, les moins chers

10, Faubourg Montmartre *(dans la Cour)* PARIS
162, Avenue Malakoff *(Porte-Maillot)* PARIS

PLUS ENCORE QU'EN TEMPS DE PAIX, LES QUALITÉS DU

Carburateur ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.



Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère ::

Usines et Succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DÉTROIT, NEW-YORK, GENÈVE

Le siège social, à LYON, répond par retour à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Médication Alcaline Pratique

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de *Sels Vichy-État*

2 ou **3** dans un verre d'eau potable donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2f. LE FLACON *très digestive*
de 100 — Toutes Pharmacies.

AUX MARINS

7-9, Avenue de la Grande-Armée
PARIS

Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en :: :: tous genres :: ::

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

ÉCOLE DE
CHAUFFEURS - MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris et la moins chère.
Brevets militaires et civils.

BELSER, 144, r. de Tocqueville. Tél. Wagram 93-40

NUMÉRO DE NOEL

Je sais tout

Président POINCARÉ.
Président ROOSEVELT.
Maurice DONNAY.
Jean RICHEPIN.
Edouard HERRIOT.
Maurice de WALEFFE.
H.-G. WELLS.
WILLETTE.
Maurice LELOIR, etc.

MAGAZINE DE L'ACTIVITÉ ET DE L'ÉNERGIE NATIONALES

19e Année. — N° 831.
DIRECTION : 90, Av. des Champs-Élysées, Paris.
Le Numéro Trimestriel : France, 1 fr. — Etranger, 1 fr. 50
ABONNEMENTS pour 6 numéros trimestriels : France, 6 fr. — Etranger, 9 fr.
15 Décembre 1916
PUBLICITÉ : Huguet, de Palissaux & Cie

VIE AU GRAND AIR

LE SAUT DU MUR AU CROSS DES ALLIÉS

Cette belle épreuve (voir p. 32) a obtenu un vif succès. Voici Keyser (à droite) au moment précis où il saute le mur en pierre au Cross des Alliés (29 octobre 1916). En réalité il enjambe l'obstacle. Sauf Schnellmann (à gauche), tous les coureurs ont agi de cette façon, non point que les obstacles fussent trop durs pour eux, mais ils voulaient éviter le risque de se donner un effort.

SOMMAIRE

	Pages
UN SAUT DE KEYSER (Illustration).	1
PRÉPARATION MILITAIRE OU SPORT? par Charles de **SAINT-CYR**.	2
MARCEL BURGUN, par Jacques **DEDET**.	9
LES "TANKS" AU TRAVAIL, par Charles **FAROUX**..	10
TROIS MOIS L'HIPPISME, par **STUART**	14
L'EQUIPE DE FOOTBALL-ASSOCIATION DU XX^e CORPS (Illustrations).	18
LE SPORT POUR TOUS, par le médecin aide-major **B.**	20
LES SUPERZEPPELINS, par **J. M.**	24
UN MATCH FRANCO-ANGLAIS DE FOOT-BALL-RUGBY par **Ch. de P.**	25
LES BOMBARDEMENTS AÉRIENS, par Jacques **MORTANE**	26
LE CROSS DES ALLIÉS, par Charles de **PRÉVOST**. ..	32
LE SPORT EN AMÉRIQUE, par **J. M.**	34
L'HÉROISME DES OBSERVATEURS EN DRACHEN, par **J. M.**	36
TIR DE STAND ET TIR DE GUERRE, par le Lieutenant Pierre **BALLUTEAUD**	38
LES GRANDS ATHLÈTES AMÉRICAINS SOLDATS.	39
LE TRIMESTRE SPORTIF (Illustration).	41
FRIOL, par **UN CYCLISTE**	44

NOTES DES EDITEURS

NOTRE COUVERTURE. — Il n'est peut-être pas un geste sportif qui symbolise aussi bien la résistance à l'envahisseur que celui de gardien de but. Tel est le sens de notre couverture. La pensée de Verdun victorieuse en dit tout le magnifique héroïsme.

NOS PRÉCÉDENTS "NUMÉROS DOUBLES". — Rappelons à ceux de nos lecteurs qui désireraient se les procurer, qu'il nous reste encore quelques exemplaires de nos précédents "numéros doubles" trimestriels (15 Juin et 15 Septembre). Il suffit d'en faire la demande à nos bureaux, 90, avenue des Champs-Elysées, pour recevoir chacun d'eux contre 1 franc en bon de poste ou en timbres.

NOS ABONNEMENTS A 6 "NUMÉROS DOUBLES". — Nous avons créé, pour ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir directement **La Vie au Grand Air**, des *abonnements à 6 "numéros doubles" trimestriels* de guerre dont le tarif est ainsi fixé : France, 6 francs; Etranger, 9 francs. Les abonnements sont reçus à nos bureaux, 90, avenue des Champs-Elysées.

SPORTS-BIBLIOTHÈQUES. — Cette admirable collection, qui comprend 24 volumes reliés et illustrés, rédigés par les spécialistes les plus qualifiés, est en vente partout au prix de 6 francs le volume. (*Catalogue gratis sur demande.* Editions Pierre Lafitte, 90, avenue des Champs-Elysées, Paris.)

PRÉPARATION MILITAIRE OU SPORT?

Par Charles de SAINT-CYR

OPINIONS DE MM. MARCEL SEMBAT, HENRY CHÉRON, PATÉ, HENRI DESGRANGES, MAMELLE, DU Dr B..., DES FÉDÉRATIONS DE SPORT, DE GYMNASTIQUE ET DE TIR.

Il y a dans notre histoire nationale une journée qui demeure fameuse sous le titre de « Journée des dupes ». Les avatars de ce qu'on a appelé la P. M. O. — préparation militaire obligatoire — ne sont pas sans évoquer ce 11 novembre 1630 où Marie de Médicis crut avoir triomphé de Richelieu. Le sport — comme le cardinal — a vu son avenir mis en cause; puis le péril a été écarté. Mais, outre que celui-ci peut renaître, il est utile de porter quelque clarté dans une question vitale pour l'avenir de notre pays et de notre race. Ces pages souhaitent d'être cette indispensable mise au point. Aussi ont-elles été rédigées dans un constant souci d'impartialité, et chacun a-t-il été invité à y exprimer son opinion.

Notre confrère, le *Journal des Débats*, publiait récemment un « croquis de jeunesse » inspiré par les bataillons scolaires. On y lisait : « Comme j'étais élève à l'école de mon village, j'ai servi dans une de ces fameuses cohortes. Elles ont été bien chansonnées et blasonnées, mais les bambins qui les composaient ne pensaient pas qu'ils fussent ridicules en se préparant, dès l'école primaire, à la défense de la patrie » Effectivement, les bataillons scolaires furent un bien moral. Mais leur inopérance était complète en ce qui concerne toute préparation physique. L'auteur de l'article précité en convient : « La manœuvre n'était ni variée, ni savante ; et il n'en pouvait être autrement. »

Pareillement, les groupements de préparation militaire ont été d'utiles excitateurs du patriotisme, en un temps récent où cela n'était pas superflu — tant s'en faut ! A ce titre ils les faut louer sans restriction. Bon nombre de leurs contempteurs, ne voyant pas leur rôle tel qu'il était, en négligent le facteur moral — indiscutable ! — et triomphent de ce que le travail physique utile en est absent ! Les dirigeants de sociétés de préparation ont été tous les premiers à faire naître cette fausse conception, dont ils sont, et surtout seront, les victimes. Ils ont deux excuses : Bien souvent l'on se connaît mal soi-même, et plus souvent encore on est enclin à se figurer plus grand qu'on est. C'est pourquoi tant de préparistes rêvent aujourd'hui de s'annexer le sport. De vouloir réduire celui-ci à un tel rôle accessoire montre leur méconnaissance de l'exercice physique, méconnaissance telle qu'une pareille mainmise — que, personnellement je crois peu probable, mais qui est tentée ! — serait pour le sport, dont la direction est chose fort délicate, un véritable désastre.

LES TROIS TENDANCES EN COMPÉTITION

Ici quelques précisions s'imposent. Les Fédérations de préparation militaire sont les plus récentes parmi les grandes fédérations françaises. La moins jeune — l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France — ne date, en effet, en tant que fédération nationale, que du 4 janvier 1907. Il y a belle lurette qu'existait l'Union des Sociétés de Gymnastique en France.

On a parfois reproché à ce groupement et à ses sociétés affiliées une prédilection pour le clinquant — au détriment de ce qui est effectif — et je ne nie pas que parfois cette critique n'ait été fondée. Mais cela n'empêche que l'U. S. G. F. a rendu de considérables services. Fondée le 28 septembre 1873, elle n'a jamais menti à sa devise : « Patrie, Courage, Moralité », et, même, aux instants où la parade la séduisit de façon quelque peu excessive, elle n'a jamais manqué d'obéir à ce que lui avait demandé le général Chanzy : « Faites-nous des hommes, nous en ferons des soldats. » Souvenez-vous

de ce mot. Il éclaire tout le débat C'est à sa lumière que l'on disce ne que trois grandes tendances sont en compétition :

1° *Les préparistes exigent l'exercice militaire préalable à l'entrée des jeunes hommes dans les casernes ;*

2° *Les gymnastes s'en tiennent à une préparation physique quelque peu caporalisée et à une très large part donnée à l'extérieur de la discipline ;*

3° *Les sportifs veulent être tout à la fois les fabricateurs du corps et les animateurs de la volonté ; en outre ils réclament que l'athlétisme, dont les bienfaits ont été immenses, ne voie pas ceux-ci arrêtés à l'orée de la vie militaire : ils souhaitent le sport à la caserne.*

Entre trois écoles aussi divergentes, il était inévitable qu'il y eut conflit !

Que dans ce conflit le fond même du débat ait été négligé, j'en vois l'irréfutable preuve en ce fait que le tir — qui eût dû être, s'il s'était réellement agi de préparation militaire, au premier plan des préoccupations — a été laissé dans la pénombre. Il est dirigé dans notre pays par l'Union des Sociétés de Tir de France, fondée en 1886, et dont les efforts ont été heureux.

C'est par une intensification simultanée et une diffusion parallèle de l'athlétisme et du tir — et par là seulement ! — que l'on pourra résoudre efficacemen le problème de la préparation militaire. On sait que le sport est régi par l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques — U. S. F. S. A. — créée en 1887 par le Racing-Club de France — doyen des clubs athlétiques français — et le Stade français, et qui, sous bien des rapports était, à la veille de la guerre, la plus puissante fédération du monde. La France lui doit la régénération de sa jeunesse.

Alors, pourquoi l'apathie et souvent l'hostilité rencontrée ? C'est que l'U. S. F. S. A. s'avère, sur le terrain de la politique, beaucoup moins agissante que ses... mettons rivales ; il l'en faut féliciter puisque la politique — comme la religion — doit rester tout à fait en dehors de l'exercice physique. N'empêche qu'il est généralement admis que cette inopérance politique a été l'une des causes du péril qu'a récemment couru le sport.

LA TENTATIVE DE PRÉPARATION MILITAIRE OBLIGATOIRE

Telle était la situation à la veille de la guerre. Telle elle demeura pendant les premiers mois de l'immense conflit. Puis, la durée de celui-ci, l'appel anticipé de classes nouvelles, le désir de récupérer le plus de réformés possible donnèrent à la question de la préparation militaire une grande acuité — d'autant que l'on savait que nos ennemis s'en préoccupaient eux aussi. Effectivement, il parut à ce sujet en Allemagne une brochure dont la vogue fut considérable. L'auteur concluait sur la nécessité de faire de la préparation militaire une institution d'Etat en la rendant obligatoire depuis l'âge de douze ans. Cette théorie de l'obligation frappa vivement bien des esprits de chez nous, et la pensée de la P. M. O. naquit ainsi chez plus d'un qui eût été bien en peine de dire en quoi devait consister la préparation militaire elle-même. A vrai dire, l'on s'appuyait sur la brochure allemande sans au préalable s'être exactement enquis de ce dont elle traitait.

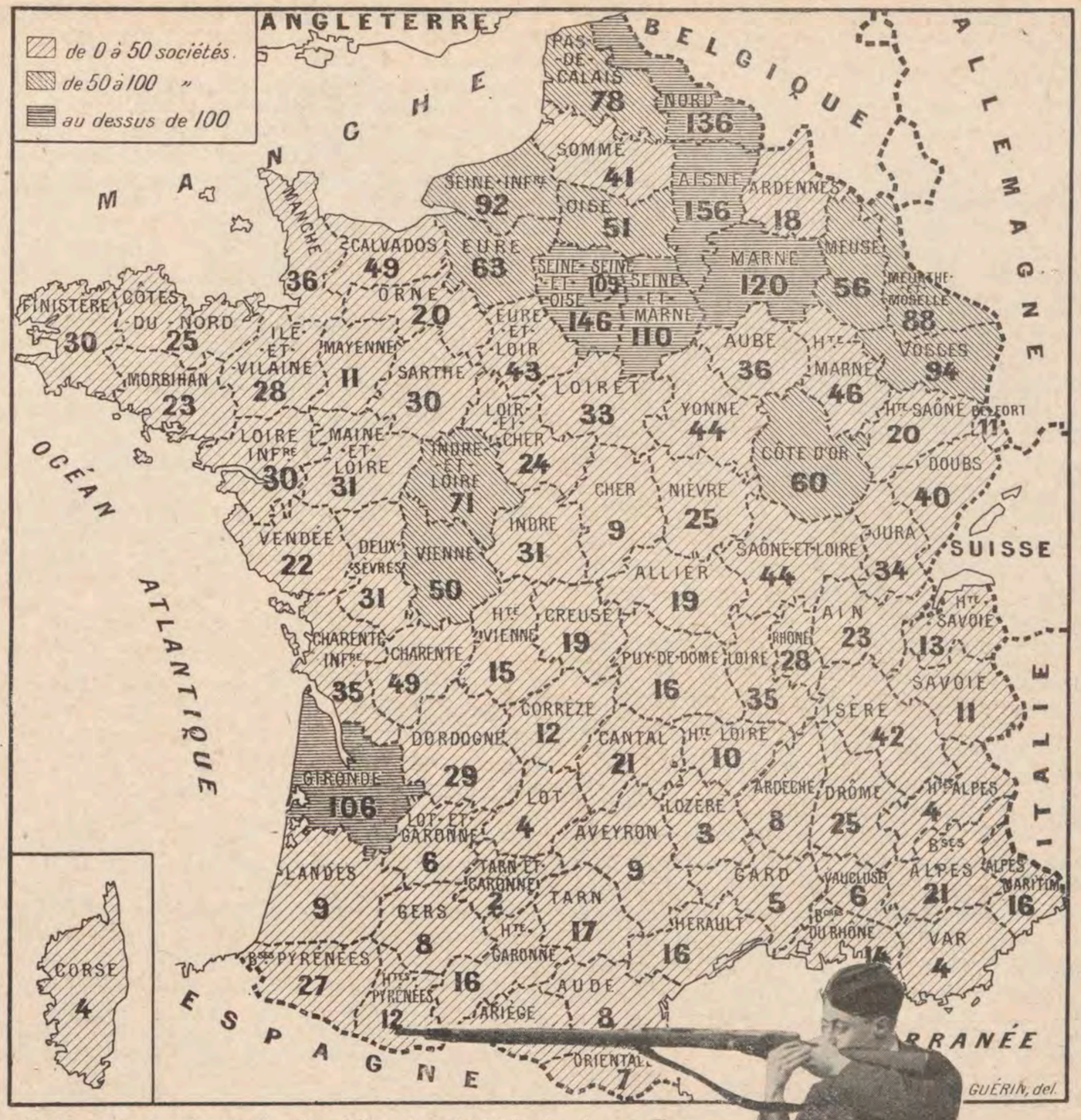
C'est ainsi que nous allâmes au-devant d'une aventure qui menaça un instant d'être redoutable. On lançait une flèche sans savoir sur qui elle allait tomber, on ne songeait même pas qu'une fois lancée, la flèche ne pouvait continuer de planer.

Naguère, le général Picquart avait pourtant excellemment mis les choses au point :

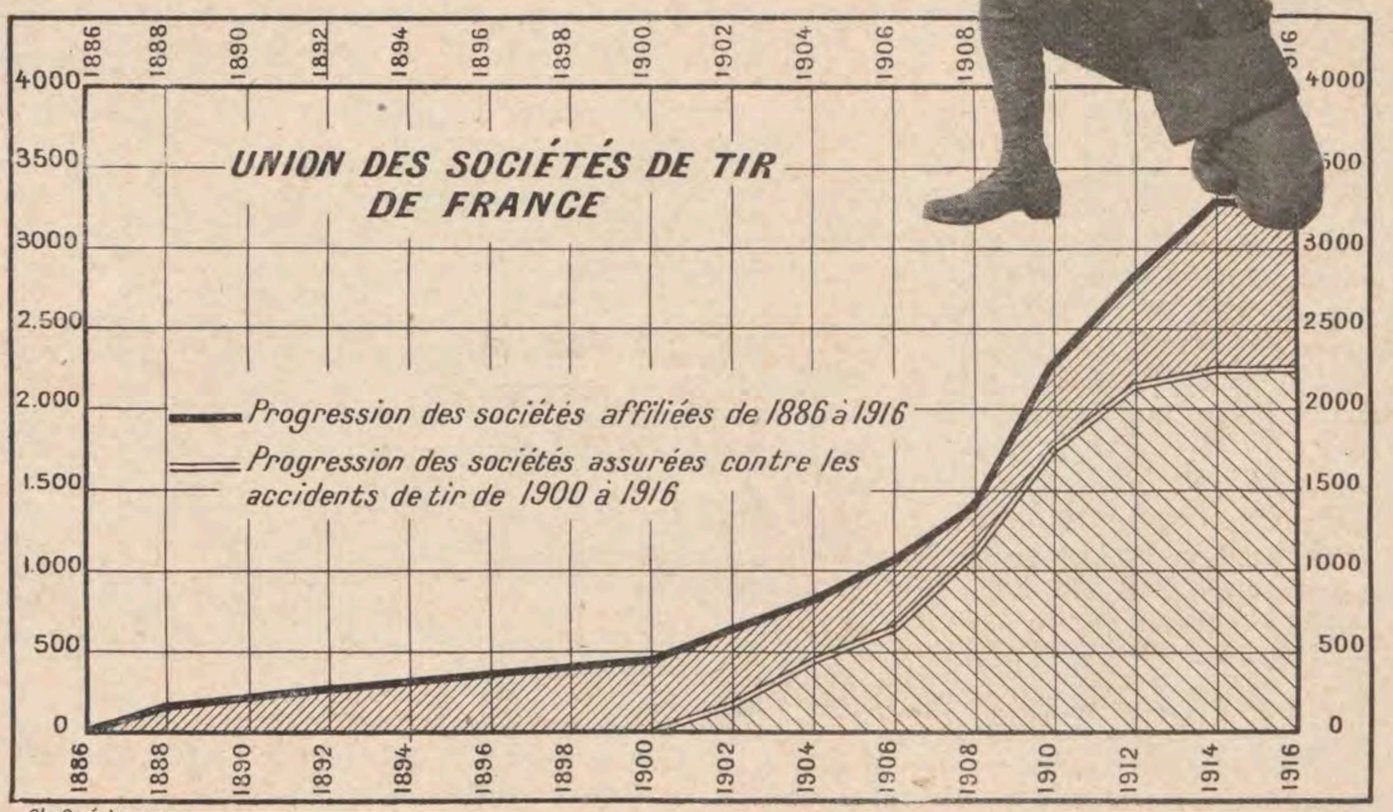
Le but doit être d'envoyer au régiment des jeunes gens qui seront prêts à recueillir tous les fruits de l'instruction technique, qu'il appartient aux officiers seuls de leur donner. Il importe de ne pas confondre les rôles et de définir nettement la tâche de chacun : aux sociétés, la formation intellectuelle et morale de l'adolescent et le développement de ses qualités physiques ; à l'armée, l'instruction militaire et la formation du soldat. Et il restera à chacun un assez vaste champ à cultiver pour qu'il ne cherche pas à empiéter sur celui du voisin.

Or, non seulement la proposition de loi, dont M. Henry Chéron, sénateur du Calvados, ancien ministre, ancien sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, saisissait ses collègues, en revenait à faire jouer les adolescents au soldat, mais elle en imposait l'obligation, et comme le Sénat ne pouvait — et pour cause ! — offrir aux jeunes Français le don d'ubiquité ; comme il ne pouvait davantage, étant donnée la crise de la main-d'œuvre, crise qui se continuera après la paix, décider que les heures consacrées à la préparation militaire seraient défalquées des heures de labeur, un immense tollé suivit le vote par le Sénat de cette proposition de loi qui menaçait de tuer le sport — alors :

1° Que les leçons de la guerre lui avaient toutes été favorables et que les sportifs avaient fait d'admirables choses ;



Cette carte représente la répartition des Sociétés de tir en France. Exception faite pour le département de la Gironde, c'est au-dessus de la Loire qu'elles sont le plus nombreuses.



Ch. Guérin del.

LE TIR EN FRANCE

Le tir doit être la base de la Préparation Militaire. Cet exercice est régi, dans notre pays, par l'Union des Sociétés de tir de France, sociétés dont le diagramme ci-dessus indique la progression ; on remarquera que celle-ci ne s'est accentuée qu'après 1900.

2° Que la Grande-Bretagne n'avait pu accomplir le miracle d'improviser une armée moderne que parce qu'elle la recrutait parmi des athèles.

PROTESTATIONS

Un numéro tout entier de la *Vie au Grand Air* ne me suffirait pas pour énumérer et mettre en valeur les objections — toutes fort justes — qui furent soulevées.

Je signale tout d'abord — et rien qu'en passant — les impossibilités matérielles. A certains points de vue, c'était un peu comme si l'on avait décidé que chaque adolescent de chez nous s'en irait faire un tour dans la planète Mars. M. D. Mérillon, président de l'Union de Sociétés de Tir de France, l'indique judicieusement au cours d'une lettre que j'ai reçue de lui : « Avant d'imposer une obligation, l'Etat doit assurer à tous la possibilité de la remplir. Il pourra donc y avoir des hésitations ou des ajournements. »

Mais, des terrains qu'il aurait fallu, des cent millions qui étaient annuellement nécessaires pour l'organisation, nos sénateurs n'ont pas eu cure. Passons ! C'est le moins grave de l'affaire. Le pis, c'était tout l'effort de régénération physique de la jeunesse française irrémédiablement compromis.

L'U. S. F. S. A. et ses sociétés — à qui justement on doit la magnifique œuvre réalisée — protestèrent donc très vivement, protestation qui est en quelque sorte le commentaire d'un fait d'une incontestable éloquence : l'U. S F. S. A. compte aux armées plus d'un demi-million de membres ! Notre grande Fédération nationale tint à mettre en lumière :

1° L'inopérance physique de la préparation militaire ;

2° L'absolue impossibilité où seraient les jeunes gens, pris par la P. M. O., de continuer à pratiquer le sport.

Il ne faut pas oublier que les athlètes se recrutent dans tous les milieux ; d'où il résulte que le nombre de ceux qui ont une occupation l'emporte de beaucoup sur les inoccupés. Or, seuls, ceux-ci pourraient conduire de front P. M. O. et sport. La proposition de loi ne tendait donc à rien moins qu'à faire dorénavant du sport l'apanage des adolescents riches. C'était une manière de « quatre-vingt-neuf » à rebours : il rétablissait un privilège !

L'Union des Sociétés de Gymnastique de France ne se montra pas plus favorable au projet. Voici ce que m'écrit à ce sujet son vice-président, M. Paul Christmann :

> Les bataillons scolaires, nous les avons *subis* sans les approuver. Nous pensons qu'ils ont retardé l'heure de l'Education physique... La véritable préparation au service militaire est celle qui reposera sur l'*Education physique*. Celle-ci doit être prise dès l'enfance et se continuer dans les sociétés et, s'il se peut, durant toute la vie... Nous sommes, pour l'après-guerre, pour un régime de liberté avec des *avantages* pour ceux qui font l'effort : des *obligations* dans l'enseignement, des *encouragements* pour tout ce qui est exercice, c'est-à-dire gymnastique, sports et jeux.

De son côté, le Comité d'Education physique ramène les choses à ce dilemme que me suggère son vice-président, M. Henri Desgranges.

> Quelle idée se fait-on du jeune Français quand il arrive au régiment ?
>
> Soutient-on qu'il doit déjà connaître son métier de soldat, savoir faire « Portez arme ! » tous les mouvements de la théorie, du service en campagne, creuser des tranchées, etc., etc... ? Alors, préalablement, un an, deux ans, trois ans, dix ans peut-être, avant son incorporation : il faut lui apprendre son métier. Reste à savoir si on le lui apprendra bien et si ses officiers, quand il arrivera à la caserne, seront particulièrement enchantés de voir qu'il ne lui reste plus rien à apprendre, à ce jeune poilu.
>
> En tous cas, le général Chanzy, qui passait pour s'y connaître, demandait avant toute chose qu'on ne lui préparât pas des soldats avant leur arrivée au régiment. Mais, si le général Chanzy se trompe, c'est évidemment de Préparation militaire qu'il faut gaver notre jeunesse française.
>
> Veut-on, au contraire, faire du jeune homme qui arrive à la caserne un gaillard solide, bien bâti, résistant, au large thorax, aux épaules puissantes, aux jambes infatigables ; veut-on qu'il sache courir, sauter, grimper, nager, lancer le poids, par conséquent la grenade ; veut-on, par surplus, qu'il ait de l'initiative, de la débrouillardise, de cet entregent spécial que donne la pratique des sports ; veut-on, en un mot, comme le demandait le même général Chanzy, veut-on qu'il soit UN HOMME, en ce cas, c'est de l'Education physique, et de l'Education physique seulement, qu'il faut lui enseigner avant son départ pour le régiment.

L'AVIS DE LA " FACULTÉ "

La « Faculté » n'est pas moins catégorique, et le Dr B... qui, du fait du poste qu'il occupe en ce moment est plus que quiconque en mesure d'avoir une opinion basée sur l'expérience actuelle, m'écrit :

> Je ne voudrais pas — le moment serait mal choisi — médire de la Préparation militaire. Cependant, je pense qu'il est du devoir d'un médecin, qui a examiné un grand nombre de jeunes gens, de signaler que la plus grande partie de notre jeunesse gagnerait beaucoup à remplacer les exercices militaires par des exercices physiques.
>
> Cette idée est certainement venue à la plupart de nos lecteurs en voyant défiler en bon ordre des « poilus en herbe » mal bâtis et dont les conseils de revision ne voudront pas. Le moins qu'on en puisse dire est qu'ils perdent leur temps, et le temps de la croissance et du développement physique ne se rattrape jamais.
>
> On ne devrait admettre dans les sociétés de Préparation militaire que les individus arrivés au maximum de leur développement physique et possédant un « record » athlétique suffisant.
>
> En effet, les exercices militaires, le maniement d'armes, les marches mêmes, pratiqués dans ces sociétés, sont absolument inopérantes au point de vue anatomique. Je professe pour le muscle une admiration très relative, mais j'attache la plus grande importance au bon fonctionnement cardio-pulmonaire, car c'est le cœur et le poumon qui permettent à certains « mal bâtis originels » de produire d'honorables performances et de se révéler excellents soldats.
>
> Sous prétexte de régénérer la race, il serait profondément regrettable de charger les programmes de la jeunesse d'un nouveau et inutile bagage. Médicalement, j'applaudis à la suppression du latin et du grec, à condition qu'il ne soit pas remplacé par des cours de stratégie ou des « à droite par quatre » qui ne valent pas beaucoup mieux. C'est du mouvement, du grand air, de l'éducation physique et du sport qu'il faut à l'adolescence avant toute chose ; le reste après, plus tard, juste avant l'incorporation.
>
> De véritables « lois physiologiques » s'imposent aux législateurs :
>
> 1° Distendre toutes les cages thoraciques, de tous les jeunes Français, préparant au cœur une demeure spacieuse, permettant aux poumons de s'oxygéner largement : *suédoise*.
>
> 2° Conserver et développer la souplesse articulaire grâce à laquelle les rouages de la machine exécuteront leur travail avec un rendement optimum : *culture physique*.
>
> 3° Le réglage étant obtenu, mettre le sujet en présence de l'effort nécessaire sous une surveillance médicale. C'est une obligation physique et cérébrale, sociale même, que de faire parler l'individualisme : seul le *sport* répond à cette indication.
>
> Tel est, à grands traits, le seul programme véritablement physiologique : la Préparation militaire proprement dite n'y figure pas. Celle-ci fait des soldats : à nous de préparer des hommes.

Enfin, « l'Avant » est plus catégorique encore que « l'Arrière ». Voici ce que j'extrais d'une lettre d'un jeune de la classe 14, qui peut juger de ces choses, ayant été le gardien de but de la seule équipe du Midi qui ait réussi à éliminer Paris en water-polo, c'est-à-dire ayant été, avant la guerre un bon athlète, et ayant, depuis, gagné au feu épaulette et croix de guerre.

> Au cantonnement, je joue tous les jours au football avec ma section. C'est un excellent moyen de connaître les poilus, et c'est tellement meilleur pour eux que l'exercice tel qu'on le comprenait en caserne ou bien que la gymnastique suédoise. La gymnastique serait bonne si elle n'embêtait pas les hommes. Comme ils n'y portent aucun intérêt et qu'ils ne se donnent pas la peine de faire travailler leurs muscles, elle est d'un effet nul. Tout autre est le football ! Les hommes s'y intéressent, *en donnent* de tout cœur et, de plus, c'est une merveilleuse leçon d'énergie ! La moitié du temps aurait dû se passer en caserne à faire du sport, à faire des athlètes : presque tout homme fort qui a confiance dans sa force musculaire est un bon soldat, courageux, et prêt à la lutte, car se sentant armé contre le boche, il ne le craint pas.

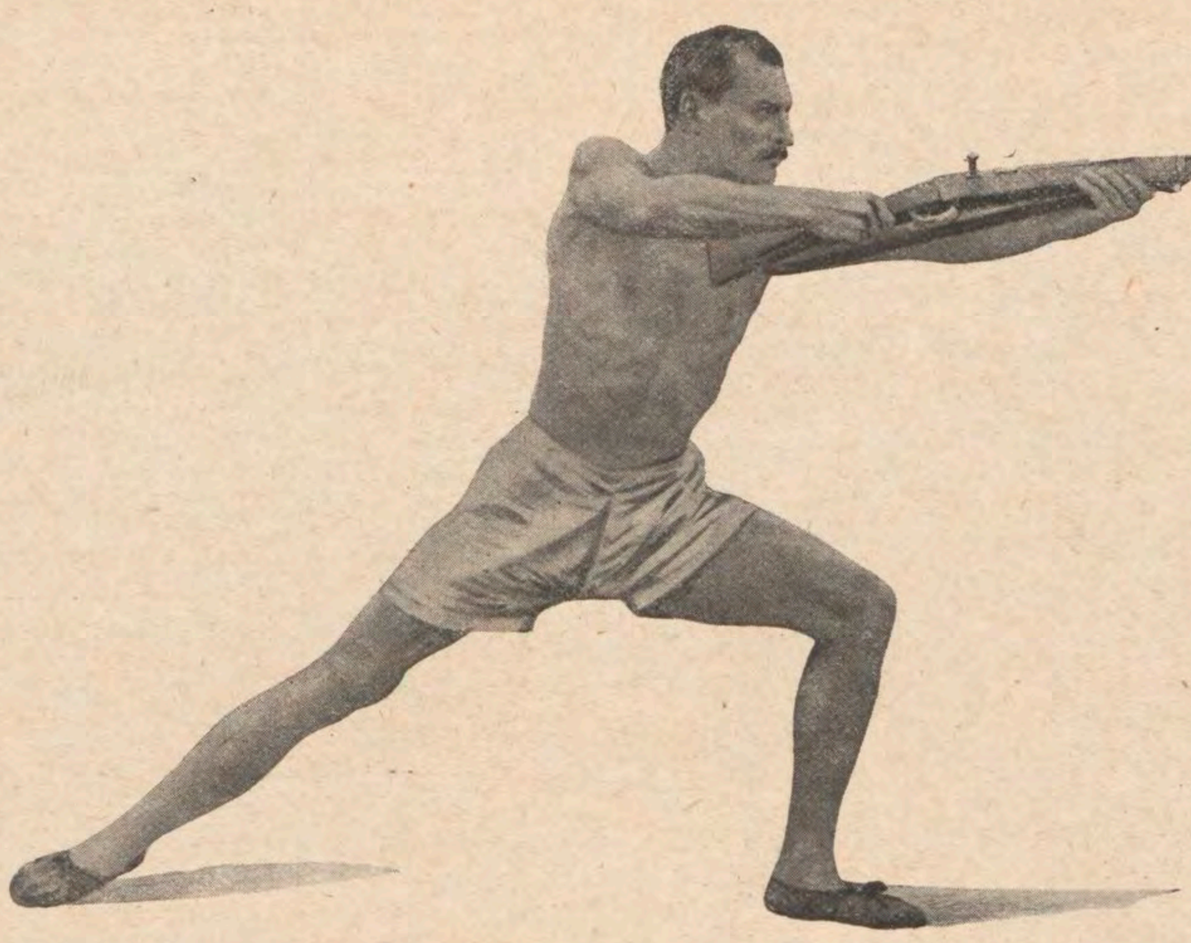
Et cela s'impose si impérieusement que, dans l'entraînement des jeunes classes et dans celui des récupérés, le sport joue aujourd'hui le rôle primordial et même, à leur arrivée au régiment, occupe tout le programme d'entraînement.

OBJECTIONS

La Chambre eut la sagesse de comprendre ces choses, et, avant même que la P. M. O. y accédât officiellement, cette P. M. O. avait vérifié que la roche Tarpéienne peut être à une distance du Capitole égale à celle qui sépare le Palais du Luxembourg du Palais-Bourbon. Louons en bloc les députés avertis qui se firent auprès de leurs collègues les truchements de la bonne parole. Ils s'écriaient, avec M. Frédéric Brunet : « Préparons des générations physiquement et moralement fortes, oui ! Mais ne préparons pas une société militaire disciplinée à l'image de l'Allemagne. A chacun son génie ! » Ou, avec M. Henry Paté — dont on sait la compétence et l'autorité en matière militaire —, ils dressaient contre la P. M. O. d'écrasants réquisitoires.

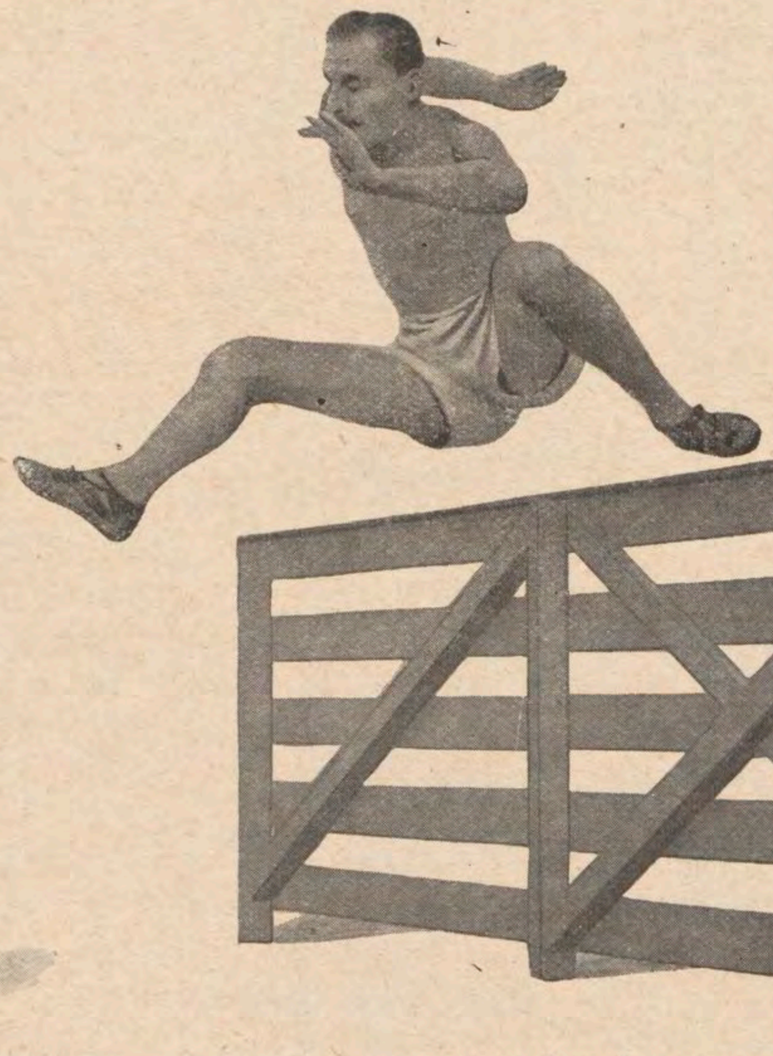
Voici un très intéressant passage d'un article de M. Paté :

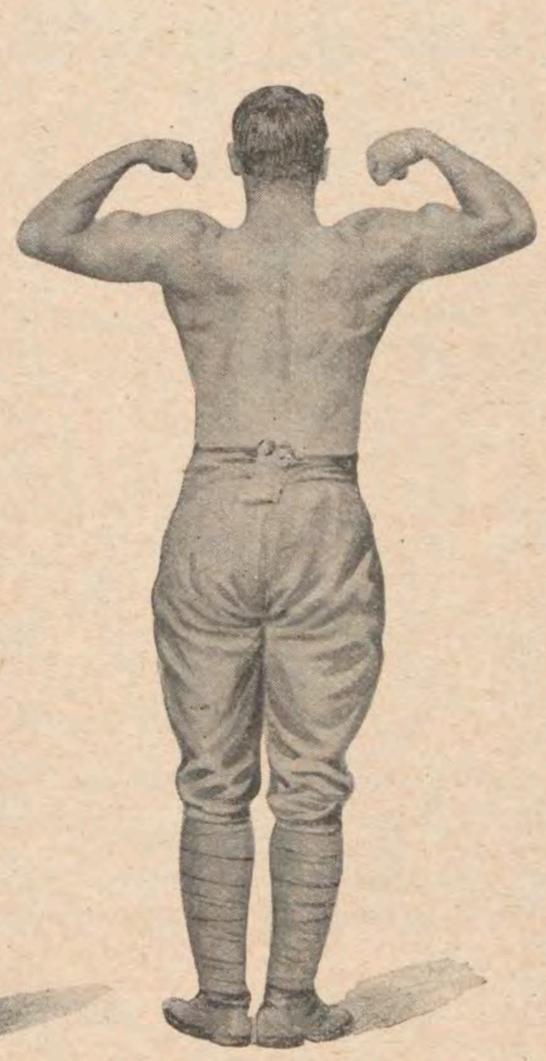
> Je reproche essentiellement au programme du sénateur du Calvados l'excès de spécialisation et la précocité, à mon sens regrettable, de cette spécialisation. De même que les meilleures écoles pour la formation des apprentis sont, de l'avis de tous les experts, les ateliers de préapprentissage, dans lesquels on ne forme pas exclusivement un géomètre, un commis-architecte, un métreur, un maçon, mais dans lesquels on forme, par le dessin, le calcul, le travail de la matière première la plus simple, des individus propres à recevoir ultérieurement ces diverses spécialités, de même j'estime qu'à seize ans ou douze, comme le veulent les Allemands, ce n'est pas le militaire casqué et botté, déjà figé par la discipline, qu'il faut avoir devant les yeux, mais la formation intégrale d'un beau jeune homme qui pourra, à vingt ans, recevoir rapidement l'empreinte spéciale du métier militaire, parce qu'il aura toutes les aptitudes physiques d'un homme.
>
> Habituer les enfants à une formation militaire trop précoce, ne serait-ce pas leur enlever un peu de cette initiative, de cette souplesse qui est restée la caractéristique du soldat français, pour leur subsister la raideur et l'automatisme allemands ; et d'ailleurs, que voulons-nous ? Non pas seulement préparer des soldats, mais des hommes qui puissent, s'il le faut encore, le devenir, mais dont il convient d'assurer, d'assurer avant tout le plein développement physique.



OU EST LA VÉRITÉ ATHLÉTIQUE ?

Elle ne sera, dans la Préparation militaire, que très exceptionnellement. Dans certains mouvements d'escrime à la baïonnette, par exemple. Mais le plus souvent les muscles ne travaillent pas, et la position demeure contrainte.





LA VÉRITÉ EST ICI !

Dans le sport, tout au contraire, le muscle est roi. Chaque mouvement n'a que lui pour but. A peine l'athlète commence-t-il, que la cascade des muscles se déclenche. Tous les sports n'exercent pas tous les muscles; mais aucun sport n'est inopérant.

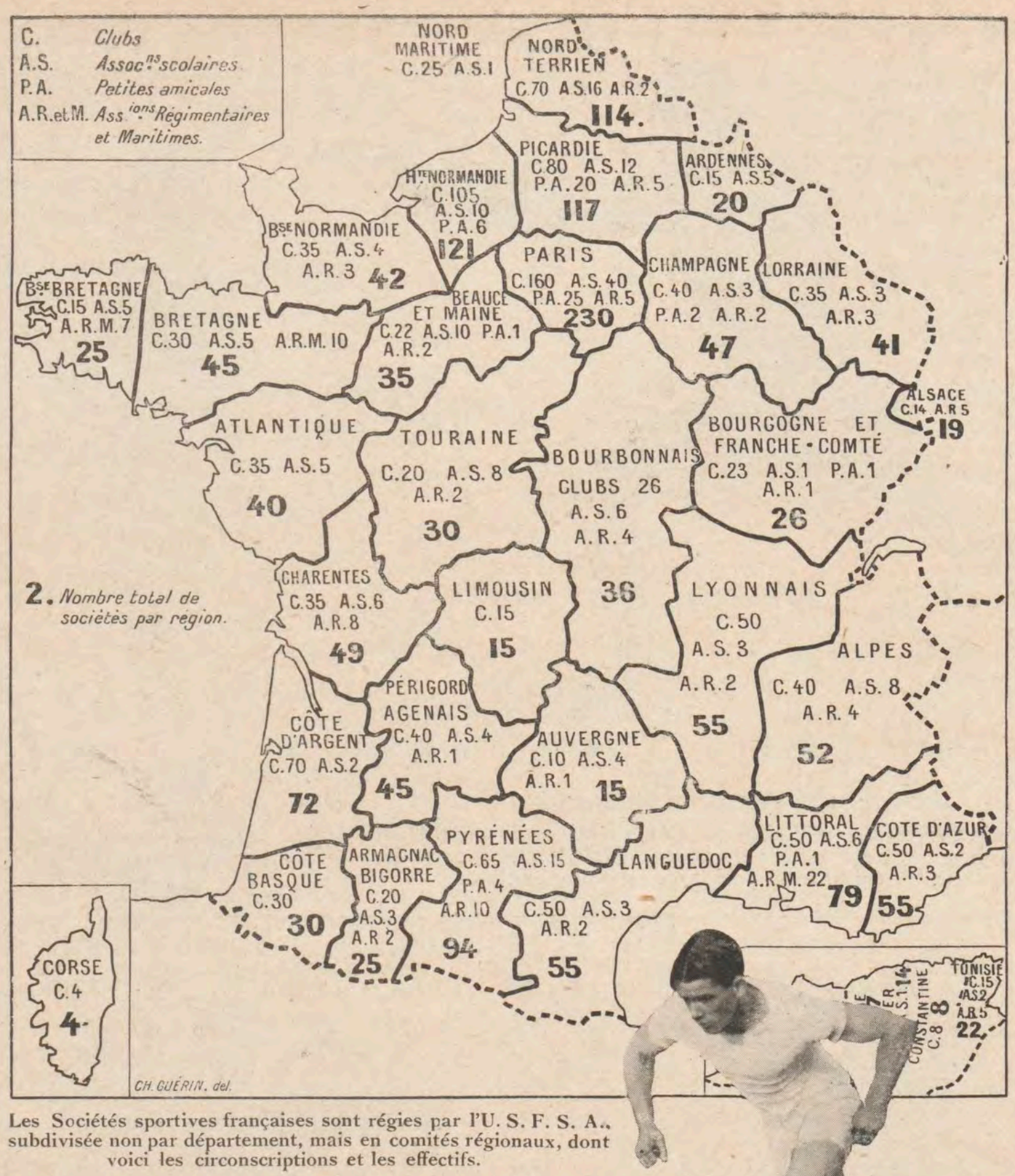
On me permettra de rappeler ce que dit sur ce sujet notre vieux Montaigne, auquel il faut bien revenir quand on parle d'éducation : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps « que l'on dresse, c'est un homme », et il ajoute : « Si vous n'avez pas envie qu'il crai- « gne la honte et le chastiement, ne l'y endur- « cissez pas : endurcissez-le à la sueur et au « froid, au vent, au soleil et au hasard qu'il « lui faut mépriser ; ostez-lui toute délicatesse « et toute mollesse au vêtir et au boire et au « manger, accoutumez-le à tout. Que ce soit « un beau garçon et dameret mais un garçon « vert et vigoureux. » Et pour aboutir à ce résultat, il donne comme programme les jeux, la course, la lutte, la chasse, la danse, le maniement des chevaux et aussi, il est vrai, celui des armes. C'est encore sur la variété d'un pareil programme que nous aimerions compter pour réaliser ce que, d'un beau mot, on appelle la Culture physique.

Et à envisager les choses de cette façon nous gagnerions, à mon sens, autre chose.

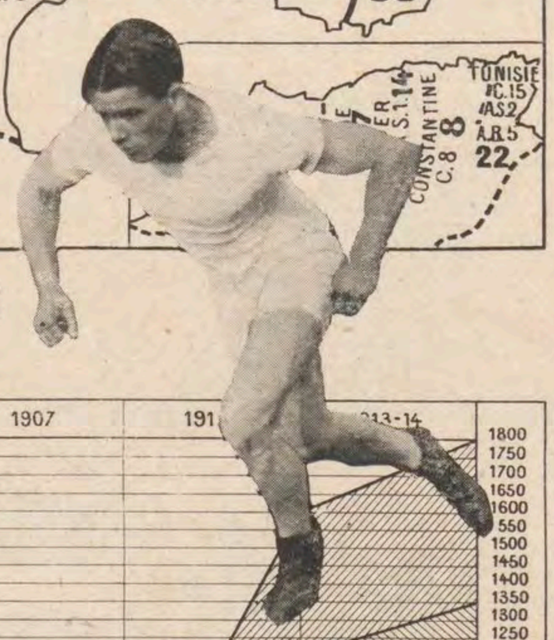
Ce n'est pas à la Préparation militaire seulement qu'il faut soumettre la Nation, c'est à l'Education physique. Dès l'école, l'enfant commencera à s'y adonner. Cette éducation, dont il ne verra pas encore l'utilité et qui lui semblera simplement être le repos de l'esprit, devra être post-scolaire. Elle se continuera jusqu'à son entrée au régiment. Elle devra être même post-régimentaire. Certes, l'obligation et la contrainte rendent désagréable ce qui serait accompli avec gaîté, mais il est nécessaire, dans l'intérêt même de la Patrie, d'imposer à la Nation une culture physique dont la guerre moderne montre la plus grande nécessité.

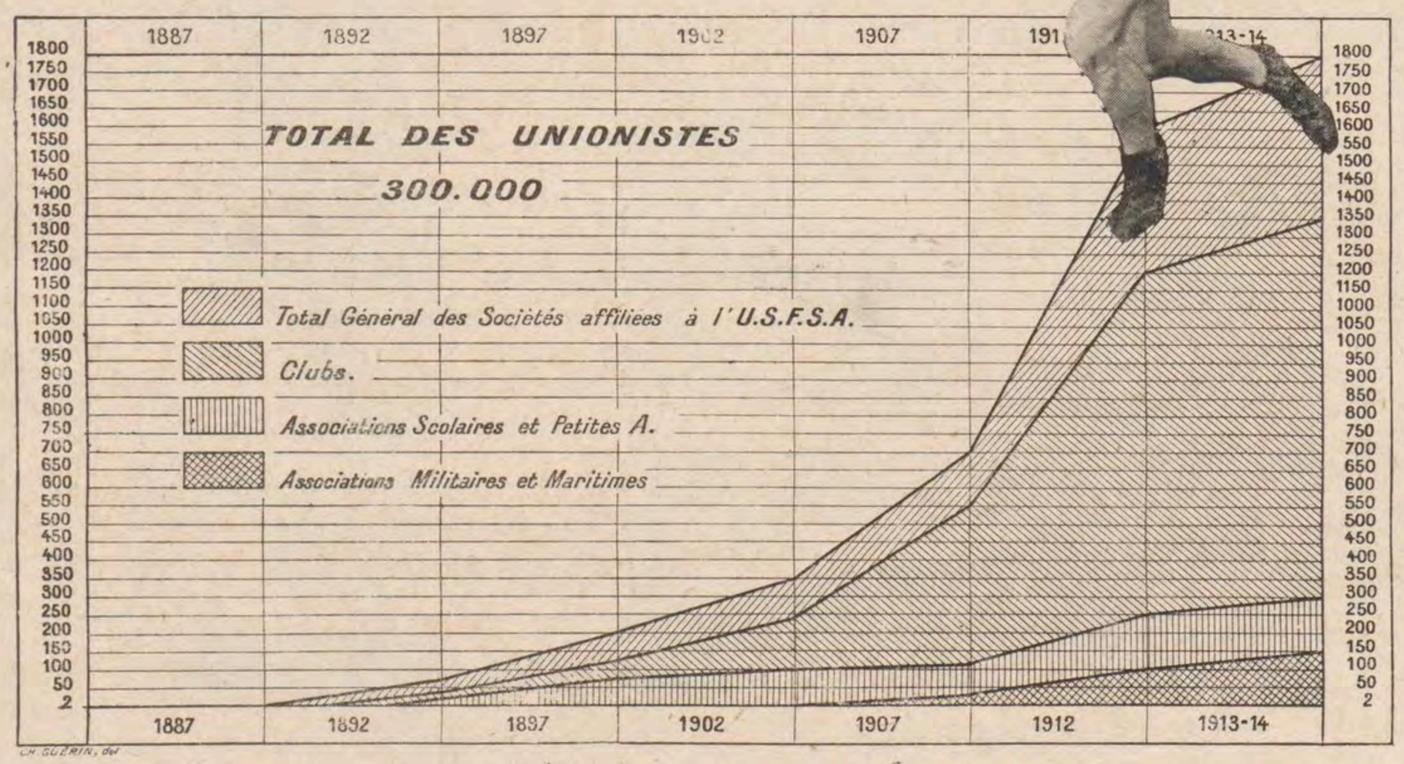
Nous saurons adoucir cette obligation par une organisation méthodique et attrayante de sports variés. Nous rendrons chers à tous les jeux, les sports, la vie au grand air où le corps se développe à la fois en force, en souplesse et en grâce. L'obligation de la loi deviendra ainsi une obligation librement consentie.

La sécurité du pays, comme l'avenir de la race, se trouvent dans cette éducation physique. Appuyons-nous pour la réaliser sur les



Les Sociétés sportives françaises sont régies par l'U. S. F. S. A., subdivisée non par département, mais en comités régionaux, dont voici les circonscriptions et les effectifs.





LE SPORT EN FRANCE

Voici la progression du mouvement sportif; on en remarquera la rapidité impressionnante. L'U. S. F. S. A. groupe, outre les clubs, les Associations scolaires et les Associations militaires.

sociétés sportives déjà existantes, où nombre de jeunes gens, ouvriers ou bourgeois, aimaient, dès avant la guerre, à se retrouver.

Nous y apporterons l'émulation, les concours, les prix. Nous n'enfermerons pas dans des règlements étroits les muscles de la jeunesse, car il faut, en cette matière, plus attendre de la liberté que de la gymnastique d'Etat.

LES ARGUMENTS DE M. HENRY CHÉRON

J'ai l'impression très nette que devant le déchaînement de protestations, M. Henry Chéron, dont les intentions avaient été excellentes, fut stupéfait que lesdites intentions ne rencontrassent pas meilleur accueil. Ce qu'il a, tout de suite, dit et écrit, prouve qu'il ne se doutait pas que le sport se dresserait contre lui, et qu'il croyait servir ceux à qui, sans s'en douter, il allait passer le fatal lacet. J'ai eu, de cette bonne volonté, l'écho — très courtois — dans la conversation que j'ai eue avec lui. Voici quelle a été son argumentation :

Je me suis toujours inquiété de la Préparation militaire ; mais j'ai toujours aussi professé de la sympathie pour les sociétés sportives. Quand, en qualité de sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, j'ai, en 1908, institue l'*agrément*, donnant ainsi une charte aux sociétés, j'ai tenu à ce que toutes pussent profiter des avantages qui en découleraient pour elles : subventions et prêts d'armes. Plusieurs groupements sportifs y ont eu recours et sont devenues sociétés agréées. Ce qui, avant la guerre, n'était que facultatif, doit, après la paix, devenir obligatoire. En Allemagne, on a, depuis plus d'un an, été à la forme de l'obligation la plus intense. Et cela a donné lieu à des manifestations enthousiastes, dont nous avons le devoir de tenir compte. En ce qui concerne les concours qui peuvent être apportés à la Préparation, nous avons été aussi larges que possible. On a reproché à notre projet d'avoir omis tous les détails. C'est volontairement que nous avons agi ainsi. Nous ne voulions pas entrer dans des discussions d'école. Par le passé, on a trop eu tendance à le faire, et c'est pour cela que l'on a échoué. Afin d'aboutir, il fallait être simple.

En vérité, tout cela est extrêmement juste. Et, d'autre part, M. Chéron est un esprit aussi distingué qu'il est un interlocuteur courtois. Il n'en résulte pas moins que, si sa proposition était devenue une loi, c'eût été un véritable cataclysme pour l'avenir de la race française.

Comment expliquer cette apparente antinomie ?

Très simplement !

Il n'y a pas de matière plus ignorée que le sport, et il n'y en a pas dont on se figure plus volontiers qu'on la connaît — voire que la connaître est superflu ! Tandis que, tout au contraire, c'est une matière très délicate, dont il est difficile de prendre une notion suffisante par la seule étude : il faut l'avoir pratiqué. Or les hommes âgés de plus de quarante ans et qui ont été des athlètes sont des exceptions.

De là vient tout le mal !

Durant au moins dix ans encore, c'est-à-dire jusqu'à ce que les générations de sportsmen soient devenues les générations directrices, le Sport a toutes les bourrasques à redouter, et plus d'une fois ceux qui croiront lui être utiles lui feront, à ce moment précisément, le plus grand tort.

La preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Angleterre, où le sport est beaucoup plus vieux qu'en France, une aventure comme celle de la P. M. O. n'aurait pu se produire. C'est à quoi je songeais durant que M. Chéron me parlait et que son indiscutable sincérité me prouvait mieux encore l'abîme qui sépare les initiés de l'athlétisme de ceux pour qui le « Sésame, ouvre-toi » n'a pas été prononcé ! Il me disait :

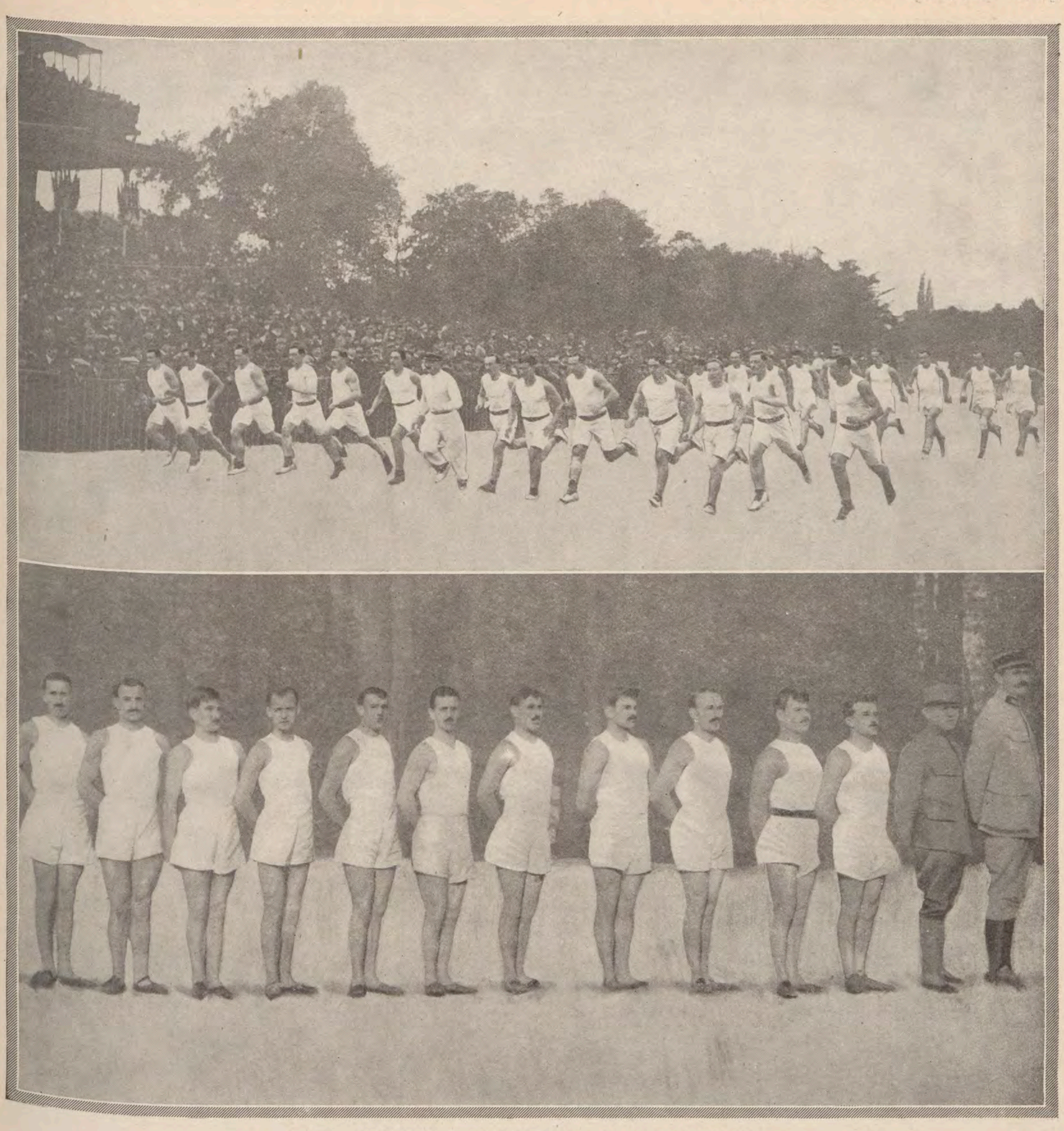
Je ne m'effraye pas de l'ardeur avec laquelle on me combat. Je n'ai pas voulu tuer le Sport. Je l'admire. Une grande partie des succès obtenus pendant cette guerre lui sont dus : il faudrait être aveugle pour nier cela.

En vain j'objectais que le temps donné à l'inopérante Préparation militaire serait enlevé au Sport — efficace! —: mon interlocuteur ne *m'entendait* pas.

M. MARCEL SEMBAT CONCLUT : « CE QU'IL FAUT, C'EST DU SPORT ! »

M. Chéron n'a pas voulu, dans sa proposition, de loi, connaître du détail. J'ai tâché d'imiter sa manière, et d'élaguer de cet article tout ce qui n'était pas l'essentiel. Le moment est venu de conclure. Mais de cette conclusion je préfère remettre ce soin à M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics. C'est au cours d'une conversation que j'ai eue récemment avec lui qu'il me fit les remarquables déclarations que l'on va lire. Il ne sera pas indifférent aux sportsmen d'apprendre ainsi qu'ils ont dans les conseils du gouvernement un défenseur qui ne le cède pas, en compétence non plus qu'en conviction, au plus convaincu ni au plus compétent d'entre eux :

Il serait déplorable de retomber aux batail-



LES MONITEURS DE SAINT-CYR ET DE JOINVILLE

Ce fut un des " clous " de la très belle manifestation sportive organisée par l'U. S. F. S. A. et notre confrère *Le Journal*, le 19 octobre, à l'hippodrome d'Auteuil, que les démonstrations sportives exécutées par les moniteurs de Saint-Cyr et de Joinville. On ne pouvait rêver pour le Sport plus indiscutable preuve de son incomparable action.

lons scolaires. Tout le monde est de cet avis. Tout le monde le déclare. Mais je ne suis pas sûr que, sans le dire, certains ne tendent pas à revenir à quelque chose d'analogue. Ce n'est pas à nous, ni à personne en France, qu'il faut prêcher la nécessité de la Préparation militaire. Il faudra, après la guerre, revenir à un service militaire à court terme. Il me paraît qu'à cet égard l'expérience de la lutte actuelle, la leçon des tranchées est décisive. Mais le service militaire à court terme ne se conçoit que précédé par une préparation parfaite et suivi d'exercices périodiques multipliés. La grosse question est de savoir ce qu'on entend par les mots Préparation militaire et ici, si haute que soit la question de défense et d'armée, on peut affirmer que le problème la dépasse, parce qu'il pose en réalité les conditions même de l'existence et du développement de la nation.

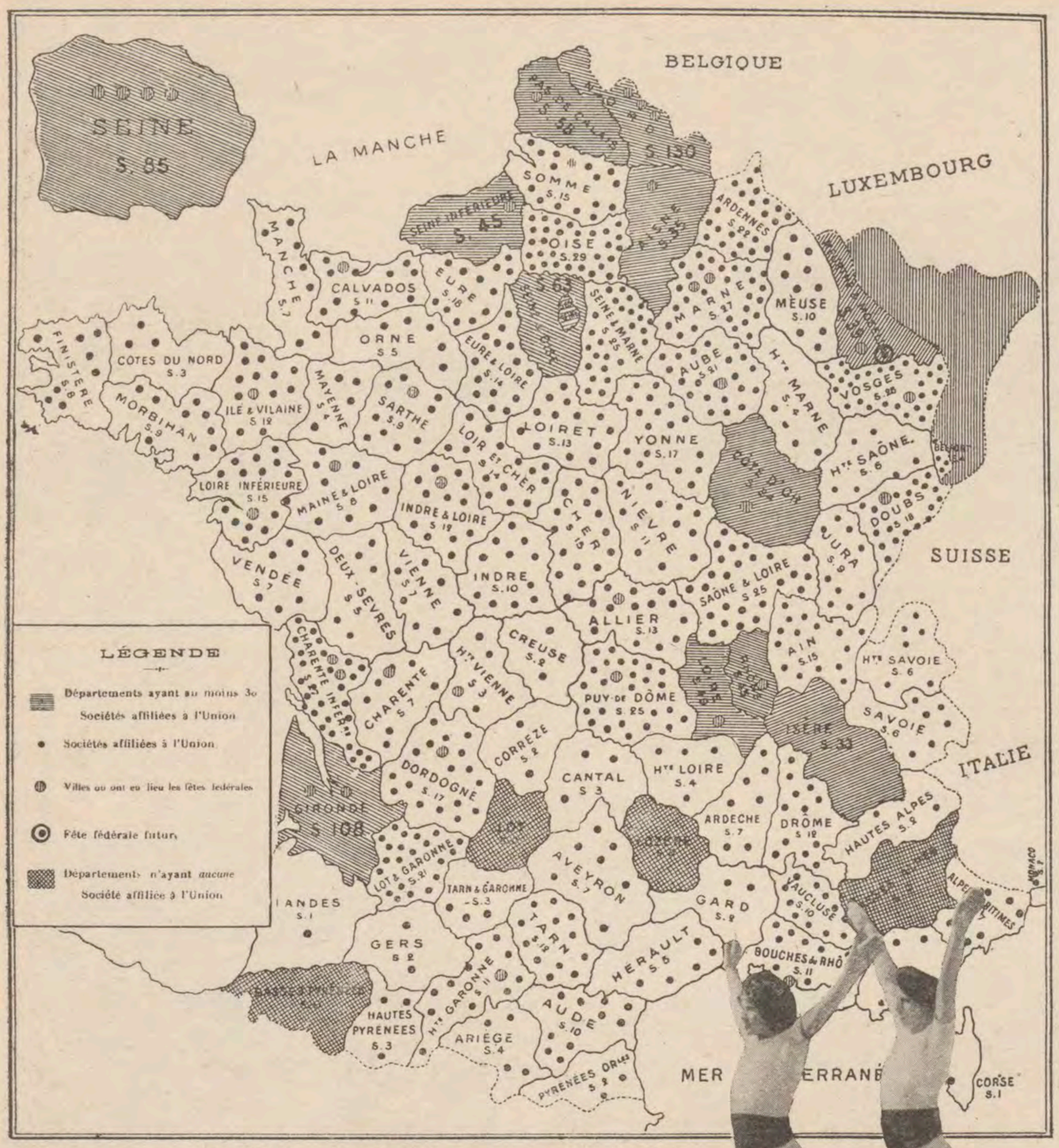
Il ne s'agit plus seulement de se défendre contre une agression étrangère, il s'agit de porter au maximum la valeur individuelle de chacun des Français. Il s'agit, en outre, de donner à des individus l'habitude d'agir en commun et de fondre ainsi leurs activités personnelles dans un ensemble.

Or, à ces désidérata, la pratique régulière du sport fournit, au point de vue physique, la SEULE réponse.

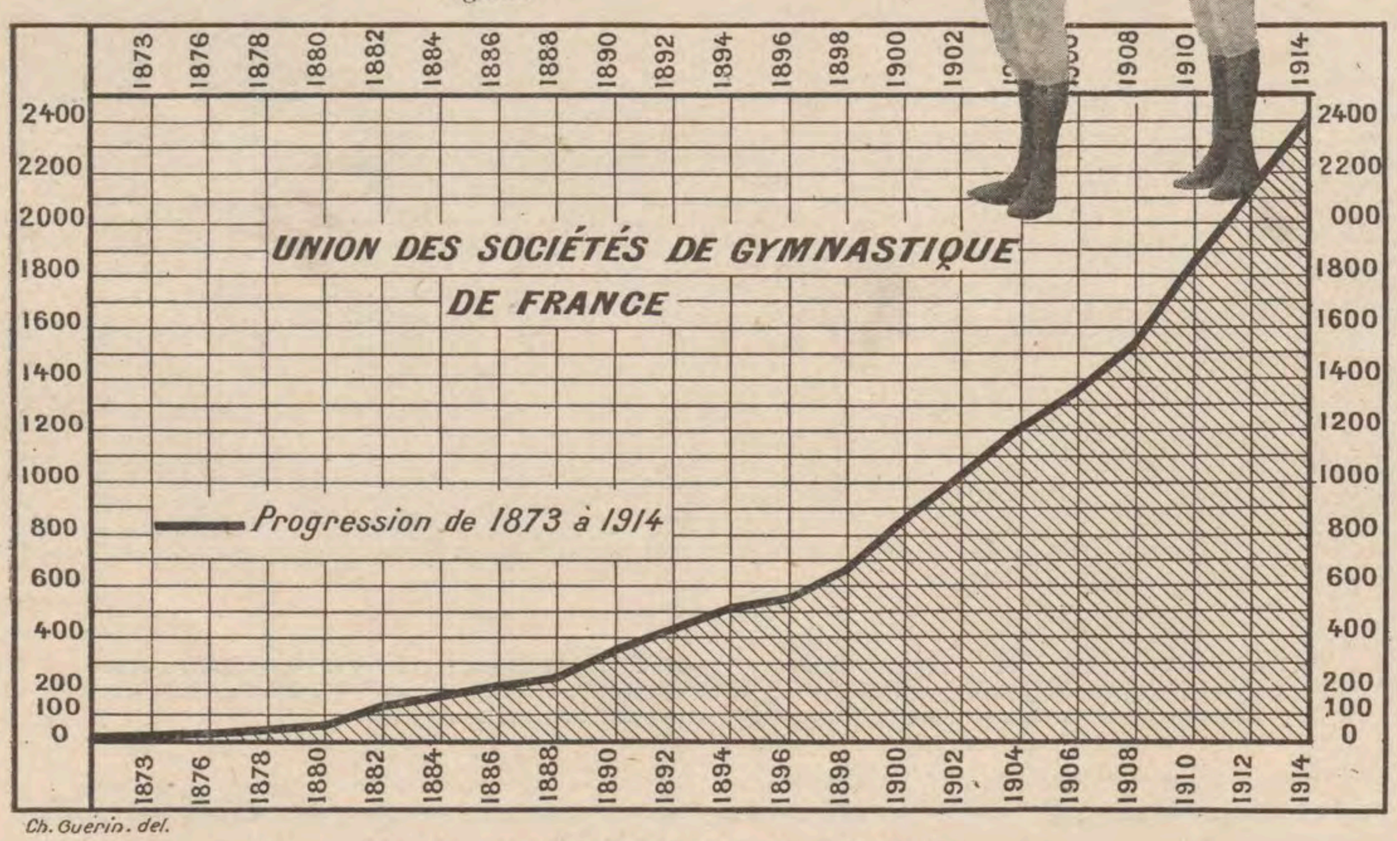
Si on admet cela, on doit souhaiter que non plus à titre exceptionnel, mais par chaque Français le sport soit cultivé d'une façon systématique. Dès l'école, il faut orienter l'enfant et l'adolescent dans cette voie. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à organiser les impulsions naturelles de jeu. Mais le grand tort était, avant la guerre, que pour l'exercice physique comme pour l'exercice mental, un trop grand nombre de gens se figuraient qu'après vingt ans il est superflu d'y veiller. La vie elle-même, pensaient-ils, se charge d'alimenter l'esprit par les leçons de l'expérience et de donner au corps l'exercice nécessaire, et au delà souvent, par la pratique des métiers. La vérité est absolument autre. La vérité, c'est qu'à aucune époque de sa vie, hormis le cas spécial des périodes de maladie aiguë, l'homme ne doit cesser ni de faire du sport, ni d'apprendre méthodiquement.

Il faut donc que les nécessités de préparation militaire se concilient avec la pratique — désormais universelle, je le souhaite — du sport. Or, il me semble que la notion même du sport est inséparable des notions de choix et de liberté. Les bonnes sociétés de sport, celles qui fonctionnent bien et sérieusement, sont celles où l'on entre en toute indépendance, parce que l'on aime le genre de sport que l'on y pratique. Tel jeune homme préfère la course; tel autre la bicyclette; tel autre le canot; tel autre enfin — et je prendrai la liberté de féliciter plus particulièrement celui-ci — la boxe.

Pour moi, qui ne suis qu'un sportif très



Cette carte montre la diffusion des Sociétés de gymnastique en France. On remarquera, en se reportant à la carte de la page 3, que les Sociétés de gymnastique et celles de tir se recrutent dans les mêmes régions.



LA GYMNASTIQUE EN FRANCE

Voici la progression des Sociétés de l'U. S. G. F. On sait que la grande manifestation annuelle de celle-ci s'appelle la fête fédérale. On remarquera sur la carte les villes où ces fêtes ont eu lieu; on y voit aussi que c'était à Nancy que devait avoir lieu la fête dont la déclaration de guerre a interrompu la préparation — préparation toujours fort longue. Sans doute, après la guerre, Nancy se fera-t-elle une joie de céder son "tour" à sa sœur Metz, et est-ce en Lorraine désannexée que nos gymnastes se rendront. Nulle fête fédérale n'aura été plus belle.

médiocre, j'ai fait surtout de l'alpinisme et ne me suis mis à la boxe que sur le tard. J'ai eu bien tort. Mais ne discutons pas ici sur la valeur relative de chaque sport.

L'important est que chaque adolescent :

1° Reçoive une culture physique spéciale qui le développe complètement ;

2° Choisisse un sport qu'il cultivera avec amour et régularité.

Je voudrais donc que, dans tous nos villages ainsi que dans toutes nos grandes villes, il existât une ou plusieurs sociétés sportives, réunissant périodiquement et fréquemment les jeunes gens, et soumises à un contrôle et à une inspection établissant qu'il s'agit de sociétés sérieuses, obtenant des résultats, et présentant leurs membres à des époques destinées moins à mettre en valeur des champions exceptionnels qu'à réaliser chez tous les sujets une bonne valeur moyenne.

C'est sur ces sociétés-là que devait, à mon avis, être édifiée l'œuvre de la Préparation militaire. Rien que par leur bon fonctionnement, elles assurent déjà des soldats vigoureux et bien entraînés. Que voulez-vous leur demander de plus ? Des exercices de tir : elles s'y prêteraient très volontiers. Mais pour les mouvements militaires, la caserne en enseignera plus, en trois mois, à ces jeunes gens si bien préparés, que plusieurs années de dimanches perdus pour le sport.

Je ne pense pas que l'on puisse mieux placer la question. M. Sembat, tout en même temps qu'il délimite ce que doit être la préparation militaire, trace le meilleur des programmes d'expansion sportive.

L'U. S. F. S. A. EN APPELLE AU MINISTRE DE LA GUERRE

Les pages qui précèdent ont tâché de mettre au point la question : Préparation militaire ou Sport? Je me suis attaché à étudier l'essence même des choses plus que leurs contingences. Pourtant celles-ci ne sauraient être laissées entièrement de côté. Et c'est même par elles que je dois terminer: elles m'offrent, en quelque sorte, une dernière lacune.

Le Ministre de la Guerre a réuni une Commission consultative, qu'il a chargé d'étudier la question P. M. O. : devenue P. P. O. (préparation physique obligatoire.) Cette Commission a élaboré un projet de décret établissant des manières de fonctionnaires du muscle (qui risquent fort d'être incompétents), et établissant l'obligation pour les adolescents de recevoir d'eux l'éducation physique. C'est contre cette façon de voir que l'U. S. F. S. A. a décidé, à la fin, de novembre 1916, d'en « appeler à la sagesse du Ministère de la Guerre », appuyant cet appel d'un contre-projet, dont elle a droit de dire que c'est « le véritable programme de la France sportive ».

A l'heure où j'écris ces lignes ce contre-projet n'est pas encore déposé Mais je m'en suis entretenu avec M. Edmond Mamelle président du Stand Français. M. E. Mamelle était le représentant de l'U. S. F. S. A. à la Commission consultative. C'est un esprit distingué et réellement au courant des choses du sport. Voici le résumé de ce qu'il m'a dit :

Nous désirons le principe de l'obligation — mais de l'obligation à l'école. Il faut obliger les établissement d'instruction publique à s'occuper de sport, à en répandre la pratique parmi leurs élèves.

Puis commence le rôle des Sociétés. Ici toute liberté doit régner. Nos Sociétés ont montré ce qu'elles pouvaient faire. Il n'y a qu'à leur laisser poursuivre leur œuvre, et à les aider.

Il faut les aider par des subventions et par une action auprès des communes afin que des terrains de sport soient créés. Ce dernier point est capital.

Nous acceptons très volontiers un contrôle des Sociétés sportives, mais un contrôle uniquement destiné à s'assurer que toutes font bien un travail effectif.

M. Mamelle ajoute :

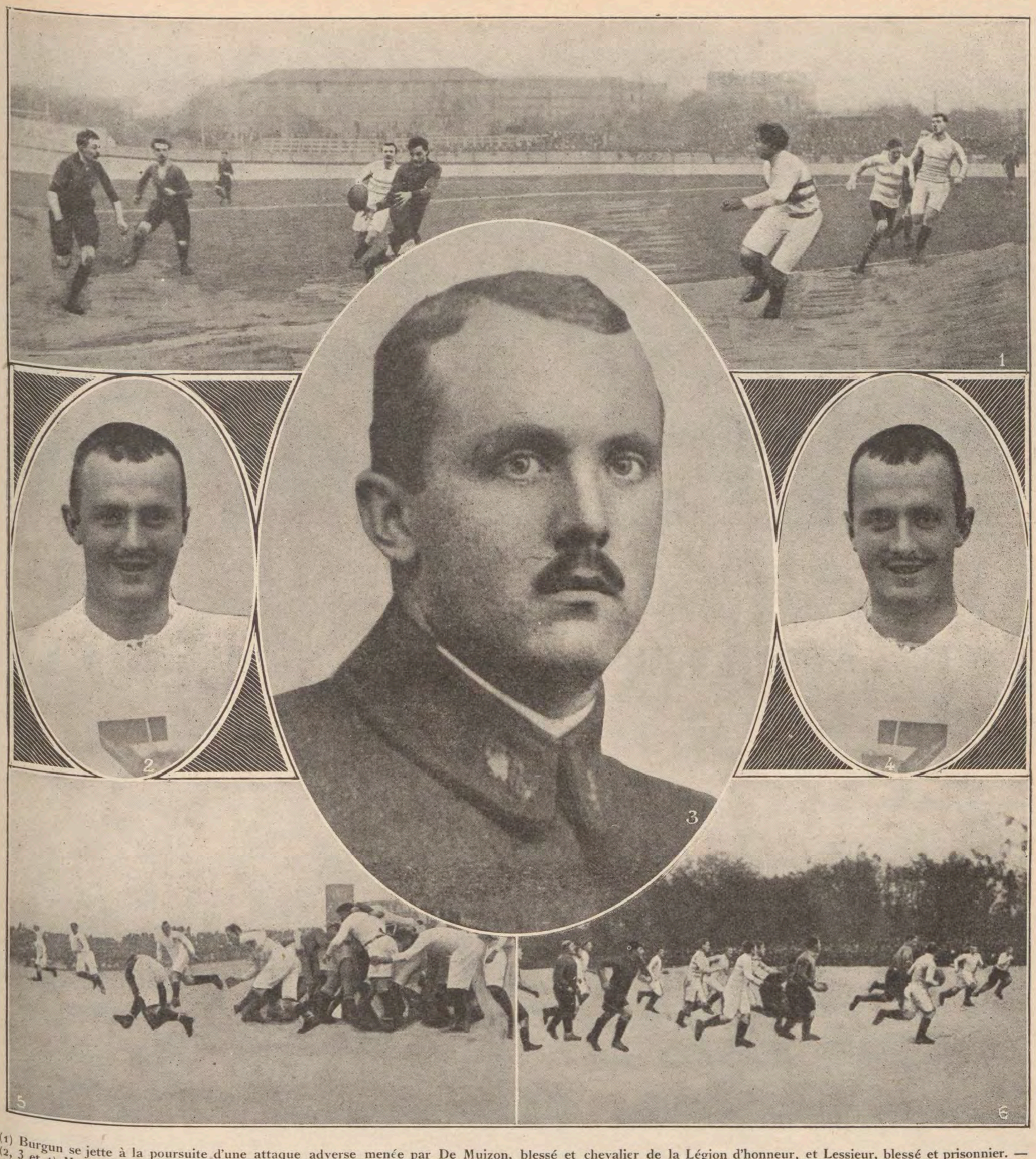
— Pourquoi les classes mobilisables ne seraient-elles pas recensées plus longtemps à l'avance, et pourquoi, en même temps que ce recensement, ne serait-il point établi une sorte d'examen sportif ? Les adolescents qui se montreraient inaptes à le passer seraient appelés plusieurs mois avant leurs camarades, et durant ce temps ils seraient soumis à une préparation physique.

Je ne crois point qu'on puisse faire proposition plus sagace. Elle établit dans la préparation un principe excellent : à chacun selon son effort effectif.

Qu'un tel programme se réalise, et les flots d'encre, les niagaras de paroles dépensés au sujet de la P. M. O. n'auront pas été perdus, tant s'en faut !

Charles de SAINT-CYR.

(Photos du Dr B.)



(1) Burgun se jette à la poursuite d'une attaque adverse menée par De Muizon, blessé et chevalier de la Légion d'honneur, et Lessieur, blessé et prisonnier. — (2, 3 et 4) Marcel Burgun était un très bel athlète, il s'était fait lui-même grâce à un entraînement régulier, méthodique, journalier. — (5) Burgun avait coutume de courir sur la ligne d'attaque ennemie quand celle-ci se trouvait en possession du ballon. Il est ici aidé dans sa tâche par Legrain, avant de 3e ligne, mort au champ d'honneur. — (6) Le trois-quart centre du Racing était un défenseur de haute valeur. On le voit courir sur Duval, demi d'ouverture du Stade qui s'apprête à déplacer le jeu sur l'aile, d'un coup de pied de déplacement.

LES GRANDS ATHLÈTES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR : MARCEL BURGUN

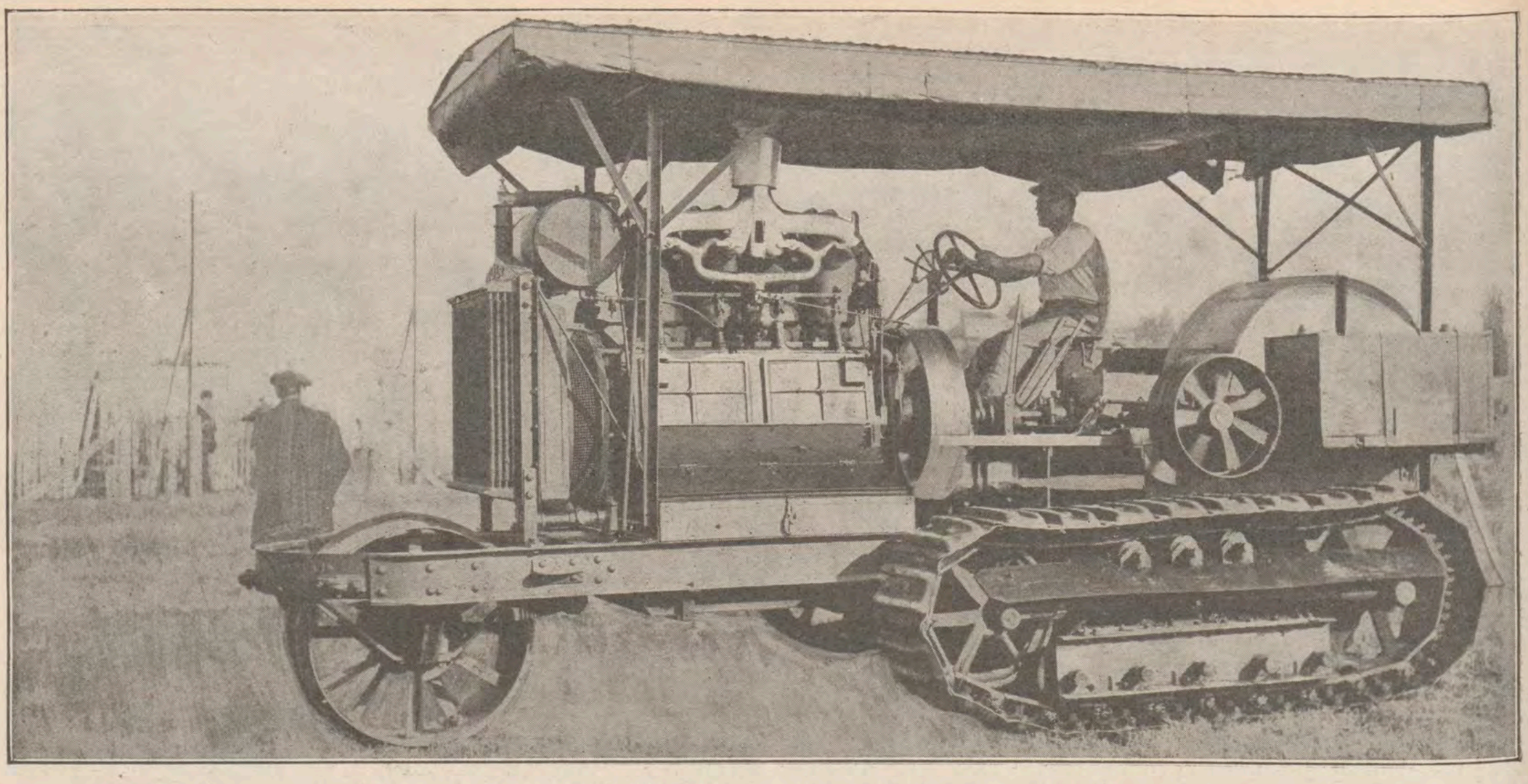
MARCEL BURGUN fit ses débuts dans l'équipe du Lycée Janson-de-Sailly. Son entrée dans le sport fut modeste. De constitution plutôt frêle, d'aspect fragile, le jeune scolaire ne possédait aucune qualité naturelle transcendante qui puisse faire de lui, dès les premiers essais, un joueur de classe. Blond et calme, deux qualités s'affirmèrent cependant en lui dès le début : le sang-froid et le courage.

Devenu membre du Racing Club de France, Burgun, pour qui le rugby fut un incessant sujet d'étude, s'efforça à jouer le jeu de façon raisonnée. Il mit tout son honneur à appliquer sur les terrains de sport l'esprit scientifique qui fit de lui plus tard un excellent élève de l'Ecole Centrale. Pour donner toute ampleur à cette méthode de jeu, froide, pondérée, consciente d'elle-même, il lui fallut mettre à la disposition de sa raison des muscles puissants, une poitrine solide. Servi par une volonté inébranlable, par un désir tenace de s'affirmer, il suivit un entraînement journalier, avec une assiduité et une foi dans le succès de ses efforts qui furent légendaires. De toutes pièces ainsi se créant, le scolaire fragile devint un robuste international.

Il tint avec honneur et succès la place de trois-quart centre dans l'équipe première du Racing Club de France. Il voulut infuser à cette équipe la science du rugby qu'il possédait, et sut à merveille tirer parti des qualités physiques de son célèbre ailier Faillot. Dans l'équipe nationale, il fut aussi maintes fois titulaire de la place de centre, et entre autres aux côtés de son camarade Gaston Lane, il participa à Colombes, en 1911, à la victoire de l'équipe de France sur l'équipe d'Ecosse. On dut aussi l'utiliser au poste de demi d'ouverture et, là encore, Burgun adapta ses qualités au mieux des intérêts de tous.

Officier d'artillerie, puis pilote aviateur, Burgun fut au front ce que nous le connaissions : un Français courageux. Après avoir servi son pays de telle sorte qu'il fut fait au feu chevalier de la Légion d'honneur, il a été tué au cours d'un combat aérien.

J. DEDET.



LE TRACTEUR AGRICOLE EST L'ANCÊTRE DU " TANK "

Le premier tracteur agricole " Caterpillar " qu'on ait vu en France, Concours de Bourges 1910. — On voit comment les roues motrices transportent elles-mêmes leurs chemins de roulement. Cette augmentation énorme de l'adhérence permet la circulation en tous terrains.

LES "TANKS" AU TRAVAIL

Par Charles FAROUX

LA GUERRE MODERNE, QUI A DÉJA SUSCITÉ TANT D'ENGINS MEURTRIERS, N'A SANS DOUTE RIEN PRODUIT DE PLUS ÉTRANGE QUE LES CUIRASSÉS TERRESTRES

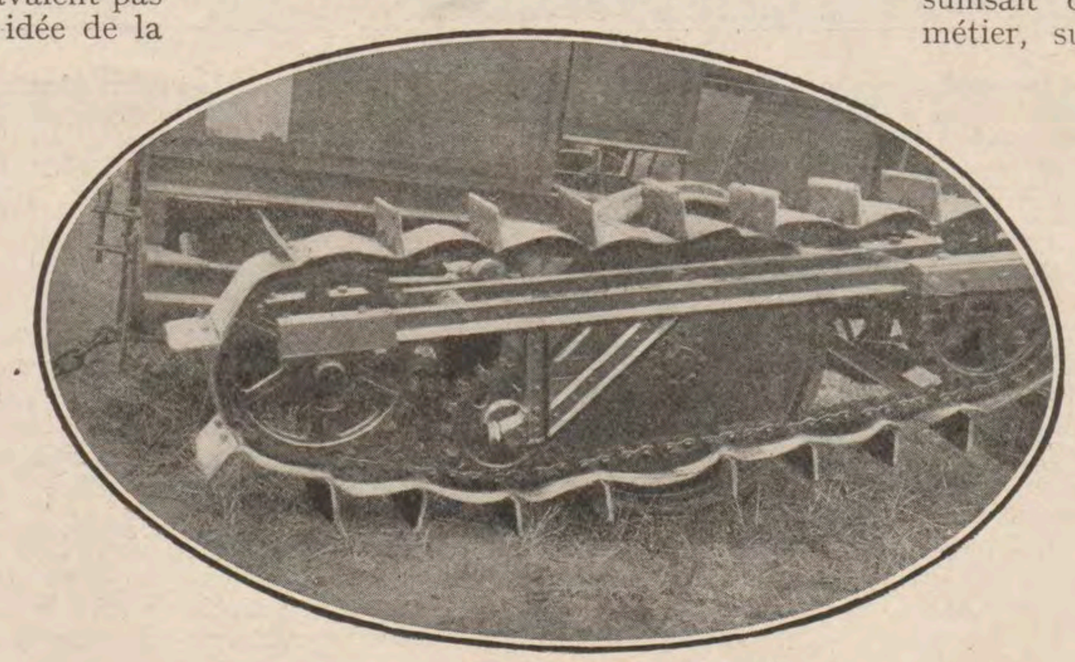
Le communiqué britannique qui annonçait, il y a quelques semaines, la participation à un assaut sur la Somme de nouveaux engins de guerre — automobiles blindées — a soulevé de nombreux commentaires, non seulement dans la presse, mais surtout dans les conversations privées. Chacun s'est ingénié à se représenter la silhouette probable de la surprenante machine et de nombreux journaux illustrés se sont efforcés d'en donner à leurs lecteurs une représentation concrète. On nous permettra bien de dire que ces efforts n'ont pas été heureux en général, et que ces « images » n'avaient pas grand'chose qui pût donner une idée de la réalité.

LE PRINCIPE DE L'APPAREIL ET SON MODE DE PROPULSION

Il n'y a plus aujourd'hui les mêmes inconvénients qu'en octobre à parler d'une création mécanique qu'ont pu contempler de près des milliers et des milliers de soldats. Nous aurons grand soin, au surplus, de ne rien dire ici de trop spécial qui pût nous attirer les rigueurs méritées de la censure. La « Bête » nous est assez familière aujourd'hui pour que nous ne disions ici que ce qui peut être dit sans inconvénient.

Depuis que la généralisation des tranchées a fait tort à la stratégie en tendant à augmenter l'importance des efforts tactiques localisés, chacun a songé au moyen de s'affranchir, lors d'un assaut, des difficultés causées par une fortification, de surface sans doute, mais qui est devenue aujourd'hui permanente. Permanente, avec tout ce que le qualificatif comporte...

Les auto-mitrailleuses blindées avaient déjà montré toutes leurs possibilités ; mais leur mode de propulsion les lie aux routes : elles sont incapables de franchir un obstacle même anodin, comme un tronc d'arbre d'un diamètre supérieur à 40 centimètres, ou une saignée d'une largeur supérieure à 30 centimètres : il ne pouvait donc être question de les lancer sur un champ de bataille moderne. A elles sont réservées les grands raids de surprise ou les actions soudaines lors de la poursuite, quand le front ennemi aura été enfin rompu, sur un point ou sur un autre.



Une modification des chemins de roulement original. — Le "Caterpillar" *la Chenille*, porte ici tout le long de son développement une série de palettes qui permettent d'agir par réaction sur le sol, dans lequel les palettes pénètrent à une profondeur plus ou moins grande selon sa nature.

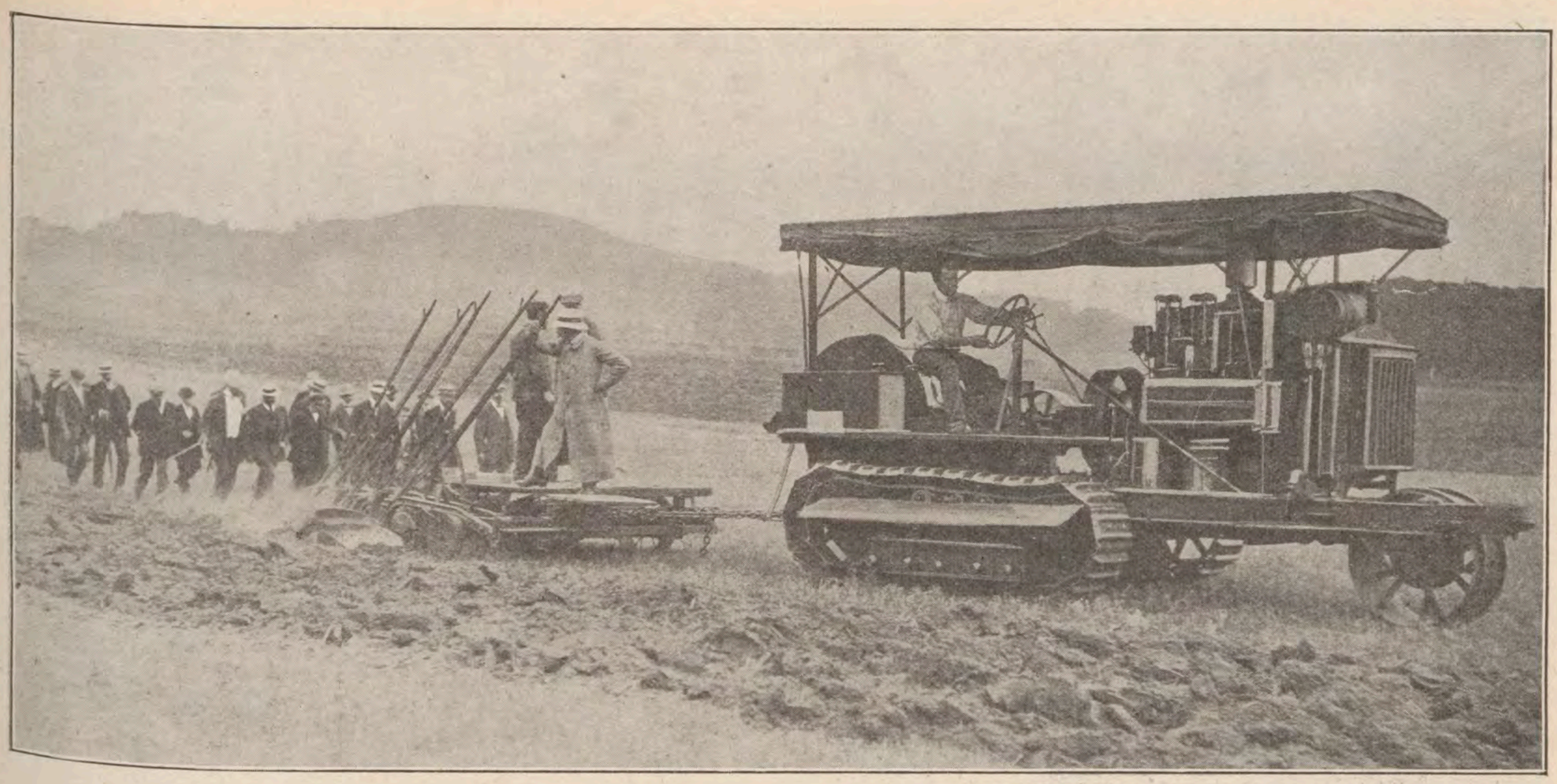
Pour lancer en pleine action une voiture blindée, puissamment armée, il fallait la munir d'un mode de propulsion tel que le nouvel engin ne fût arrêté par aucun terrain, si faible que fût sa résistance, ni par aucun obstacle, fût-ce une tranchée de 2 m. 50 à 3 mètres de largeur.

Il n'y avait pas ici lieu d'inventer : il suffisait d'adapter. Tous ceux qui, par métier, suivaient les divers concours de machinisme agricole, avaient pu, dans chacun d'eux depuis 1910, voir à l'œuvre un système de tracteur à adhérence énorme d'origine américaine, dénommé par ses inventeurs *caterpillar*, que nos paysans traduisirent bien vite en *chenille*.

Les roues portent, pour ainsi dire, leur chemin de roulement, et aucune description ne vaut sans doute le simple examen des documents ci-contre, qui montrent le *caterpillar* original.

***

On comprend immédiatement qu'une telle machine est capable de franchir toute tranchée dont la largeur est



LE « CATERPILLAR » REMORQUANT UNE CHARRUE A DISQUES A 5 SILLONS

Ce tracteur agricole est un tricycle dont la roue antérieure est seule directrice. Le moteur proprement dit actionne deux roues à engrenage qui, en tournant, déplacent une sorte de large chaîne sans fin dont les divers éléments viennent successivement s'appliquer sur le sol. L'ensemble est assez souple pour pouvoir épouser les dénivellations du terrain sur lequel repose une partie de la chaîne sans fin.

inférieure à l'entr'axe des deux roues, sous cette seule condit on que l'engin soit porté par deux « bogies » identiques au minimum. C'est ce qui a été réalisé par nos amis d'Angleterre.

L'ORIGINE DU QUALIFICATIF " TANK "

Ouvrons ici une petite parenthèse pour expliquer à nos lecteurs l'origine de ce nom générique de *Tanks* donné aux voitures blindées. Elles furent réalisées outre-Manche dans le plus grand mystère et on fit appel pour cela à des ouvriers dont on était sûr. Quand ceux-ci étaient interrogés par leurs camarades des autres ateliers sur la nature de leurs travaux, ils avaient la consigne de répondre qu'ils établissaient d'immenses « réservoirs » (en anglais, réservoir se traduit par *Tank*), destinés à recevoir les huiles lourdes qui allaient être employées dorénavant comme combustible sur les nouveaux cuirassés de Sa Majesté.

Le premier envoi de ces « Tanks » sur le front occidental comprenait voitures ; chaque équipe donna un nom à la sienne « Tipperary », « Solly Vernon », « Big Ben », « Willie », « Mint's Cream », etc. Le dernier seul — « crème de menthe » — semble s'être popularisé.

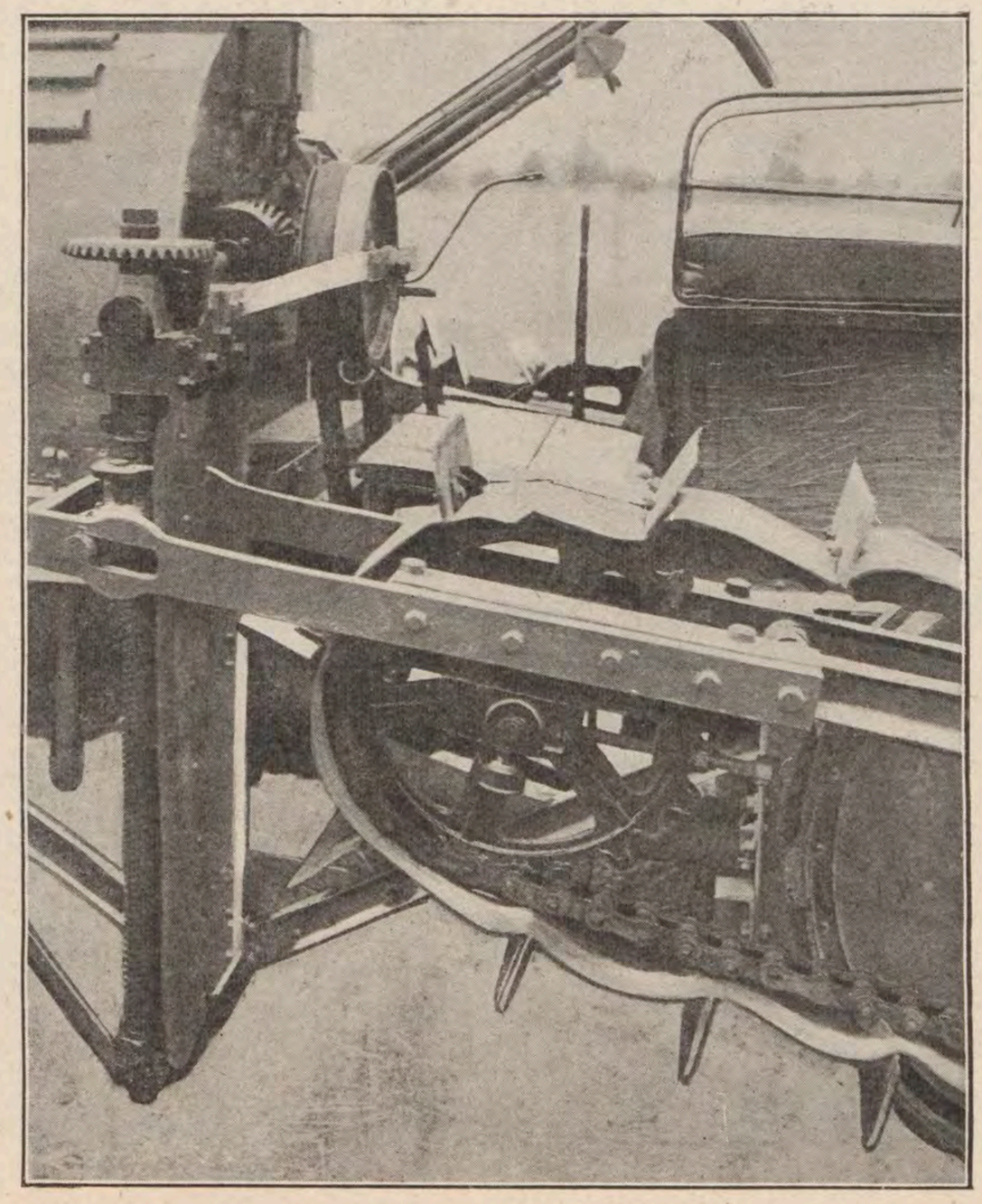
CE QU'EST LE CUIRASSÉ TERRESTRE

Chacune de ces voitures est susceptible de circuler à 7 ou 8 kilomètres à l'heure, sans être arrêtée par aucun des obstacles qu'on rencontre sur un champ de bataille d'aujourd'hui. Toute tranchée est franchie, les réseaux de fils de fer se couchent comme des brins de gazon, et des arbres de 20 centimètres de diamètre sont pliés et rompus comme des tiges de blé. Une maison ordinaire est traversée sans peine ; un mur ne résiste pas à la poussée. Au total, la machine donne l'impression de quelque chose d'effrayant et d'inexorable.

L'armement comporte, suivant les cas, et qui sont là, essentiellement. pour réduire, par exemple, un blockhaus cuirassé abritant un nid de mitrailleuses.

La protection est assurée contre les balles par un blindage en tôle d'acier, l'engin n'est vulnérable qu'au canon d'un calibre au moins égal à celui de l'artillerie de campagne, ce qui explique pourquoi les Boches commencent à mettre quelques 88 dans leurs tranchées de première ligne.

Quant à l'efficacité de cet engin, il suffit, pour l'apprécier, de se reporter au fameux communiqué britannique auquel je faisais allusion ci-dessus.



DÉTAILS D'ENTRAINEMENT DU « CATERPILLAR A PALETTES »

On remarquera la simplicité du mécanisme par lequel est assuré l'entraînement de la large chaîne sans fin qui constitue la chenille motrice du tracteur.

Censuré.

On sait la besogne accomplie par les monstres. Les pertes du personnel comprenaient 1 seul blessé. Blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse, coup donné sans doute de bas en haut par quelque Boche accroupi dans un entonnoir et qui se trouva sous la voiture.

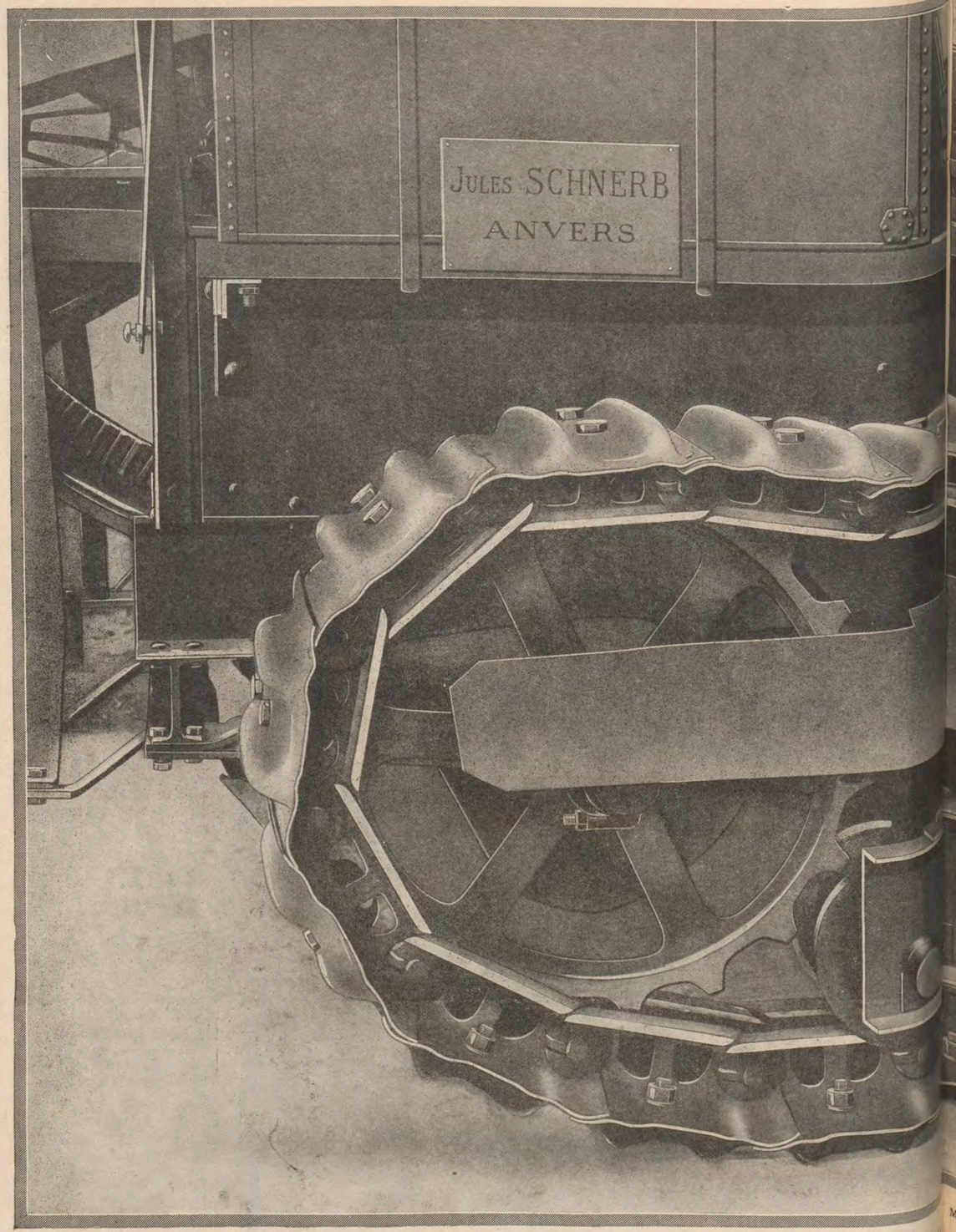
C. FAROUX.

LE MAGAZINE DE L'ACTIVITE ET DE L'ENERGIE NATIONALE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur notre revue Je sais tout *qui devient le magazine de " l'activité et de l'énergie nationales ".*

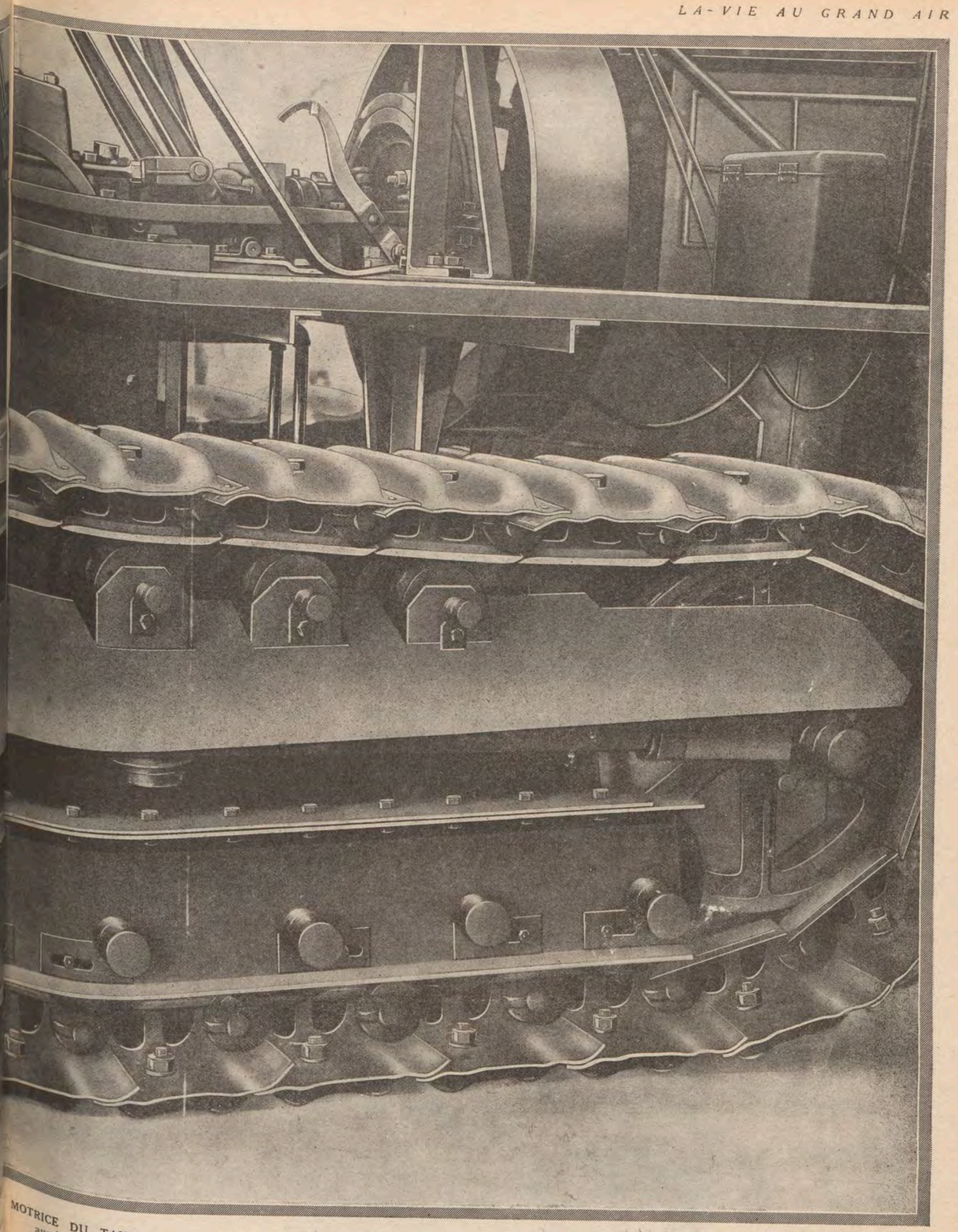
Dans le fascicule d'aujourd'hui, relevons les signatures de : Président Poincaré; Président Roosevelt; Maurice Donnay, de l'Académie française; Jean Richepin, de l'Académie française; Edouard Herriot, maire de Lyon; Maurice de Waleffe; Willette; Maurice Leloir; Lévy-Dhurmer, etc.

Le prix de Je sais tout *reste toujours fixé à 1 franc.*



LA FORMIDABLE CHENILLE

Pour des raisons de haute convenance militaire, il n'est pas possible de publier la reproduction exacte du détail de l'un de ces Tanks qui font en ce moment merveille sur le front. Mais voici la photographie d'une « chenille motrice » adaptée à un tracteur agricole du dernier modèle construit avant la déclaration de guerre. Les plaques métalliques qui, dans les modèles primitifs, hérissaient la chaîne sans fin, ont disparu pour faire place à des segments de tôle ondulée. La machine ainsi équipée est capable de progresser



MOTRICE DU TANK

aussi bien sur du terrain mou que sur du terrain dur: son adhérence est toujours parfaite. Agrandissez, par l'imagination, tout ce dispositif. Imaginez une « chenille » deux fois plus longue. Concevez qu'elle est actionnée par des roues extrêmement puissantes. Vous aurez l'organe auquel le Tank a recours pour assurer son irrésistible progression. Cuirassez toute la machine d'un épais blindage d'acier, armez-la de mitrailleuses et de canons. Vous aurez cette extraordinaire forteresse roulante dont la marche ne connaît pas d'obstacles.

TROIS MOIS D'HIPPISME

Par STUART

NOTRE COLLABORATEUR PASSE EN REVUE ÉPREUVES DE SÉLECTION ET COURSES ANGLAISES. — IL REND UN DERNIER HOMMAGE A DEUX SPORTSMEN DISPARUS.

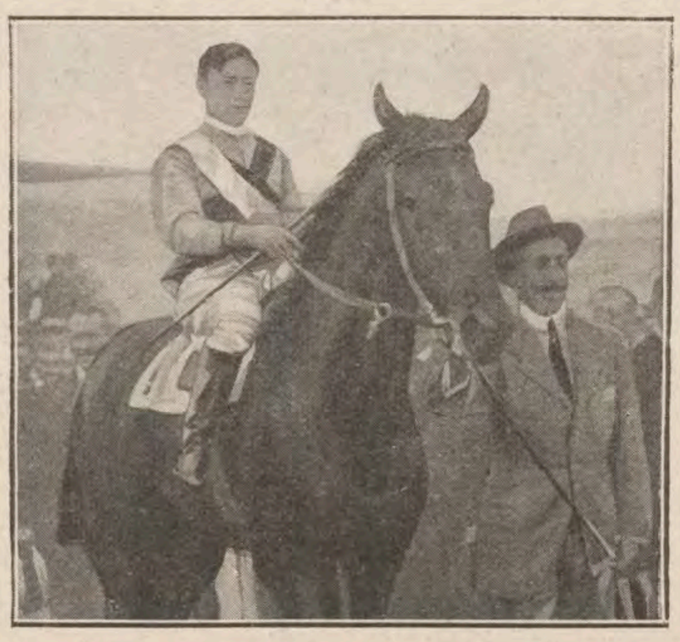
Les éleveurs de pur-sang ont pendant dix-huit mois réclamé des épreuves de sélection. Ils ont obtenu satisfaction. La Société d'Encouragement, qui a exaucé leurs vœux, a même fait royalement les choses. Elle a offert en prix un million net, auquel les autres Sociétés ont ajouté 250.000 fr. Avec les frais d'organisation, de mise en état des pistes, etc., on peut évaluer l'ensemble des débours à 1.400.000 fr., et si l'on tient compte de la dépréciation des valeurs qu'elles ont dû vendre, c'est une brèche de deux millions que nos Sociétés ont faites dans leur fonds de réserve. Ce gros sacrifice, on ne saurait trop le rappeler, a été consenti pour des épreuves sans pari, sans jeu d'aucune espèce, sans entrée payante, sans public, sans espoir de profit ni de compensation d'aucune sorte. L'argent a été consacré à l'établissement d'un programme très étudié, très sagement conçu. Bref, la Société d'Encouragement a joué son rôle de protectrice de l'élevage avec un dévouement qui, quoi qu'on pense du résultat, mérite la reconnaissance des intéressés.

Ceci dit, examinons les effets utiles de son intervention.

Les épreuves de sélection avaient un triple but : 1° Apporter aux propriétaires une aide pécuniaire ; 2° Offrir aux chevaux de pur sang le moyen de montrer leur mérite et d'acquérir aussi leur vraie valeur ; 3° Faire renaître un marché à peu près mort.

De ces trois objets, le premier est celui qui a été le moins bien rempli. Les propriétaires ont obtenu une aide pécuniaire pour ainsi dire illusoire. On leur a distribué 1.250.000 francs, mais dans quelles conditions ? Si l'on compte les débours : frais d'entraînement, frais de voyage et de séjour, à Caen, Moulins et Mont-de-Marsan, que leur est-il resté ? Rien, très probablement. Les plus favorisés ont pu trouver un certain bénéfice, mais la majorité a été en perte. Sans doute le compte est difficile à établir. Toutes les dépenses ne sont pas des pertes sèches. L'absence des courses ou d'épreuves ne supprimerait pas complètement les frais d'entraînement dans une écurie qui veut garder ses chevaux en bon état et leur maintenir leur valeur. Les sommes qui ont rémunéré les professionnels ne sont pas regrettables. Mais les frais de transport et de séjour ! Les transports de chevaux dans les circonstances présentes sont déplorables, non seulement pour les propriétaires qui en font les frais, mais pour les chemins de fer qu'ils encombrent. Le séjour des hommes et des chevaux dans des localités mal outillées pour les recevoir a été terriblement coûteux. Il faut espérer que cette première expérience portera ses fruits, et que si des épreuves de sélection sont organisées l'an prochain, le Gouvernement, qui a exigé ces déplacements lointains, voudra bien se rendre compte de leurs inconvénients et de leur inutilité. Des réunions sans pari et sans entrée payante, c'est entendu. Mais qu'elles aient lieu à proximité d'un centre d'entraînement, et qu'on n'oblige pas les propriétaires à semer sur les routes le plus clair de la subvention qu'on leur offre.

J'ajoute de suite que cette aide pécuniaire, sous forme de prix à gagner, n'est qu'un côté de la question et non le plus important. De ce qu'un propriétaire n'a pas couvert ses frais, il n'en résulte pas nécessairement que les épreuves de sélection ne lui aient pas été profitables. La valeur acquise par un cheval qui s'est distingué constitue une autre source de profit. Les épreuves organisées par la Société d'Encouragement étaient avant tout, comme l'indiquait leur dénomination officielle, des épreuves de *sélection*. Un cheval de pur sang qui n'a pas l'occasion de montrer son mérite est sans valeur, aussi bien comme reproducteur que comme cheval de course. Ce sont ses succès sur l'hippodrome qui règlent sa valeur marchande. Tel sujet qui n'aurait pas trouvé amateur à deux cents louis il y a six mois, vaut aujourd'hui cent à deux cent mille francs, ou davantage.



Le roi Alphonse XIII ramenant son cheval Antivari aux balances après sa victoire dans le Grand Prix d'automne à Saint-Sébastien. Antivari est monté par O'Neil.

Nous reviendrons sur ce point quand nous examinerons tout à l'heure la carrière des principaux lauréats de cette année. Certains d'entre eux nous fourniront d'éclatants exemples.

Cette question de la valeur marchande acquise sur l'hippodrome est naturellement liée à celle d'une reprise du marché. Une marchandise inutilisable ne peut guère trouver acquéreur. Mais celle qui possède ou qui est susceptible d'acquérir une valeur déterminée devient vendable. Le marché du pur-sang est très difficile évidemment, et le vendeur doit se contenter généralement de prix modestes, mais il est indéniable pourtant que, depuis le début des épreuves de sélection, une amélioration très sensible s'est produite.

En somme, si l'intervention de la Société d'Encouragement n'a pas eu son maximum d'efficacité, elle a été incontestablement bienfaisante ; et si l'on met en balance l'importance du sacrifice et celle du résultat, on peut dire hardiment qu'elle n'a pas à regretter son effort.

CE QUE LES ÉPREUVES DE SÉLECTION ONT APPRIS AU POINT DE VUE SPORTIF

Le classement étant l'objet essentiel, le but qu'on a visé avant tout autre, voyons celui auquel on est parvenu.

Dans le camp des trois ans, les épreuves de sélection ont mis en vedette Teddy, Rabanito, Antivari et Yveline. Le champion de la génération se trouve dans le groupe. Quant à choisir, et à dire nettement qui il est, c'est beaucoup plus hasardeux. A un certain moment, on eût répondu sans hésitation : Teddy ou Yveline. Aujourd'hui, si l'on acceptait sans réserves le résultat le plus récent, il faudrait nommer Antivari. Mais laissons de côté pour le moment la question de préséance, et jetons un coup d'œil sur la carrière de chacun.

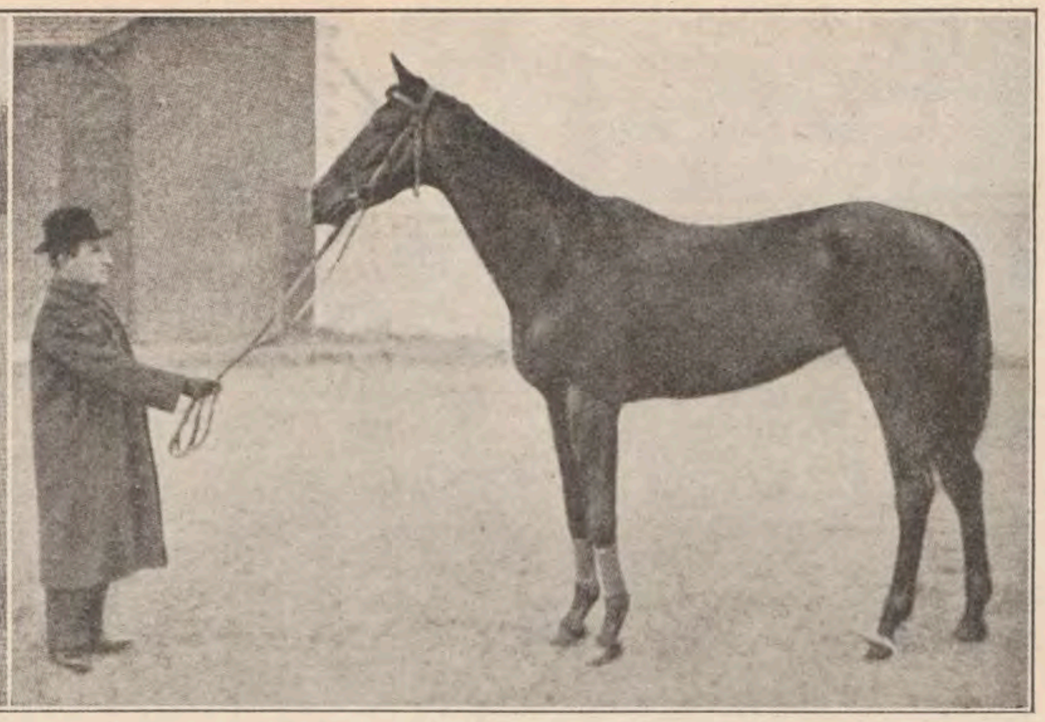
Il y a entre Teddy, Antivari et Yveline, un point commun : tous les trois offrent un exemple éclatant de la glorieuse incertitude des choses du sport, et de la difficulté qu'il y a pour un propriétaire-éleveur à prévoir même vaguement l'avenir des animaux qu'il fait naître. On s'imagine volontiers que garder les bons et se défaire des sujets de second ordre est un acte d'administration facile.

Il y a en réalité dans ce genre de choix une part de chance prodigieuse.

Le baron Maurice de Rothschild, quand il vendit en 1913 tous ses yearlings 20.000 francs pièce et n'en garda que quatre ou cinq, dont Sardanapale et

Le baron Ed. de Rothschild et ses deux entraîneurs J.-C. Watson et Cl. Duval.

Perth, par War Dance et Primerose Dance, à M. M. Caillault, provenant de l'élevage de M. Maurice Ephrussi.



La Camargo, par Childwick et Belle et Bonne, appartenant à M. Ad. Abeille, gagnante du Prix du Conseil Municipal en 1902 et en 1903.

Diavolezza se montra à coup sûr un administrateur émérite. Je ne mets pas en doute sa perspicacité ni celle de son excellent entraîneur qui a fait ses preuves en tant d'occasions. Mais la vérité est pourtant que Sardanapale n'a pas trouvé preneur à plus de 20.500 francs et que, si un amateur avisé avait poussé jusqu'à 30.000 ou 35.000 francs, Sardanapale serait parti comme les autres.

A côté de ces chances heureuses, il y en a de malheureuses, auxquelles les plus avisés n'échappent pas. M. Edmond Blanc a fait en octobre 1915 une vente de réforme, et parmi les animaux réformés se trouvaient Teddy et Good Luck. Ce dernier est peut-être le meilleur, et certainement l'un des meilleurs deux ans de son année. Il a été adjugé à M. J.-D. Cohn pour 3.000 francs. Teddy a été vendu au même propriétaire 5.400 francs. Antivari, qui provient de l'élevage du vicomte d'Harcourt, a été, malgré les succès de son demi-frère Amadou, vendu pour un prix extrêmement minime à M. Blum, qui l'a cédé à M. Jean Lieux, lequel l'a rétrocédé lui-même plus tard au roi d'Espagne. Quant à Yveline, son histoire fut tout à fait édifiante.

Quand, à l'approche des Allemands, les écuries de Chantilly ont dû être évacuées, H. Count, faute de personnel, ne put emmener tous ses pensionnaires. Il fallait en sacrifier un. Lequel ? Yveline, qui souffrait de rhumatisme, fut la victime désignée. Mais la tourmente passa et Yveline resta indemne. H. Count eut la surprise de la retrouver dans son box et M. de Brémond, qui en avait fait le sacrifice, la lui céda. H. Count semble du reste avoir désespéré d'elle, aussi bien que son patron, car il la céda comme hack au baron Lejeune. C'est celui-ci qui plus tard, quand la jument eut pris tournure, se décida à la renvoyer à l'entraînement. Et c'est ainsi, après toutes ces vicissitudes, que parut sur l'hippodrome la pouliche qui devait être la meilleure de son année.

Le même trio : Yveline, Antivari, Teddy, offre un très remarquable exemple de la nécessité des luttes d'hippodrome. Que vaudrait Yveline sans les épreuves de sélection ? La valeur d'une jument de selle : cinquante louis, et peut-être moins. Elle vaut un très gros prix aujourd'hui, un prix qu'il est difficile de déterminer dans les circonstances présentes, mais n'est pas trop téméraire pourtant de situer tout près de 100.000 francs, en dépit de la difficulté des temps. Et cette plus-value a tout naturellement sa répercussion sur la valeur de sa mère Photime, et des produits que Photime donnera par la suite.

De même pour Antivari, qui serait resté sans les courses à peu près une non-valeur. Après sa carrière de courses qui peut encore être fructueuse, le fils de Sea Sick a sa place marquée comme reproducteur. A 200.000 francs il ne serait pas payé trop cher Et le prestige qui rejaillit sur ses auteurs Sea Sick et Arva, est également un profit à mettre au compte des épreuves de sélection. Il dédommage en partie le vicomte d'Harcourt de la perte qu'il a subie en laissant partir à vil prix un très bon cheval.

Revenons enfin à Teddy. Il a gagné pour son heureux acquéreur 139.000 francs dont 47.000 francs en France, sans compter sa plus-value intrinsèque qui est évidemment très grande.

Ses débuts ont eu lieu le 2 juillet dans le Grand Prix de Saint-Sébastien qu'il a gagné facilement de deux longueurs. Il y battait son compagnon d'écurie Spirt, Meigs, Mirhan et vingt-deux autres concurrents parmi lesquels Antivari, qui ne semblait pas à cette époque appelé aux hautes destinées qu'il a connues par la suite. Sa seconde apparition dans le Saint-Léger de Saint-Sébastien le 17 septembre fut également une victoire, mais une victoire sans gloire car il n'avait rien de bon à battre. La difficulté qu'il eut à se débarrasser de son compagnon d'écurie Rabanito sembla même un peu inquiétante. Elle témoignait de progrès sensibles chez Rabanito, mais on pouvait l'interpréter aussi comme l'indice d'une forme déclinante chez Teddy. De fait, huit jours après, dans la Coupe d'Or du roi d'Espagne, le déclin fut manifeste. L'écurie J.-D. Cohn fut obligée de gagner avec Rabanito tandis que Teddy devait se contenter de la troisième place derrière Inkerman. A Moulins, Teddy a battu d'une tête le quatre ans Jus d'Orange et enlevé le prix des Trois ans — la course qui représentait le Derby de Chantilly — battant son compagnon d'écurie Yverdon et Triomphant. Mont-de-Marsan lui a été moins favorable : il n'a pu prendre que la troisième place à quatre longueurs derrière Antivari et Sans le Sou dans le prix de l'Elevage. Mais il convient de remarquer que Jus d'Orange, qu'il avait battu d'une tête à Moulins, était encore cette fois derrière lui, et que Sans le Sou passe pour très supérieur à son compagnon d'écurie Jus d'Orange. Il n'y a donc pas désaccord entre cette défaite de Teddy et ces deux précédents succès. On peut simplement se demander si depuis le déclin évident qu'il a marqué dans la Coupe d'Or, il est jamais remonté complètement à sa forme du début.

Son compagnon d'écurie Rabanito était derrière lui non placé. dans le prix de l'Elevage. Il était également non placé dans le Grand Prix de Saint-Sébastien. Malgré sa victoire dans la Coupe d'Or, on ne peut

M. Maurice Ephrussi, qui vient de mourir, faisait courir depuis 1877. Il fut heureux comme propriétaire et comme éleveur.

Autrefois, le pesage était le rendez-vous des élégances de Moulins. Seule, Mme G. était présente; elle dut cette faveur à sa qualité de propriétaire.

pas le mettre tout à fait sur la même ligne que Teddy. Mais c'est certainement un bon cheval. A Saint-Sébastien, après le Grand Prix, il a remporté plusieurs succès qui témoignaient d'une forme sans cesse ascendante. A Moulins, il a gagné un prix de 10.000 francs et un autre de 20.000 : le prix des Trois et Quatre ans. Il battait dans cette dernière occasion le poulain de M. J. Prat, Maraussan, et des quatre ans qui avaient montré une très bonne forme : Xylophage, Montagnard IV et Charaille. Maraussan, par Rabelais et Mélina, avait lui-même gagné une bonne course quelques jours auparavant. Rabanito a gagné en France 30.000 francs, et en y ajoutant les sommes gagnées en Espagne le total de ses gains s'élève à 77.500 francs. Il vient au second rang, immédiatement après Teddy, sur la liste des chevaux gagnants en 1916. C'est un fils de Cupbearer et Ravigote et il fait partie avec Chicambaut, Le Châtelet, Simarra, et les deux ans, Crow Prince et Dinant, du lot de chevaux que leur éleveur M. Edmond Veil-Picard a loué à M. J.-D. Cohn. Cupbearer, acheté il y a quelques années en Angleterre, n'avait pas encore fait ses preuves comme étalon. Les succès de Rabanito le mettent en vedette.

Antivari, dont nous avons rappelé plus haut l'origine et les ventes successives, faisait partie avec Inkerman, Le Ritto, Botticelli et quelques autres, du lot de chevaux que le roi d'Espagne avait acheté en juillet à M. J. Lieux et qui lui ont valu à Saint-Sébastien de brillants succès. Le roi d'Espagne, qui a payé le tout 150 ou 175.000 francs, a fait une très brillante affaire, car Antivari vaut à lui seul aujourd'hui beaucoup plus que ce qu'il a déboursé pour l'ensemble. Nous avons rappelé déjà sa défaite dans le Grand Prix de Saint-Sébastien. C'est un poulain très important et tardif, qui n'était pas alors en état de donner sa mesure ; mais son précédent propriétaire, demeuré son entraîneur, M. Jean Lieux, l'avait toujours tenu en haute estime et la suite lui a donné raison. Son principal succès à Saint-Sébastien a été le Grand Prix d'Automne disputé le 8 octobre. Il y battait Hey Diddle, Diddle, Esope, et son compagnon d'écurie Inkerman, demi-frère d'Italus, et provenant comme lui de l'élevage du vicomte d'Harcourt. A Mont-de-Marsan il a, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, enlevé le prix de l'Elevage à Sans le Sou, Teddy, Rabanito et Yveline, pour ne citer que les meilleurs. Cette victoire sur Sans le Sou qu'il a battu d'une demi-longueur après une lutte magnifique, est tout particulièrement significative, car Sans le Sou s'est montré sans conteste le meilleur des vétérans qui ont paru cette année, et son écurie, qui a mis en ligne toute une série de bons chevaux, n'a jamais caché qu'elle le considérait comme très supérieur à tout le reste. Les gains d'Antivari s'élèvent à 67.000 francs, dont 20.000 francs gagnés en France.

Nous venons de rappeler la défaite d'Yveline dans le prix de l'Elevage. Il convient d'ajouter que la pouliche venait d'être victime d'une assez sérieuse indisposition, et qu'elle n'était probablement pas en état de donner sa mesure. Elle avait d'ailleurs succombé la semaine précédente contre Charaille, poulain qui avait fini loin derrière elle à Moulins. Yveline s'est révélée, à Caen dans le prix Phœbé, la course destinée à tenir lieu du prix de Diane. Elle y précédait Combinaison et Popinjay. A Moulins elle a battu d'une longueur et demie Triomphant, l'un des bons poulains de son année. Teddy, qui a battu lui aussi Triomphant, ne l'a pas fait plus facilement qu'elle. C'est elle qui a gagné la plus grosse somme cette année, si l'on ne tient compte que des courses gagnées en France : 61.930 francs. Elle est devenue depuis ces succès la propriété du duc Decazes.

Nous avons insisté sur les principaux représentants de la génération de 1913 qui paraissent sensiblement meilleurs que ceux de la génération précédente. Ces derniers ont succombé régulièrement dans toutes les épreuves qui les mettaient aux prises avec leurs cadets.

Jus d'Orange, par Saint-Just et Orange Queen, a fini à une tête de Teddy à Moulins. C'est le meilleur essai public qu'un quatre ans ait fourni contre un trois ans pendant toute la campagne. Son échec contre Royal Eagle et Romano à Caen n'était probablement qu'une défaillance, car il a ensuite battu Romano facilement. Cette défaite à part, il a gagné toutes les courses où il n'a rencontré que des adversaires de son âge, et porté à son actif un total de 21.950 francs.

Royal Eagle gagne 40.950 dont 8.000 à Saint-Sébastien. C'est un animal fantasque, mais très brillant dans ses bons jours. Après une série de succès à Caen, il a succombé contre Mésilius et sa forme est allée ensuite en déclinant.

Mésilius est un propre frère de La Farina qui a gagné ses deux premières courses très plaisamment et est tombé boiteux en disputant la troisième. C'est sans doute à cet accident qu'il doit d'avoir été battu par Montagnard IV.

Xylophage, par Phœnix et Ignita, a gagné deux courses dans le prix des Quatre ans, c'est-à-dire le Derby des chevaux de son âge. Il y battait Montagnard IV, Lansquenet et Royal Eagle qui était sans place. Ses gains s'élèvent à 27.630 francs. Il n'a jamais eu devant lui un cheval de son âge, et il précédait même Jus d'Orange dans le prix de l'Elevage.

Il est, en somme, très difficile de classer les quatre chevaux que nous venons de nommer. Ce qui paraît certain, c'est qu'aucun d'eux ne vaut Antivari, ni Teddy, ni leur aîné Sans le Sou. Ce dernier qui a aujourd'hui six ans était un bon cheval, mais non pas un crack, quand nous l'avons vu courir en 1913. Il paraît s'être amélioré très sensiblement avec l'âge. A part sa très honorable défaite par Antivari, il a gagné sans lutte toutes les courses où il s'est présenté et fait encaisser à son propriétaire 31.000 francs.

Restent les deux ans. Ils mériteraient une étude à part. Je me bornerai à signaler les succès de la pouliche du baron Edmond de Rothschild, Vérine, qui paraît bien être, dans cette catégorie, le meilleur sujet que nous aient montré les épreuves de sélection. A Saint-Sébastien le meilleur deux ans a été sans conteste, Good Luck qui n'a perdu le critérium final que par suite d'incident. Il n'avait jamais été battu jusque-là.

LES COURSES EN ANGLETERRE

En Angleterre, les courses se sont poursuivies cette année sous le régime adopté l'année précédente et qui sera encore, d'ailleurs, appliqué l'année prochaine. Ce régime est celui-ci : Suppression de toutes les réunions de courses en Angleterre, sauf à Newmarket, Lingfield, Garwick, etc. Plus de courses à Epsom ni à Doncaster et, par conséquent, plus de Derby ni de Saint-Léger. Mais on a créé à Newmarket des réunions supplémentaires au cours desquelles sont disputés les New Derby, les New Oaks et les September Stakes, qui, sinon comme allocation, du moins au point de vue technique, sont les équivalents du Derby d'Epsom, des Oaks et du Saint-Léger supprimés. La raison de la suppression des courses à Epsom, Doncaster et autres lieux, est la difficulté des transports. Les courses ont été centralisées à Newmarket, parce que Newmarket est un centre d'entraînement, que la plupart des concurrents sont par conséquent sur le terrain et que les transports sont ainsi réduits au minimum. Sur ce point, nos alliés se sont montrés plus pratiques que nous.

Les September Stakes, disputés à Newmarket le 13 septembre, se sont réduits à peu de chose. Quinze jours auparavant, on s'attendait à une course sensationnelle. On comptait y voir les trois premiers du Derby : Fifinella, Kwang Su, Nassovian, et le gagnant des deux mille guinées : Clarissimus. Dans le Derby, Fifinella n'avait battu que d'une encolure Kwang Su qui, lui-même, n'avait précédé que d'une tête Nassovian, et on avait eu l'impression que le moindre changement de tactique aurait pu modifier l'ordre d'arrivée. De son côté, Clarissimus, qui n'avait pu prendre part au Derby, avait battu Kwang Su et Nassovian dans les Deux mille guinées, mais très difficilement, lui aussi, et dans des conditions assez peu décisives. Enfin, la situation se trouvait encore compliquée par la présence d'Hurry On, un nouveau venu qui avait débuté fin juin et avait remporté avec une remarquable facilité les trois courses où il avait paru.

En fait ces September Stakes, qui promettaient merveille, se sont trouvés réduits à un lot composé d'Hurry On, de Clarissimus et trois autres partants sans importance. Fifinella, victime d'un accident, avait dû décliner la lutte, et Kwang Su, ainsi que Nassovian, ont été réservés pour les Jockey Club Stakes. Le résultat a tourné en faveur de Hurry On qui a battu Clarissimus de trois longueurs très facilement. Clarissimus ne s'étant pas montré sensiblement différent de Kwang Su et de Nassovian, qui ne différaient pas beaucoup eux-mêmes de Kwang Su, il y a toute apparence qu'Hurry On est le meilleur trois ans de son année. Il est très regrettable, toutefois, qu'il n'ait jamais rencontré aucun des trois premiers du Derby.

Hurry On, à M. J. Buchanan, est un beau poulain, très important. C'est même son développement exceptionnel qui a retardé sa préparation et n'a pas permis de l'amener sur un hippodrome avant la fin du mois de juin. Son origine : Marcovil et Tout de Suite, est moins brillante que celle de Kwang Su, demi-frère de Bayardo et de Lemberg, ni de Nassovian, demi-frère de Craganour ; mais on trouve cependant dans son ascendance, aussi bien du côté paternel que du côté maternel, d'excellents stayers. Il paraît, du reste, tout particulièrement bien doué sous le rapport de la tenue.

On a espéré un moment le voir aux prises, dans le Jockey Club Cup, avec Pommern, le crack de l'année précédente, mais Pommern ne s'est pas présenté. Hanté par la crainte de voir le prestige de son cheval amoindri par une défaite, M. S. Joel a décliné cet engagement comme il avait décliné tous les précédents, même les plus faciles.

Ainsi les courses classiques ont été une suite de déceptions. Mais les deux grands handicaps de l'automne, Cesarewitch et Cambridgeshire, ont été, par contre, exceptionnellement brillants. Le Cesarewitch a été pour Sanctus à M. W. Raphaël, un quatre ans très amélioré, installé grand favori dès l'ouverture de la cote et qui est parti à 9/4 dans un lot de 19 partants. Cette cote dans un handicap comme le Cesarewitch est un record.

Le Cambridgeshire est revenu à une fille d'Orby, Eos, appartenant à Lord d'Abernon et montée par l'apprenti en vogue V. Smyth. Le cheval français Khédive III, par Delaunay et Kizil Gourgan, à M. de Saint-Alary, qui était au programme, ne s'est pas présenté.

***

La dernière victoire remportée dans le Cambridgeshire par une écurie française remonte à 1890. C'est celle d'Alicante, la pouliche de M. M. Ephrussi, qui est décédé le mois dernier.

LES GAGNANTS DES COURSES ANGLAISES

(A gauche) Hurry On, par Marcovil et Tout de Suite, à M. J. Buchanan, gagnant du September Stakes en 1916, monté par C. Childs. — (A droite) Sanctus, pur alez. 4 ans, par Santoi et La Croisette, à M. W. Raphaël, gagnant du Cesarewitch handicap en 1916, monté par S. Dossoghire. — (En haut) Eos, pch. baie, 3 ans, par Orby et Renaissance, à Lord d'Abernon, gagnante du Cambridgeshire handicap en 1916, montée par Sungth.

M. Maurice Ephrussi, dont les débuts comme propriétaire de chevaux de courses remontent à 1877, a tenu pendant ces quarante dernières années une place importante comme propriétaire et comme éleveur. Ses couleurs ont été illustrées par Serpolette, gagnante du prix de Diane en 1881, Bariolet, Martin Pêcheur II, Alicante, War Dance, Codoman, gagnant du prix du Conseil municipal en 1900, Ob, Mordant, gagnant du prix du Jockey Club en 1907. Il a été l'éleveur de Perth qui a gagné le prix du Jockey Club et le Grand Prix de Paris en 1899 pour le compte de M.M. Caillault, et a fourni ensuite au haras une si remarquable carrière.

Un autre sportsman, dont le souvenir était encore très vivant dans le monde des courses bien qu'il les eût quittées depuis quelques années, M. Adolphe Abeille, s'est éteint le même jour que M. Maurice Ephrussi, M. Adolphe Abeille était l'éleveur et le propriétaire de La Camargo, qui lui a gagné deux années de suite le prix du Conseil municipal. Il avait également gagné le prix du Conseil municipal avec Callistrate en 1913, l'année de la fondation, et le prix du Jockey Club en 1896 avec Champaubert.

STUART

LA VIE AU GRAND AIR

(1 et 15) Pierre Chayriguès. (2 et 14) Faure. (3 et Gaillot. (4 et 19) Junguenet. (5 et 20) Dupont. (6 et Lhermitte (cap.). (7 et 21) Pedretti. (8 et 13) Berria (9 et 18) Le Godivès. (10 et 16) Flament. (11 et Gastiger. (23) Un joli coup de tête de Candas, sou

par Shirmer (classe 19). (24) Un dribbling de Courquin, bien arrêté par Lhermitte. (25) Chayriguès attend de Soïka le shot qui va le battre. (26) Chayriguès dégage. (27) Courquin et Garrett de l'A. S. F. en action (28) Une phase au milieu du terrain.

LE XX^e CORPS JOUE AU FOOTBALL (1er octobre 1916)

UN match de football-association, entre une équipe officielle d'un corps d'armée et une équipe civile, match officiellement autorisé par le G. Q. G., tel est ce que les dirigeants de l'actif et populaire club parisien l'Association Sportive Française ont, en pleine guerre, offert au public sportif parisien. Et l'équipe qu'ils présentèrent n'était autre que celle du XX^e corps, dont tous les joueurs — six portaient la croix de guerre — s'étaient illustrés sur les champs de bataille de la Marne, de l'Yser, de Verdun et de la Somme, avant d'endosser leurs maillots de football.

Grâce au *Journal*, qui prit à sa charge tous les frais d'organisation, 40.000 spectateurs purent sans bourse délier se rendre compte que les vicissitudes, les fatigues de la guerre n'avaient nullement ankylosé les muscles des soldats-athlètes. S'ils furent battus d'un but à zéro par la meilleure équipe parisienne du moment, ils n'en firent pas moins preuve d'une connaissance approfondie du jeu, d'une souplesse et d'une décision admirables.

A l'A. S. F., on applaudit plus particulièrement les jeunes des classes 18 et 19, soldats de demain qui, comme leurs aînés, se préparent au devoir que la France demande, en devenant, grâce au sport, des hommes solides, décidés, courageux, forts et bien portants, des « hommes », dans toute l'acception du mot.

L'ATHLÉTISME A LA PORTÉE DE TOUS

Par le Médecin Aide-Major B...

NOTRE COLLABORATEUR EXPLIQUE COMMENT LE SPORT PEUT ET DOIT ÊTRE MÉTHODISÉ EN VUE DU RÉGIMENT

POUR implanter le sport dans les milieux militaires, ne nous dissimulons pas qu'il sera nécessaire de lui faire subir certaines retouches, de le mettre au point, de le méthodiser. Loin de moi l'idée de supprimer les championnats ou de bouleverser les épreuves classiques. Le sport est anarchique de par son essence même : l'individualisme qu'on retrouve jusque dans les jeux d'équipe n'est pas un de ses moindres attraits et c'est peut-être même le secret de sa vulgarisation rapide que cette liberté à grandes guides bien conforme avec le tempérament français.

Mais il faut, en outre, enseigner le sport : tout est là. Le jour où l'entraînement, au lieu de porter sur quelques privilégiés, atteindra la collectivité ; le jour où chacun, améliorant son record, sera champion vis-à-vis de lui-même, nous ne serons plus discutés. Le sport ne saurait plus, dans ces conditions, être considéré comme une simple distraction, mais il prendra rang parmi les meilleures méthodes d'éducation physique.

Cela est si vrai d'ailleurs que, bien avant l'apparition du sport en France, tous les règlements sans exception avaient mis dans leur programme un certain nombre d'exercices athlétiques.

La course, les sauts, le lancer, etc., figurent depuis bien des années aux programmes d'enseignement gymnastique. Oserai-je dire qu'ils étaient systématiquement pratiqués dans des conditions déplorables, quand ils n'étaient pas purement et simplement délaissés. Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur la question pour faire comprendre en quoi le sport doit bouleverser tout ce qui se faisait jusqu'ici. Dois-je évoquer le pas gymnastique aussi réglementaire qu'antiphysiologique, le saut pendant lequel l'effort du sujet consiste à préparer une chute impeccable plutôt qu'à s'élever en hauteur. *Il n'y a qu'une manière de courir, de sauter, de lancer : la manière sportive, celle qui, par le meilleur geste, produit la meilleure performance.*

Passant du domaine de la théorie à celui de la pratique, je puis vous affirmer que le sport, présenté dans les hautes sphères militaires sous une forme militaire, sera accepté d'enthousiasme.

Le premier principe consistera à ne pas laisser chacun s'adonner à sa spécialité favorite, mais d'imposer à tous un travail uniforme, égalitaire.

Le second principe sera de mettre le soldat dans la nécessité absolue de produire un effort, en dehors même de son consentement.

Enfin, dois-je signaler que les exercices sportifs doivent se dérouler en bon ordre, la discipline la plus stricte étant indispensable pour ces exercices militaires d'un nouveau genre, dont voici des exemples :

1° *La course à pied.*

Pour que la course à pied produise un maximum d'effet utile, il est nécessaire d'apprendre au coureur :

1° A partir vite ;
2° A soigner son allure ;
3° A dominer son souffle ;
4° A « pousser ».

Sous la conduite d'un moniteur spécialisé, 40 hommes réunis en groupe, apprendront à fond les principes du « départ à l'américaine ».

Mais oui ! le départ à l'américaine, à la caserne ; ne vous récriez pas. Les officiers, de prime abord un peu surpris, ne tarderont pas à faire le rapprochement qui s'impose. Notre envolée du « sprint » c'est celle du bond de tirailleur, l'habitude donnée au soldat de la détente brusque ; c'est toute la ligne s'élançant d'un seul coup au commandement presque par automatisme.

Par sections réparties autour d'une piste, vous allez pouvoir enseigner à cent cinquante hommes les différentes « allures ». Dans l'ordre le plus parfait, trois temps de course vont être démontrés :

Premier tour, en souplesse sur la pointe des pieds et les bras ballants.

Deuxième tour, en foulée, à vitesse réglée, course d'étude.

Troisième tour, allure libre, chacun mettant en pratique les préceptes qui lui ont été inculqués.

Je ne parle ni de distance ni de progression, mais je signale que les champions s'entraînent suivant les mêmes principes, commençant leur travail par l'assouplissement, corrigeant leur foulée, poussant en fin de séance.

J'ajouterai que ces différents temps seront coupés de marches et d'exercices respiratoires. Des courses de relais enfin, mettant en présence les sections où les compagnies mettent un chacun dans l'obligation de produire son maximum : personne ne voulant être rendu responsable de l'échec de son équipe.

Voilà comment le sport pédestre doit être pratiqué au régiment. Ajoutez-y courses d'obstacles variés, cross, départs au sol, et vous avez là toute une gamme d'exercices immédiatement utilitaires.

2° *Le lancer.*

Nous retrouvons ici les mêmes principes immuables : enseignement du geste optimum par un spécialiste, militarisation. Le lancement du poids est un des exercices athlétiques qui, de prime abord, se prête le moins à l'éducation collective. En outre les habitués des réunions sportives ont présente à la mémoire la lenteur désespérante des concours de lancer, l'inactivité des concurrents attendant leur tour.

Il est donc indispensable d'avoir recours à une « présentation » spéciale pour ne pas priver les hommes d'un exercice physique parfait, agissant sur un grand nombre de muscles, déliant le moignon de l'épaule, et préparant indirectement le soldat au lancer de la grenade.

Il devient en conséquence nécessaire de réglementer le geste, de le décomposer en différents temps, d'exercer les élèves en série, les faisant lancer « à vide ». C'est un des gros avantages des gymnastiques française et suédoise que la décomposition des mouvements qui permet l'ensemble et sa résultante la discipline.

Le sport ne saurait se faire aucun scrupule d'emprunter à ses ancêtres le fruit de leur expérience. C'est en ligne sur un rang, et tout aussi militairement que des mouvements de suédoise, que le lancer est enseigné.

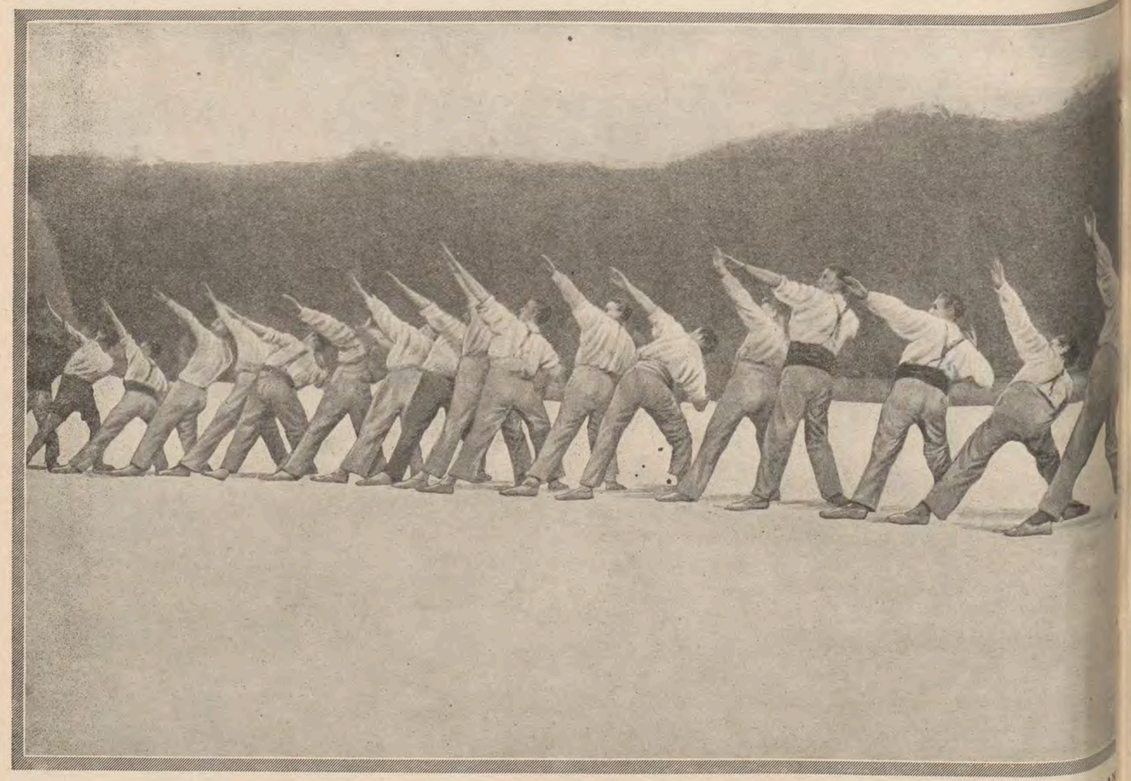
Ayant appris ce lancer « à vide », et quand le changement du pied, le pas d'élan sont exécutés correctement, quand chacun sait tenir le poids et faire la torsion du tronc, les élèves passent au deuxième degré de l'instruction.

Sous la conduite de sous-moniteurs, choisis parmi des prédisposés, la section se répartit sur les terrains de lancer. Ceux-ci sont multipliés au maximum. Au point de vue pratique il ne faut pas plus de huit hommes par groupe pour que le travail de chacun soit suffisant et la surveillance du moniteur-chef facile.

Appliquez cette méthode à tous les sports et vous obtiendrez une séance d'éducation militaire attrayante et fertile en résultats. Dois-je ajouter que le sport est accepté d'enthousiasme par les élèves. Au début, ceux-ci s'étonnent un peu que les moniteurs insistent sur des détails techniques dont l'utilité leur échappe, ils trouvent étrange qu'on les fasse sauter de côté alors qu'ils ont toujours sauté de face et qu'ils sautent mieux de face. Mais c'est affaire d'un moment. Bientôt leur record s'améliore, la preuve est faite, le principe est adopté.

C'est alors que l'émulation entre en scène, que des champions « sortent », que des catégories peuvent être faites où chacun se sait une chance. Nous voilà loin de la barre fixe où un unique exécutant étonne la galerie de « soleils » impeccables et décourageants. Car, les éducateurs ne sauraient oublier que leur premier devoir est d'intéresser la masse, et que l'acrobate est un danger au même titre que le champion.

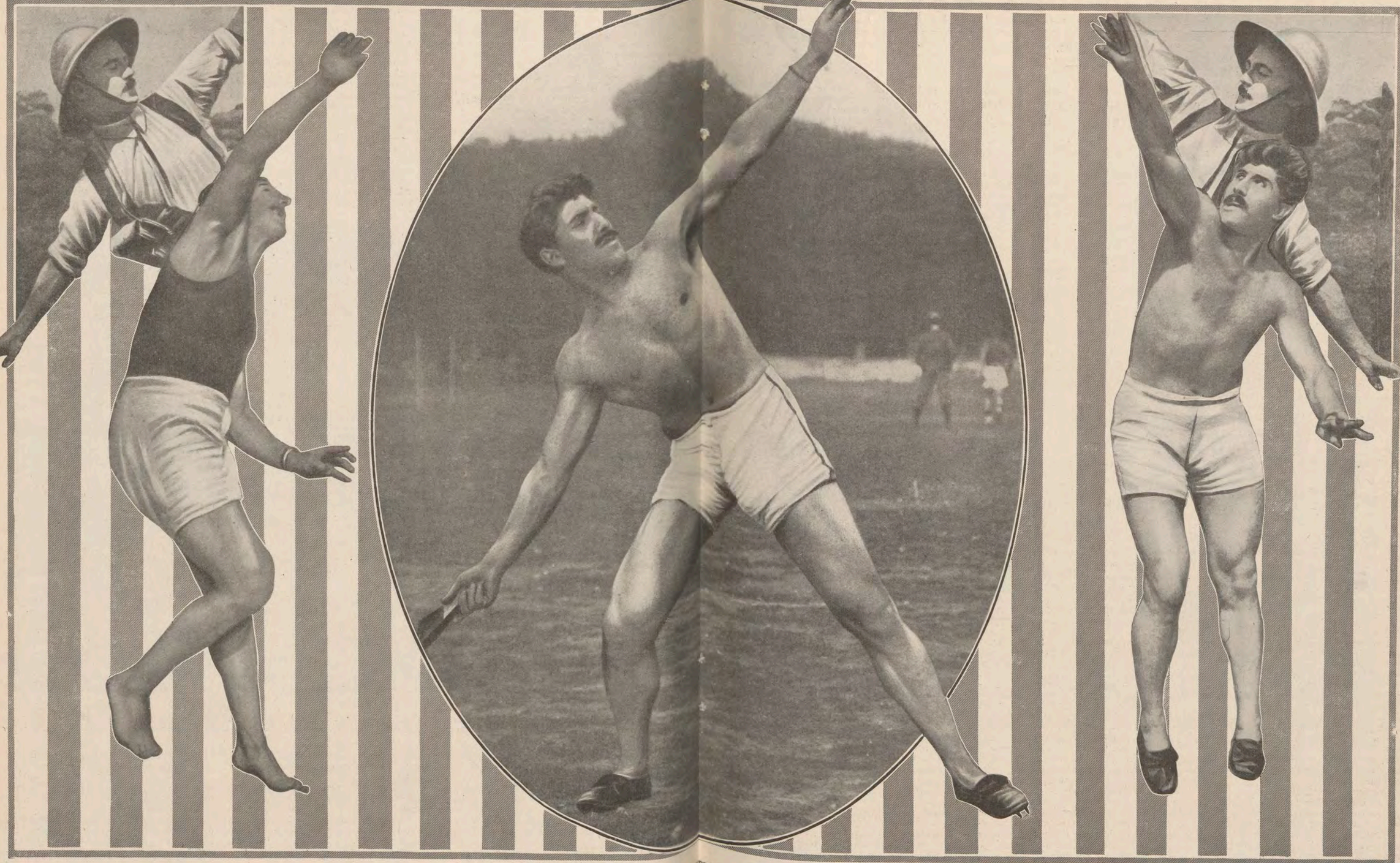
(Photos de l'auteur.) Médecin Aide-Major B.



LE SPORT METHODISE : LE LANCEMENT DU POIDS PAR ÉQUIPE

Bien entendu, nous ne saurions entrer ici dans le détail de la réalisation du sport méthodisé pour chaque branche du sport. Mais voici un exemple. Cet exemple est catégorique, le lancement du poids étant un des exercices athlétiques qui, de prime abord, se prête le moins à l'éducation collective. Pourtant il est indispensable d'utiliser ce parfait exercice physique, agissant sur un grand nombre de muscles, déliant le moignon de l'épaule, et préparant indirectement le soldat au lancer de la grenade. D'où nécessité de réglementer le geste, de le décomposer en différents temps.

LA VIE AU GRAND AIR



LE LANCEMENT DE LA GRENADE PAR P..., UN DES PLUS BEAUX TYPES D'ATHLÈTES FRANÇAIS, PLUSIEURS FOIS CHAMPION DE FRANCE

Le sport doit continuer à être pratiqué librement par une majorité qui prendra son plaisir là où elle le trouve, dans tel ou tel exercice athlétique. Aucune loi ne saurait restreindre à ce point la liberté individuelle que de refréner les vocations, d'interdire à un sujet d'exceller en tel sport plutôt qu'en tel autre et d'imposer au monde l'admiration de sa production, de son record. C'est par les champions que le sport peut être enseigné. C'est par l'observation de ces merveilleuses machines d'études que sera connu, décrit le mouvement optimum, enseigné ensuite à la masse par le meilleur procédé didactique : l'imitation.

N'ENVIONS PAS LES ZEPPELINS

Par J. M.

LES ZEPPELINS N'ONT PAS FAIT LE TRAVAIL MILITAIRE QU'ON POUVAIT REDOUTER D'EUX. — LEURS PERTES NE COMPENSENT PAS LEURS SUCCÈS

De temps en temps, de préférence au lendemain d'expéditions au-dessus de l'Angleterre, certains s'étonnent que nous n'ayons pas de zeppelins. Leur étonnement s'élève même souvent jusqu'à un certain ton d'acrimonie envers nos dirigeants. Je ne pense pas que ceux-ci s'en émeuvent, mais peut-être est-il des ignorants qui s'en vont proclamant, ayant acheté une opinion pour la modique somme de cinq centimes : « Oui, après tout, pourquoi n'avons-nous pas de zeppelins ? Ils en ont, eux, et font peur aux civils. Si nous en avions, quel avantage nous pourrions en tirer ! »

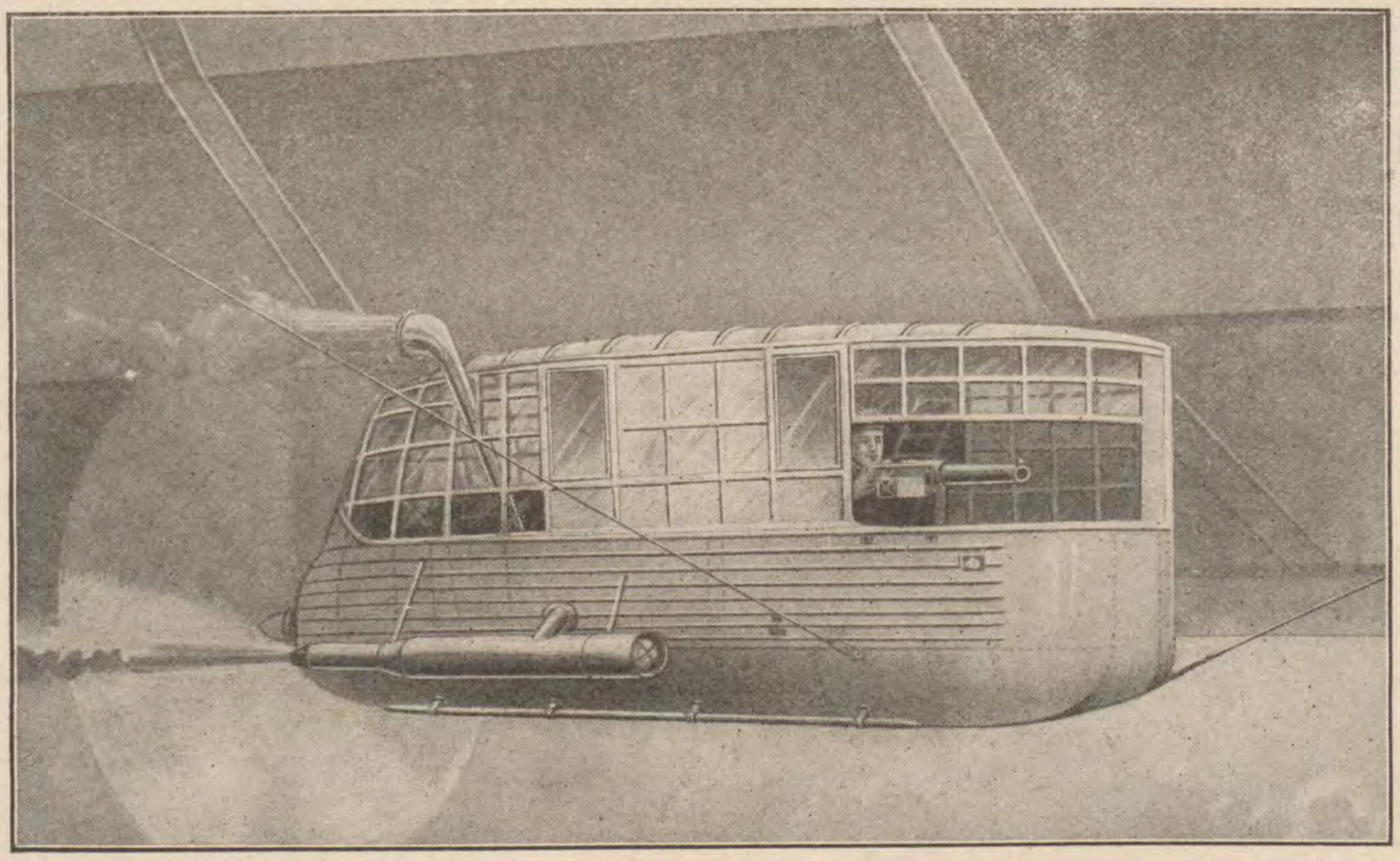
Certes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les rigides ont fait des victimes. Je n'en disconviens pas. Mais si le lecteur veut bien se reporter au tableau des profits et pertes que j'ai établi dans le numéro du 15 juin, il sera obligé d'avouer que les succès allemands sont loin de contre-balancer leurs revers. Des fortunes ont éclaté avec ces bulles de gaz et combien d'hommes de valeur se sont écrasés sur le sol pour l'unique mission d'exciter le sadisme germanique.

Il suffit d'une expédition qui semble réussir pour que des illuminés entonnent le cantique zeppelinesque et laissent vibrer avec quelques larmes dans la plume la psalmodie du regret. Non, même celles qui ont eu l'air de faire du travail n'ont pu à un seul instant donner l'impression qu'elles diminueraient la guerre d'une seconde.

Les zeppelins sont le trompe-l'œil du Boche. Quand ses affaires ne vont pas, vite on gonfle quelques mastodontes et... « que Dieu punisse l'Angleterre ». La plupart du temps, Dieu, abandonnant sa neutralité, châtie les scélérats. Seuls les Warneford, de Lesseps, Galliot, Robinson, Tempest, Sowrey et Brandon peuvent reconnaître l'intérêt de ces dirigeables qui les ont rendus glorieux.

Que pensez-vous d'un ustensile qui nécessite d'abord des hangars considérables, des gonflements coûteux, des équipages importants, qui ne peut voler qu'une semaine tous les deux mois, à la volonté de l'atmosphère et non selon les circonstances ? Ne croyez-vous pas qu'il est plus efficace au point de vue moral d'envoyer quarante avions sur un objectif précis que dix ou douze zeppelins sur toute l'Angleterre ? Poser la question, c'est la résoudre. Un avion perdu représente une somme de 30.000 francs environ, coûte la perte de deux personnes et n'empêche pas ceux qui l'accompagnent d'accomplir leur mission. Tandis qu'un dirigeable...

Même si nous admettions l'utilité des zeppelins, ce ne serait pas une raison pour nous d'encourager nos dirigeants à en construire. Au contraire. Lorsqu'on voit qu'après plus de dix ans d'études nos ennemis éprouvent encore les déboires fréquents dont ils sont victimes, on est obligé de reconnaître que quelles que soient nos qualités d'invention et de génie, nous serions des novices dans une fabrication semblable.



LA DÉFENSE CONTRE AVIONS

Les nacelles sont couvertes. Les tireurs chargés de défendre l'aéronat contre les attaques d'avions opèrent en passant leur mitrailleuse par une petite ouverture.

Nous tâtonnerions, nous dépenserions inutilement de grosses sommes et, ce qui est plus grave, nous risquerions la perte d'équipages qui peuvent rendre d'autres services dans des spécialités plus intéressantes.

Les dirigeables ne sont bons qu'à divertir la foule en passant à 2 ou 300 mètres, lentement, pesamment, au-dessus de l'Opéra. Ils rappellent au public de l'arrière qu'il y a la guerre, ce qui est excellent, et qu'ils n'y vont pas souvent, ce qui n'est peut-être pas un mal.

La seule utilité du zeppelin réside dans l'observation maritime. Là est son but, là est sa portée militaire. En dehors de cela, il ne vaut rien, malgré les innocentes victimes qu'il a pu faire. Oui, sur mer, pour les explorations il est inégalable, et c'est l'unique endroit où il puisse rendre service. C'est lui qui recherche les sous-marins, c'est lui qui observe s'il y a des mines, c'est lui qui aperçoit à cent kilomètres à la ronde l'arrivée d'une flotte adverse. Si les Allemands ont pu combattre sur mer, sans plus de pertes, contre les maîtres incontestés de la spécialité, les Anglais, c'est uniquement à leurs zeppelins qu'ils le doivent.

Mais là encore nous apporterons des restrictions à notre admiration. Il n'est pas utile d'avoir de gigantesques outils pour ce travail. Des petits dirigeables souples, rapidement gonflés, maniables ne nécessitant pas des palais comme hangars, peuvent effectuer la même besogne sans courir les mêmes risques. Nos alliés l'ont bien compris et ont agi en ce sens.

Que ceux qui veulent redresser les torts d'autrui étudient la question soigneusement, qu'ils se basent sur ce qui s'est passé, qu'ils abdiquent tout parti-pris et je les défie de pouvoir continuer à regretter l'absence de zeppelins dans notre flotte aérienne.

Nous sommes plus riches avec nos avions, et à meilleur compte.

LES SUPERZEPPELINS

Oui, mais les uperzeppelins ? Les superzeppelins ne sont pas plus à craindre que les autres, au contraire, car ils sont plus vulnérables. Le vieux comte Zeppelin peut les augmenter, les perfectionner, il ne les empêchera jamais de jouer, vis-à-vis des avions, le rôle de l'éléphant contre le tigre, de Goliath contre David.

Le dernier type, dont il a été abattu en Angleterre le L-33, a quatre nacelles, six moteurs Mercédès de 250 chevaux chacun, donnant 1.600 tours à la minute et actionnant six hélices, réservoirs contenant 9.000 litres d'essence. La longueur de l'aéronat est de 204 mètres. Le diamètre atteint 21 m. 50, soit un volume supérieur à celui du *Lusitania*. L'enveloppe contient 2 millions de pieds cubes de gaz. Le poids total, avec l'équipage de 22 hommes et l'armement, est de 50 tonnes.

La direction est assurée de la nacelle d'avant, longue de 10 mètres, couverte et divisée en trois compartiments : le premier occupé par le commandant avec vue devant lui et sur les côtés par des carreaux en celluloïd ininflammable. Devant l'officier, un clavier de 60 touches au moyen desquelles il déclanche les bombes. Dans la même nacelle, en arrière, un espace de 2 mètres sur 1 m. 50 constitue la cabine radiotélégraphique, capitonnée de coton.

Une originalité, d'ailleurs très ingénieuse, caractérise ces superzeppelins. Elle réside dans la cabine d'observation, de forme oblongue, suspendue par des filins d'acier, qui peut descendre à 150 mètres au-dessous des nacelles. A l'intérieur, étendu sur le ventre, en communication téléphonique avec l'équipage, l'observateur, en cas de brume ou de nuages, est descendu sous la couche gênante, tandis que l'aéronat y reste, et donne toutes ses indications au point de vue de la marche, de l'itinéraire et du lancement de bombes, toutes choses que lui seul peut voir.

J. M.

Gillet Bouret Guigé Samson Lageix

(En haut) : L'équipe des militaires britanniques. — (En bas) : Après une remise en jeu à la touche, Samson, du Stade, fait tous ses efforts pour paralyser l'avant britannique qui a déjà le ballon dans sa main.

UN MATCH DE FOOTBALL-RUGBY : STADE FRANÇAIS CONTRE MILITAIRES BRITANNIQUES

Ce match a eu lieu, au Parc des Princes, le 26 novembre. Il mettait aux prises une jeune équipe du Stade Français — et vraiment il faut féliciter de ses incessants efforts ce club, dont le team comprenait pour moitié des jeunes de la classe 18 — et une équipe de militaires anglais, dans laquelle se retrouvaient Anglais, Ecossais, Gallois, Irlandais, Coloniaux : véritable emblème du Royaume-Uni.

Les Anglais jouèrent surtout le dribbling; les Français, malgré que le ballon fût glissant par suite de la pluie, n'hésitèrent pas à jouer la passe. Le capitaine Gilman, international anglais, qui assistait au match, loua nos compatriotes, éloge particulièrement autorisé. Chaque équipe marqua deux essais, mais un des nôtres fut converti ; nous triomphâmes donc par huit points à dix.

Marcel Legrain, qui fut un international à juste titre célèbre, et depuis un valeureux combattant deux fois blessé et finalement tué au champ d'honneur, disait au cours d'une de ses convalescences : « J'ai passé bien des durs moments depuis le début de la guerre, mais rien ne m'a semblé aussi rude que le match que j'ai joué pour la France contre l'équipe d'Ecosse. » Voilà ce dont il faut que se pénètrent tous ceux qui ont à s'occuper de la préparation militaire. — Ch. de P.

LES BOMBARDEMENTS AÉRIENS

Par Jacques MORTANE

Au début de la guerre, rares étaient ceux qui croyaient à l'efficacité des bombardements aériens. Lorsqu'on se rendit compte que l'altitude pour le vol devait être au moins de 2.000 mètres, afin de ne pas être atteint par les canons spéciaux, certains proclamèrent avec autorité que le jet de projectiles du haut des nues était une besogne inutile et stérile. D'autres considéraient qu'il était criminel de lancer des obus, sous prétexte qu'en cherchant à toucher des ouvrages d'art ou des militaires, on risquait d'atteindre de paisibles civils.

Pendant ce temps-là, les Allemands montraient qu'ils n'avaient jamais été agités par les mêmes scrupules et venaient bombarder Paris où ils faisaient quelques victimes. Nous nous décidions alors à faire tomber des explosifs sur la tête de nos ennemis. Un mois nous était presque nécessaire pour vaincre notre répugnance. Nos aviateurs se chargeaient bien vite de rattraper le temps perdu.

Certes, nos bombardements étaient efficaces, mais s'ils causaient une panique dans les rangs adverses, cette perturbation n'était que locale et passagère. Un seul avion allant précipiter cinq ou six bombes au maximum ne pouvait causer que des dommages sans portée, à moins que la chance ne s'en mêlât.

La première attaque aérienne historique fut celle des hangars de Frescati, près Metz, où le lieutenant C... et le caporal P... laissèrent tomber une certaine quantité d'obus. Le caporal F..., quelques jours après, parvenait à y détruire 1 zeppelin et 3 taubes.

Pendant la bataille de la Marne, nos avions déversent sur l'ennemi des centaines de kilos d'explosifs. Brindejonc des Moulinais, à lui seul, passe sa vie dans les airs, allant et venant sans cesse pour opérer sa mission meurtrière. Si nous avions eu, au moment de la débâcle allemande, cent aviateurs aussi actifs que le héros des capitales, l'ennemi aurait été contraint à une retraite encore plus considérable.

Mais on ignorait encore ce qu'on pouvait attendre de l'avion !

C'est le 30 octobre seulement que le commandement commençait à faire un essai d'attaques en force. 8 avions allaient bombarder un quartier général près de Dixmude. Cette tentative ayant donné d'importants résultats, deux jours après le refuge du Kaiser à Thielt recevait la visite d'une escadrille qui y lançait 32 obus, détruisant la maison où Guillaume II devait dîner et qu'il venait de quitter, pris de crainte.

Malgré ces débuts d'un intérêt capital, nous revenions bientôt aux opérations individuelles. Ce n'est que fort rarement que nos pilotes partaient à plusieurs pour remplir leurs missions. Nous ne pouvons que le regretter, car il faut bien se dire qu'atteindre l'objectif visé est dû en grande partie au hasard. Or, plus les bombes sont nombreuses, plus la part du hasard est moindre. C'est par le nombre qu'on arrive à assurer la perfection du tir.

Les groupes de bombardement étaient cependant créés.

Censuré.

DES MISSIONS INDIVIDUELLES AUX EXPÉDITIONS COLLECTIVES. — NOUS LANÇONS MAINTENANT DES TONNES D'EXPLOSIFS.

Un groupe ne réside pas toujours au même endroit. Il est envoyé dans les différents secteurs selon les besoins. Les groupes sont employés pour les plus importantes attaques, tandis que les escadrilles d'armée continuent à assurer leurs missions de destruction. C'est ainsi que, le 19 décembre 1914, 8 de nos avions allaient jeter 30 bombes

L'ADJUDANT BARON

Ce pilote, en quatre mois, se couvrit de gloire dans ses bombardements nocturnes. Il fut tué au cours de l'attaque diurne des usines Mauser.

de 90 en liaison avec une attaque sur le village de Souchez.

Le lendemain, première importante attaque aérienne de la guerre : les 18 appareils du premier groupe vont lancer 60 obus de 90 sur le village de Givenchy-en-Gohelle, puis l'après-midi plusieurs d'entre eux bombardent la gare d'Hénin-Liétard.

Désormais nous enregistrerons une multitude d'expéditions accomplies par les groupes de bombardement. Ils se déplacent depuis Belfort jusqu'à l'Yser, opèrent parfois à deux, trois et même quatre groupes.

Pendant ce temps, les autres aviateurs continuent leurs prouesses : ils vont jeter leurs projectiles sur Fribourg-en-Brisgau, Dusseldorf, Liesdorf, Zeebrugge, ils effectuent des attaques de nuit. Ils font preuve d'une activité admirable, mais leurs résultats ne peuvent être comparés cependant à ceux qu'obtiennent les groupes qui sèment l'épouvante et la mort partout où ils opèrent. Un, deux, quatre aviateurs venant évoluer sur un point déterminé peuvent faire des dégâts, mais l'effet matériel autant que moral ne peut être mis en parallèle avec celui de 18 avions venant, les uns après les autres, verser leur chargement sur un même point. Chacun croit toujours que c'est le dernier qui vient de surgir, lorsque soudain un autre paraît à l'horizon, muni à son tour de nombreux obus.

A partir du début de 1915, à part les bombardements à grande portée, comme ceux de Rottweil ou de Friedrichshafen, par exemple, ou de minime importance, les opérations sont généralement menées par huit ou dix pilotes. Ce n'est plus deux, quatre ou six projectiles qui sont lancés, mais une trentaine au minimum.

Etudions une journée de bombardement, en février 1915 par exemple.

Nous constatons que, le 2, 21 obus ont été jetés sur Arnaville, 6 sur Villers-sous-Preny, 3 sur Pagny, 20 sur Château-Salins, 8 sur un rassemblement, 6 sur un drachen, 33 sur Spincourt, 16 sur un aérodrome, 2 sur Ostende et 6 sur Ghistelles, soit 121 en un seul jour, à une époque où les heures favorables au vol sont encore très restreintes.

De plus en plus, on favorise les attaques aériennes qui, si elles ne font que de minimes ravages d'après les communiqués Wolff, provoquent de terribles dégâts selon les lettres saisies sur les prisonniers ou les renseignements fournis par ceux-ci.

Le 20 février, un groupe de 19 avions allait lancer 25 obus, dont 9 de 155, sur des gares. Le 24, il recommençait avec 17 appareils qui jetaient 60 bombes, dont 20 de 155. Et chaque jour, les gares où le trafic semble le plus intense reçoivent la visite de nos pilotes et de nos bombardiers que la riposte des canons ne parvient pas à décourager. Les appareils rentrent la plupart du temps atteints en plusieurs endroits, leur stabilité est compromise, mais peu importe, les missions sont toujours remplies.

132 obus étaient précipités le 22 mars. L'activité de notre aviation devient de plus en plus considérable. Elle s'exerce sur tous les points du front. Nous ne tenterons pas une énumération de ces prouesses, énumération qui constituerait pourtant un palmarès prodigieusement intéressant, mais qui comporterait tant d'exploits que nous ne pourrions qu'injustement en extraire certains plutôt que d'autres, tous ayant un mérite égal.

Nous ne nous occupons dans cet article que de l'évolution des bombardements. Nous ne cherchons qu'à montrer comment, de raids isolés, nous sommes arrivés à entreprendre des attaques à grande envergure. Des groupes d'une vingtaine d'appareils constituent déjà des escadres, mais jusqu'ici ces unités se sont surtout cantonnées dans les travaux exécutés aux environs du front Leurs objectifs, ce sont les gares voisines des lignes, les aérodromes, les quartiers géné-

LE BOMBARDEMENT DE CARLSRUHE

Nos avions usent parfois de représailles, moyen excellent pour rappeler aux Allemands qu'on n'assassine pas toujours impunément. Carlsruhe, notamment, fut plusieurs fois choisie comme objectif de ces raids de riposte.

raux, les usines électriques, les convois, les ravitaillements, les bivouacs et les batteries. Certes, ces missions sont peut-être plus importantes que celles qui consistent à aller chercher loin à l'intérieur du territoire ennemi des cibles qui parlent davantage à l'esprit du public. Elles désorganisent les troupes de l'avant, jettent la terreur dans leurs rangs, les coupent de l'arrière. Mais il est des points cependant qu'il convient d'atteindre, soit parce qu'ils ont une portée militaire, telles qu'usines, casernes, soit parce que nous devons user de représailles, soit parce qu'il est nécessaire de temps à autre de montrer au peuple allemand la puissance de notre flotte aérienne et son audace que rien ne saurait arrêter.

Le 12 avril, 185 obus étaient semés sur des gares, rassemblements, batteries, parcs et drachens, dont 104 par le premier groupe. Trois jours plus tard, nous devions enregistrer de magnifiques exploits, mais surtout individuels : l'adjudant V... opérait, seul à bord, huit bombardements dans sa journée, lançait 32 obus et 18.000 fléchettes, le capitaine H... jetait 5 bombes sur la gare de Fribourg-en-Brisgau, le lieutenant de Beauchamp en faisait tomber 5 sur le grand quartier général de Guillaume II. Maintes gares enfin étaient attaquées, dont celle de Saint-Quentin qui recevait 14 bombes et où un incendie était allumé qui durait 16 heures et causait la mort de 24 soldats. Au cours de la journée, 34 bombardements étaient exécutés au cours desquels 175 obus et 18.000 fléchettes étaient envoyés à l'adresse de l'ennemi.

Les grandes opérations vont commencer ! C'est d'abord l'attaque par 15 appareils, le 18 avril, des hauts fourneaux de Thyssen qui reçoivent 39 bombes, dont 17 de 155. Citons ensuite cette phrase du communiqué du 26 mai :

« Au cours de la journée du 25, nos avions ont lancé 203 projectiles dont 12 grosses bombes d'un poids de 10 kilos et 84 obus de 155. »

C'est enfin le bombardement de Ludwigshafen, le premier des raids à grande envergure accomplis depuis le début de la guerre. Alors que les Allemands continuent à s'obstiner sur les villes ouvertes, nous choisissons des objectifs présentant une importance militaire. A Ludwigshafen se trouve en effet l'une des plus considérables fabriques d'explosifs d'Allemagne, la *Badische Anilin und Soda Fabrik*. Nos avions y vont au nombre de 18 et y lancent 83 obus de 90 et 2 de 155. La ville est située à 200 kilomètres de nos lignes. Le trajet représente donc 400 kilomètres, soit le parcours Paris-Lyon. Le communiqué allemand avoue 36 victimes, mais affirme que le travail des usines n'a pas été interrompu. Nous savons la valeur de ces déclarations. Un semblable aveu nous permet de conclure que nos appareils firent de l'excellente besogne. Malheureusement, au retour, une panne de moteur obligeait le chef de l'expédition, le commandant de G..., piloté par l'adjudant B...-V..., à atterrir dans les lignes ennemies. Les deux Français étaient faits prisonniers.

Ce raid, que des essais en petit nombre sur des parcours de même longueur avaient permis d'espérer, produisait un effet moral considérable sur l'esprit des Allemands qui constataient ainsi que nous n'hésiterions plus à aller semer loin sur leur territoire la destruction et la mort.

Nous revenons aux attaques en groupes sur les batteries ennemies : le 2 juin, par exemple, 70 obus, dont deux de 220, sont jetés sur les pièces d'artillerie de la région Angres et Givenchy, mais le lendemain 29 avions vont projeter 178 obus et plusieurs milliers de fléchettes sur le quartier général du Kronprinz à Stenay. On juge de l'effet destructif d'une semblable incursion au cours de laquelle périrent de nombreux officiers et soldats.

Par représailles, nous envoyons le 15 juin une escadre de 23 appareils lancer 130 bombes sur Carlsruhe, capitale du grand-duché de Bade. Ce raid représentait 300 kilomètres en Allemagne. L'ennemi s'obstinant à atta-

quer les villes ouvertes françaises et anglaises par avions ou dirigeables, le commandement a jugé, avec raison, qu'il ne convenait pas de passer plus longtemps pour des dupes. Les opérations purement militaires continuent à être effectuées, mais il est bon de montrer que la loi du talion sera employée si besoin est. D'ailleurs, le bombardement de Carlsruhe nous permit de détruire une usine de gaz asphyxiants, faisant de nombreuses victimes qui moururent en respirant les émanations destinées à nos troupes. Rien que pour obtenir un semblable résultat, nous aurions dû tenter l'aventure. Elle présenta d'autres avantages : la gare avec de nombreux trains, la manufacture d'armes, le château étaient copieusement arrosés d'explosifs. Les Allemands, qui prétendaient que le bombardement avait été accompli par cinq avions seulement, reconnaissaient qu'il y avait eu 84 morts et blessés. Deux appareils, obligés d'atterrir en Allemagne, furent capturés. Combien nous semblons loin des attaques des hangars de Metz du début de la guerre. En moins de dix mois, l'aviation militaire est devenue une arme qui manœuvre comme les armées de terre et de mer. Elle n'est plus un sport. Les raids de 1914 paraissent appartenir à la préhistoire.

Le bombardement des batteries ennemies continue à faire l'objet des soins de nos pilotes. Le 15 juin, 132 obus tombent sur celles de Farbus ; le 16, en liaison avec une action, 345 sont lâchés sur diverses pièces. Et nous devons nous demander si ces quotidiennes envolées au-dessus des mêmes objectifs ne sont pas autrement intéressantes que le raid de Ludwigshafen ou de Carlsruhe. Leur importance capitale permet à nos troupes d'agir avec plus de sécurité. De plus, comme le but est rapproché des lignes, les mêmes appareils peuvent faire trois, quatre ou cinq voyages pour aller se réapprovisionner. D'ailleurs, sur ces points visés, c'est-à-dire à Givenchy, les Allemands, qui avaient engagé onze divisions, subirent des pertes très élevées et notre succès fut complet grâce à la collaboration active de nos aviateurs.

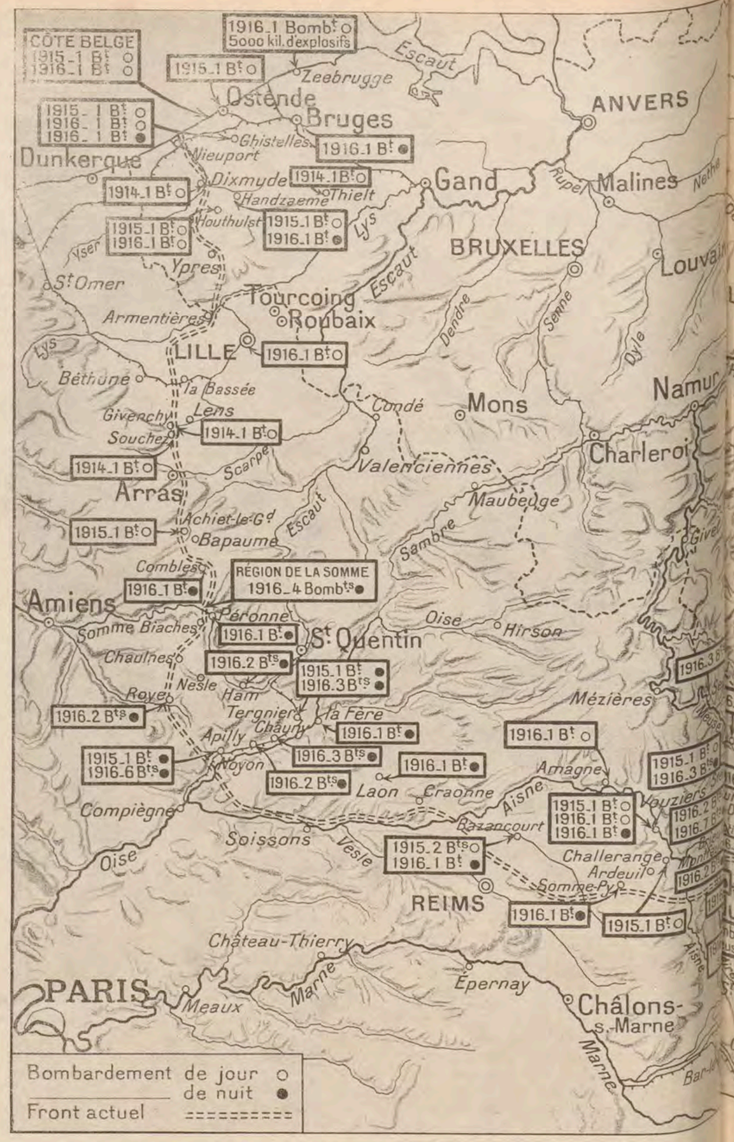
Le 13 juillet, une escadre de 35 avions, malgré un vent très violent, allait lancer 171 obus sur la gare stratégique de Vigneulles-les-Hattonchâtel, qui dessert la région de la tranchée de Calonne et celle de la forêt d'Apremont. C'est ensuite la gare de Conflans-en-Jarnisy où 31 appareils jettent 170 bombes, le 20 juillet, tandis que celle de Colmar en reçoit 24. Le même jour enfin, un cantonnement à Betheniville voit tomber 109 projectiles et 1.000 fléchettes. L'un des avions qui avait pris part à ce dernier bombardement rentrait avec 26 éclats. Le 22 juillet, nous retournions lancer 28 obus sur la gare de Conflans-en-Jarnisy, qui, en deux jours, servait de cible à 200 bombes.

Une escadre de 45 avions partait, le 30 juillet, vers les usines pétrolifères de Pechelbronn, malgré le brouillard, et versait sur elles 103 projectiles. Un réservoir de 25.000 hectolitres était détruit et le travail devait être interrompu.

Le 9 août, 32 appareils allaient bombarder la gare de Sarrebrück et y lançaient 164 obus. Malheureusement quatre avions ne rentraient pas : le sous-lieutenant Lemoine et le sergent Thouroude, dit de Losques, le spirituel caricaturiste, le sergent Charamlet et son passager étaient abattus par des aviatiks, le maréchal des logis P... et son bombardier étaient faits prisonniers en Allemagne, le sergent M... et le caporal P... étaient capturés en Suisse.

Les parcs et dépôts allemands de la vallée de Spada reçoivent, de 19 avions, 108 bombes, le 14 août.

Et nous arrivons alors à deux magnifiques envolées : 62 appareils vont, le 25 août, attaquer les hauts fourneaux de Dillingen où sont fabriqués des obus et des plaques de blindage et y laissent tomber 150 projectiles, dont 30 de 155. Le même jour, 60 avions des armées française, britannique et belge et des marines française et britannique, précipitent la nuit 4.000 kilos de bombes sur les casernes et les dépôts installés



LES GRANDS BOMBARDEMENTS AÉRIENS FRANÇAIS

Sur cette carte, nous avons montré la merveilleuse activité de notre armée de bombardiers de l'air au cours de la guerre. Le lecteur y constatera la progression foudroyante de ces attaques d'abord individuelles, puis en escadrilles, enfin en escadre. Nous avons également noté les bombardements nocturnes, hésitants au début, maintenant quotidiens.

dans la forêt d'Houthulst, point de concentration des réserves ennemies en hommes et en munitions. Quelques pilotes qui prenaient part à l'attaque faisaient jusqu'à trois voyages. Grâce à cette horde aérienne, la forêt était bientôt en feu, les flammes de certains engins incendiaires jaillissaient jusqu'à 50 mètres de hauteur. Les dépôts de munitions sautaient. Ce point stratégique d'une importance considérable donnait l'impression d'une vision de l'enfer.

Dans la même nuit, 127 obus s'effondraient sur la gare de Noyon.

Nous citerons encore le nouveau vol de représailles de 40 avions sur Sarrebrück où 146 projectiles étaient lancés. Malheureusement, le capitaine Albert Féquant était tué, au retour, d'une balle à la tête et son pilote parvenait à maintenir son corps qui menaçait de tomber dans le vide, tout en assurant la manœuvre et en actionnant la mitrailleuse contre l'aviatik qui venait de faire une victime et essayait d'en faire une seconde.

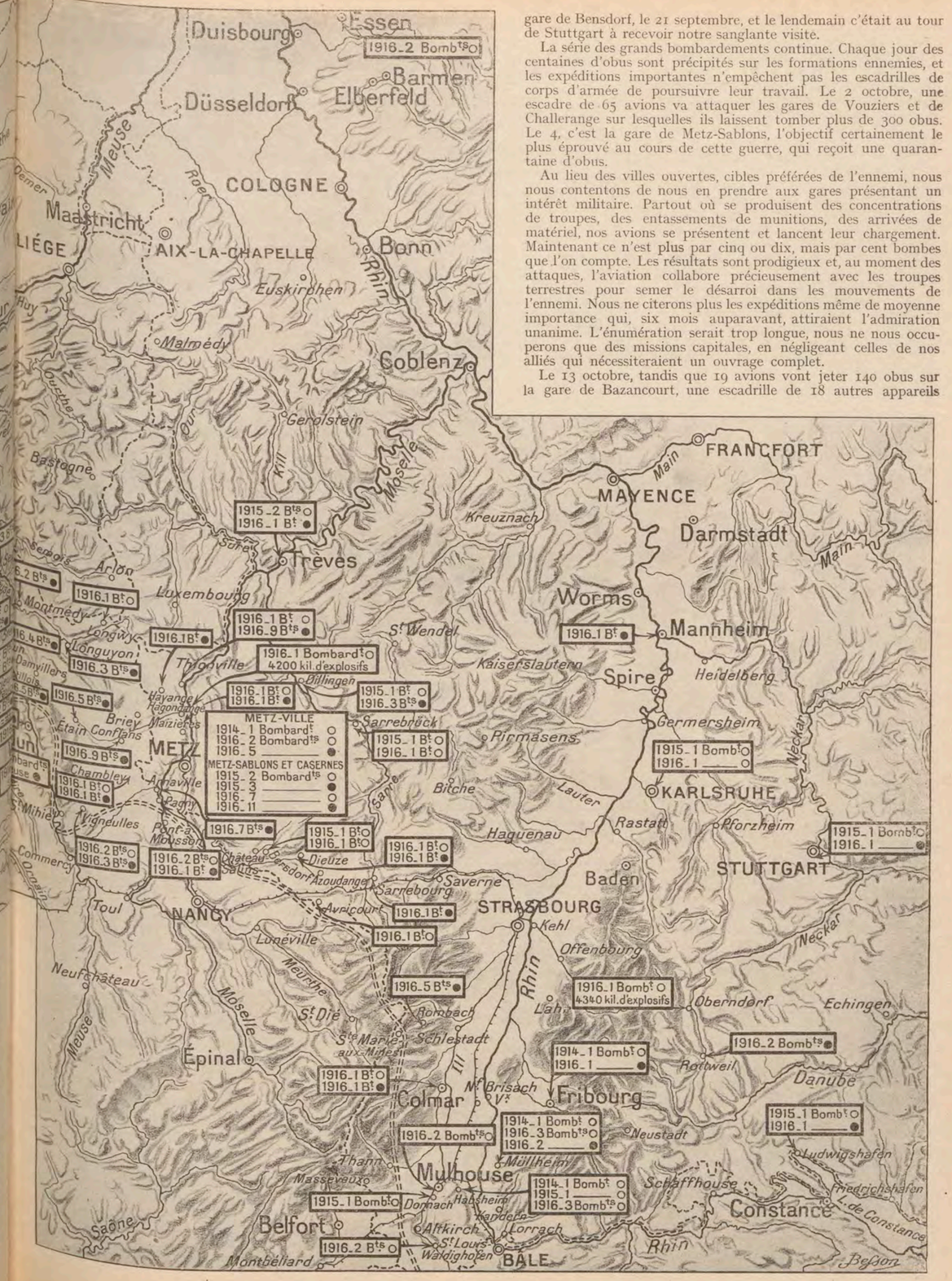
19 avions allaient jeter 96 obus sur Trèves, le 13 septembre, atteignant notamment la gare et la banque de l'Empire, et les mêmes appareils, l'après-midi, bombardaient la gare de Dommary-Barencourt à laquelle ils réservaient 68 bombes. Au cours de l'attaque de Trèves, le pilote qui accompagnait le capitaine Féquant, lorsque celui-ci fut tué, était fait prisonnier. 19 avions encore allaient lancer une centaine d'obus sur la

gare de Bensdorf, le 21 septembre, et le lendemain c'était au tour de Stuttgart à recevoir notre sanglante visite.

La série des grands bombardements continue. Chaque jour des centaines d'obus sont précipités sur les formations ennemies, et les expéditions importantes n'empêchent pas les escadrilles de corps d'armée de poursuivre leur travail. Le 2 octobre, une escadre de 65 avions va attaquer les gares de Vouziers et de Challerange sur lesquelles ils laissent tomber plus de 300 obus. Le 4, c'est la gare de Metz-Sablons, l'objectif certainement le plus éprouvé au cours de cette guerre, qui reçoit une quarantaine d'obus.

Au lieu des villes ouvertes, cibles préférées de l'ennemi, nous nous contentons de nous en prendre aux gares présentant un intérêt militaire. Partout où se produisent des concentrations de troupes, des entassements de munitions, des arrivées de matériel, nos avions se présentent et lancent leur chargement. Maintenant ce n'est plus par cinq ou dix, mais par cent bombes que l'on compte. Les résultats sont prodigieux et, au moment des attaques, l'aviation collabore précieusement avec les troupes terrestres pour semer le désarroi dans les mouvements de l'ennemi. Nous ne citerons plus les expéditions même de moyenne importance qui, six mois auparavant, attiraient l'admiration unanime. L'énumération serait trop longue, nous ne nous occuperons que des missions capitales, en négligeant celles de nos alliés qui nécessiteraient un ouvrage complet.

Le 13 octobre, tandis que 19 avions vont jeter 140 obus sur la gare de Bazancourt, une escadrille de 18 autres appareils



bombarde la bifurcation d'Achiet-le-Grand, près de Bapaume. Et commençant à nous rendre compte qu'il est nécessaire d'aller frapper à coups répétés pour obtenir un résultat vraiment efficace, nous retournons le lendemain avec 20 appareils sur la gare de Bazancourt. Le 16, un groupe vient sur la gare de Metz-Sablons. Le 18, par représailles, nous allons jeter 30 obus sur la ville de Trèves, ce qui représente un trajet aller et retour d'environ 250 kilomètres.

Les bombardements nocturnes deviennent plus fréquents : ces expéditions présentent moins de danger au point de vue riposte ennemie et plus d'efficacité, car elles permettent aux avions de descendre plus bas, mais il ne faut pas amoindrir le péril de ces missions à travers les ténèbres où le pilote doit recourir à toute son adresse pour se diriger, se repérer et rentrer sain et sauf.

La saison devient moins favorable. Les escadres de bombardement sont soumises à un travail plus restreint. Le 5 novembre cependant, une escadrille va attaquer l'usine de gaz asphyxiants de Dornach et la détruit presque complètement : un grand nombre de victimes, tués et blessés, sont asphyxiées par les émanations. Le 28 novembre, 10 de nos avions vont attaquer l'aérodrome d'Habsheim et mettent le feu à des hangars.

Décembre, malgré la rigueur de la température, n'arrête pas nos bombardiers qui, dès que le temps est clair, s'élancent avec leur chargement d'explosifs. C'est ainsi que le 13 une escadrille de 11 avions va attaquer la gare de Mullheim, un groupe de 22 s'en prend aux installations ennemies d'Omicourt, et un de 12 bombarde les ouvrages allemands au sud de Haupont, dans la région de Château-Salins. Le surlendemain, nouvelle attaque de l'aérodrome d'Habsheim par 13 avions. 20 obus sur la gare de Metz-Sablons dans la nuit du 17, 40 dans la nuit du 18 et 53 dans celle du 19.

Le 29 enfin, le terrain d'aviation d'Habsheim recevait la nouvelle visite de 8 avions.

1916 ! Changement radical. Alors que jusqu'alors les attaques de jour étaient les plus nombreuses, elles deviendront l'exception. La vigilance des avions de chasse ennemis rendent cette précaution nécessaire. De plus, nous ne compterons plus même par centaines, mais par tonnes. Le bombardement est enfin reconnu comme l'auxiliaire le plus précieux du commandement, et si quelques expéditions lointaines prouvent, de temps en temps, qu'il n'existe pas d'obstacles ni d'impossibilité pour nos pilotes, le travail le plus courant consistera à attaquer les formations ennemies au moment d'une offensive. Quelques raids individuels seront enregistrés, absolument remarquables. Certains appareils pourront transporter jusqu'à 45 obus. Le communiqué, enfin, consentira à citer le nom de quelques as bombardiers : le sous-lieutenant Delorme, l'adjudant Baron, le capitaine de Beauchamp, le lieutenant Daucourt.

Les expéditions seront tellement nombreuses que nous préférons aux commentaires oiseux l'aridité si éloquente malgré tout d'un tableau montrant l'étendue du travail accompli par nos avions. Nous ne tiendrons compte que des bombardements effectués par les Français sur notre front :

JANVIER

4. Une escadrille bombarde la ligne de voie ferrée Saint-Louis-Waldighofen.
12. Une escadrille bombarde un dépôt d'obus à Lille.
16. Une escadrille bombarde la voie de Saint-Louis à Waldighofen.
19. 22 obus sur les gares de Metz et d'Arnaville (*nuit*).
23. 24 appareils lancent 130 obus sur les gares et les casernes de Metz.

FÉVRIER

11. Une escadrille détruit le château du baron Reinach, à Hizbach, siège d'un quartier général.
13. Bombardement *nocturne* de l'aérodrome de Ghistelles.
14. Bombardement *nocturne* de l'aérodrome d'Handzaeme (16 gros obus).
21. 17 avions lancent 66 gros obus sur l'aérodrome d'Habsheim et la gare de marchandises de Mulhouse.
— 28 avions bombardent une fabrique de munitions à Pagny-sur-Moselle.
— 5 avions bombardent les dépôts de munitions de Martincourt et d'Azoudange.
24. 45 projectiles sur la gare de Metz-Sablons et une usine à gaz (*nuit*).
26. 9 avions lancent 144 obus sur la gare de Metz-Sablons.
— Une escadrille bombarde les établissements ennemis de Chambley.

MARS

2. Une escadrille lance 44 obus sur la gare de Chambley (*nuit*).
— 40 obus sur la gare de Bensdorf et 9 sur les établissements d'Avricourt.
5. Bombardement *nocturne* de la gare de Conflans.
8. 16 avions lancent 124 obus sur la gare de Metz-Sablons (un train de munitions et un train de troupes sautent).
13. 6 avions lancent 130 obus sur la gare de Brieulles.
14. 6 avions jettent 42 obus sur la gare de Brieulles.
— Une escadrille lance 30 obus de gros calibre sur la gare de Conflans (*nuit*).
18. 23 avions jettent 75 obus sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare de marchandises de Mulhouse.
— 17 avions jettent 54 obus de gros calibre dont 40 sur la gare de Conflans et 14 sur la gare de Metz-Sablons (*nuit*).
19. 30 obus de gros calibre dont 20 sur la gare de Metz-Sablons et les autres sur des dépôts de munitions près de Château-Salins et l'aérodrome de Dieuze.
20. 50 avions français, anglais et belges bombardent la station d'aviation maritime de Zeebrugge et l'aérodrome de Houttave. Chaque avion lance 100 kilos de bombes.
On apprenait par la suite que l'aérodrome de Houttave avait été complètement détruit et 20 avions anéantis; plusieurs batteries côtières avaient été endommagées. 600 tués et blessés.
25 obus sur la gare de Dun-sur-Meuse (*nuit*).
21. Bombardement *nocturne* des gares de Dun-sur-Meuse, Audun-le-Roman et des bivouacs de la région de Vigneulles.
26. Bombardement *nocturne* des bivouacs de Nantillois et de Montfaucon.
29. 15 obus de gros calibre sur la gare de Metz-Sablons et 5 sur la gare de Pagny-sur-Moselle.
30. Bombardement *nocturne* de la gare de Mazières-les-Metz.

AVRIL

2. 60 obus sur les bivouacs de la Meuse (*nuit*).
3. 31 avions jettent 83 gros obus sur les cantonnements d'Houthulst, Essen, Heyem et Serost.
— Bombardement *nocturne* de la gare de Conflans.
4. Bombardement *nocturne* de la gare de Nantillois et des bivouacs.
11. 49 obus sur les gares de Nantillois et de Brieulles (*nuit*).
17. 9 avions lancent 47 obus sur divers objectifs dans la région Conflans, Pagny, Arnaville, Rombach (*nuit*).
— 22 obus sur les gares de Nantillois et de Brieulles, 15 sur Etain et sur des bivouacs, 8 sur des cantonnements (*nuit*).
23. 20 obus sur des bivouacs près d'Azannes.
24. 48 obus sur la gare de Wyfwege (18 obus jetés la *nuit*).
— 78 obus sur des gares et des bivouacs dans la Meuse (*nuit*).
26. 60 obus sur des parcs, bivouacs, gares dans la Meuse (*nuit*).
— 78 obus jetés dans la reprise de Roye (*nuit*).
27. 18 obus sur la gare de Lamarche-en-Woëvre.
— 76 obus de 120 et 2 bombes incendiaires sur les gares de la vallée de l'Aire, des bivouacs de la vallée de l'Orne, les gares de Thionville et de Conflans (*nuit*).
28. Bombardement *nocturne* de la gare d'Audun-le-Roman.
29. 100e bombardement par la F.-25 : attaque d'une usine à Hayange et de bivouacs près d'Azannes (*nuit*).
30. Nombreux bombardements *nocturnes* : gares et bivouacs de la Meuse.

MAI

11. 26 obus, la *nuit*, sur les gares de Damvillers et d'Etain et sur un parc près de Foameix.
13. 10 avions lancent 43 obus, la *nuit*, sur les gares de Nantillois et de Brieulles et sur des bivouacs dans les régions de Montfaucon et de Romagne.
— Un de nos avions lance, la *nuit*, 11 obus sur le hangar à dirigeables de Metz-Frescaty.
17. 2 de nos avions jettent 80 obus sur la gare de Metz-Sablons (*nuit*).
— Une escadrille lance, la *nuit :* 20 obus sur les gares de Metz et Ars; 40 sur les hangars de Frescaty; 40 sur la gare d'Arnaville; 30 sur la voie ferrée et les gares entre Metz et Thionville.
17. Une escadrille bombarde de jour la gare de Metz-Sablons : 25 obus de gros calibre.
— Sur le front de Verdun, la *nuit*, 35 obus sur des dépôts de munitions et gares.
— 13 avions jettent, la *nuit*, 70 obus sur des gares et bivouacs en Woëvre.
19. Nombreux bombardements *nocturnes :* gares de Metz-Sablons, Arnaville, Brieulles, Stenay, Sedan, Etain, etc.
20. 53 avions français, anglais et belges lancent 250 obus sur les cantonnements de Wywege et Ghistelles.
21. Bombardement *nocturne* de plusieurs gares, notamment celle de Metz-Sablons, et du village de Jemietz, siège d'un quartier général.

JUIN

1. 20 bombes sur les gares de Thionville et d'Audun-le-Roman, 50 sur le centre de ravitaillement d'Azannes (*nuit*).
17. 64 obus sur des dépôts, des usines et des aérodromes.
— *Nuit :* 33 gros obus sur les gares de Longuyon, Montmédy, Audun-le-Roman.
19. 61 gros obus sur Vouziers (*nuit*).
21. Un groupe de bombardement lance, la *nuit*, 210 obus sur la gare d'Arnaville et 276 sur la gare de Metz-Sablons, soit *486* projectiles.
22. Raids de représailles :
18 obus sur la ville de Trèves (*nuit*).
40 obus par 9 avions sur Carlsruhe (350 kilomètres).
50 obus par 10 avions sur Mülheim.
[A Trèves, une caserne fut détruite par le feu, de nombreuses recrues furent tuées ou blessées. — A Carlsruhe, les dégâts furent évalués par l'architecte de la ville à plus d'un million de marks. Il y eut 110 morts et 147 blessés : chiffres avoués par les Allemands.]
Nuit : nombreux obus sur des gares.
23. *Nuit :* nombreux bombardements de gares et cantonnements : un dépôt de munitions saute à Brieulles.
27. 3 avions-canons tirent 65 obus sur des bateaux allemands près de la côte belge.
30. *Nuit :* 18 obus de 120 sur la gare de Nesles, 6 sur Roye, 2 sur un convoi automobile.
— 13 avions lancent, la *nuit*, 60 obus sur une fabrique de munitions près de Noyon.

JUILLET

1. *Nuit :* 7 avions jettent 20 obus sur la gare de Nesles et sur des établissements militaires.
2. *Nuit :* 33 obus sur la gare de Brieulles, 48 sur la gare de Longuyon, 8 sur celle de Thionville, 16 sur celle de Dun.
— Dans la journée, 12 avions lancent 60 obus sur la gare d'Amagne-Lucquy. Un train détruit.
4. *Nuit :* bombardement de la gare de Longuyon et de cantonnements.
6. 40 bombes sur la jonction des voies ferrées de Ham-les-Mœns.
— *Nuit :* Nombreux obus sur la voie ferrée de Ham à Nesles.
11. *Nuit :* 220 obus sur diverses gares, notamment celle de Ham.
14. Représailles : bombardement *nocturne* de Müllheim par l'adjudant Baron.
16. *Nuit :* bombardements de gares.
— Bombardement de Fribourg-en-Brisgau.
18. *Nuit :* bombardement de Loïrack et de Kandern.
20. *Nuit :* bombardements de gares.
21. *Nuit :* nombreux bombardements de gares.
— Dans la journée, une escadrille va attaquer à trois reprises la gare de Metz-Sablons : 115 obus. Bombardement de la gare de Vigneulles.
22. 12 avions français bombardent la gare et les casernes de Müllheim.
— *Nuit :* bombardement des gares de Thionville, Arnaville, Laon et Saint-Erme.
20. *Nuit :* bombardement de la gare de Thionville : 8 obus sur la gare de Conflans, 40 sur des baraquements près de Vigneulles, 25 sur les casernes de Dieuze.
25. *Nuit :* bombardements de gares.
26. Une escadrille lance, la *nuit*, 40 obus de 120 et 2 de 200 sur les établissements militaires de Thionville et de Rombach, rentre et repart jeter 38 obus sur un dépôt de munitions près de Dun. Dans la même *nuit*, 29 obus sur les gares de Brieulles, Vilones et les bivouacs de Dannevoux.
27. *Nuit :* bombardement des voies ferrées de Tergnier et Chauny, de convois en marche et d'établissements militaires.
29. *Nuit :* 207 obus sur des bivouacs, dépôts et gares.
30. *Nuit :* bombardement de la gare de Noyon.
— Le matin, bombardement de Müllheim par une escadrille.
31. — *Nuit :* bombardement des usines de Thionville, des gares de Conflans et d'Audun-le-Roman et des bivouacs d'Etain.

AOUT

4. *Nuit :* 80 obus sur la gare de Noyon et sur une fabrique de munitions.
— *Nuit :* 50 obus sur les gares et bivouacs de la région de la Somme.
— *Nuit :* 32 obus sur la gare de Stenay.
— *Nuit :* 83 obus sur les gares de Montmédy, de Sedan et sur des bivouacs, soit 245 obus.

6. *Nuit :* 40 obus sur Combles, 84 sur la gare de Noyon, 30 sur celles de Stenay et de Sedan, 40 sur celle de Conflans, 60 sur la gare de Metz-Sablons, 40 sur Rombach. Soit 294 obus.
Une des escadrilles fait 7 sorties au cours de la nuit.
7. *Nuit :* 20 obus sur la gare de Metz-Sablons, 30 sur celle de Thionville, 25 sur les usines de Rombach, 12 sur les bivouacs d'Etain.
9. *Nuit :* l'adjudant Baron (observateur : adjudant Emmanuelli) lance 150 kilos d'explosifs sur la poudrerie de Rottweil (350 kilomètres).
— *Nuit :* 44 obus sur des gares et 88 sur les voies ferrées de Tergnier et la gare de La Fère.
10. Bilan de la journée du 9 et de la nuit du 9 au 10 : 413 obus, 90 sur les gares de la Somme, 138 sur la gare de Guny, 40 sur celle d'Appilly, 38 sur une batterie, 15 sur la gare de Bazancourt, 92 sur les gares de la région de Verdun.
13. *Nuit :* 120 obus sur la gare de Metz-Sablons et les casernes de Metz.
22. *Nuit :* 79 obus sur les gares de Tergnier, Noyon, Pont-l'Evêque.

SEPTEMBRE

2. 86 obus de 120 sur la gare de Metz-Sablons et 60 sur les établissements militaires de Metz.
— *Nuit :* 210 obus sur des gares.
7. *Nuit :* 16 avions lancent de nombreux obus sur les gares et bivouacs de la Somme.
9. *Nuit :* 24 obus sur des gares.
10. *Nuit :* l'adjudant Baron (observateur : adjudant Emmanuelli) lance 6 obus de 155 sur la poudrerie de Rottweil.
— *Nuit :* une escadrille lance 480 bombes sur les gares et dépôts de la région de Chauny.
— *Nuit :* 18 de nos avions lancent de nombreuses bombes sur les établissements militaires du côté de Péronne.
— *Nuit :* 60 obus sur des usines au S. de Bruges ; 104 sur des cantonnements près de Somme-Py ; 20 sur les casernes de Sarrebourg. Soit plus de 800 bombes dans la même nuit.
11. *Nuit :* une de nos escadrilles bombarde la gare de Metz-Sablons, les usines de Metz et de Dillingen.
13. *Nuit :* 333 obus sur des gares et des hauts fourneaux.
15. *Nuit :* 183 obus sur des gares, des usines et des casernes.
16. *Nuit :* 15 obus sur les hangars de Dillingen.
17. *Nuit :* 380 obus sur des gares.
21. 8 obus de 120 sur les hangars d'aviation d'Habsheim.
22. 104 bombes sur des gares et aérodromes
23. *Nuit :* l'adjudant Baron lance 3 bombes sur Ludwigshafen et 3 sur Mannheim (5 heures 35 de vol).
24. Le capitaine de Beauchamp et le lieutenant Daucourt bombardent Essen (800 kilomètres).
25. *Nuit :* 452 obus dont 200 sur Dillingen et Metz-Sablons.
— 42 obus sur des bivouacs, dans la journée.
26. *Nuit :* 193 obus sur des gares.
27. *Nuit :* 110 obus sur les gares d'Appilly.

OCTOBRE

4. Bombardement de l'aérodrome de Colmar
— *Nuit :* 90 obus sur Zee rugge.

6. 34 obus sur la gare de Vigneulles.
10. Nombreux bombardements de gares.
— *Nuit :* adjudant Baron (adjudant Chazards observateur) bombarde la fabrique de magnétos Bosch à Stuttgart.
11. *Nuit :* bombardement des établissements de Lorrach, de l'aérodrome de Colmar et de la gare de Mullheim.
12. *Nuit :* bombardement de la gare de Vigneulles.
— 40 avions lancent 4.340 kilos d'obus sur les usines Mauser d'Oberndorf.
14. Bombardement des gares de Vouziers et d'Ardeuil.
21. *Nuit :* 41 obus sur les gares de Noyon et de Chauny ; 79 sur des cantonnements.
22. *Nuit :* 180 obus par 6 avions, sur la gare de Courcelles-sur-Nied ; 194 sur des gares de la Somme.
— Dans la journée : 4.200 kilos de projectiles sont lancés par 24 avions sur les hauts fourneaux de Hagoudange et de Bussinghe (Nord de Metz) et sur les gares de Thionville, Mézières-les-Metz, Longwy et Metz-Sablons.
23. *Nuit :* Bombardement des usines de Rombach et de bivouacs.
27. *Nuit :* 450 obus sur des gares et bivouacs.

Nous arrêtons là notre étude. Remarquons qu'il ne s'agit que des bombardements annoncés par les communiqués et relatifs aux grandes expéditions. Il n'est pas question des multiples opérations quotidiennes de détails. Cette énumération, malgré son aridité, intéressera, je l'espère, le lecteur. Je crois qu'il était préférable d'employer cette formule qui peut sembler sans attrait aux esprits superficiels, mais qui plaira à ceux qui réfléchissent et leur permettra de constater l'immense effort accompli.

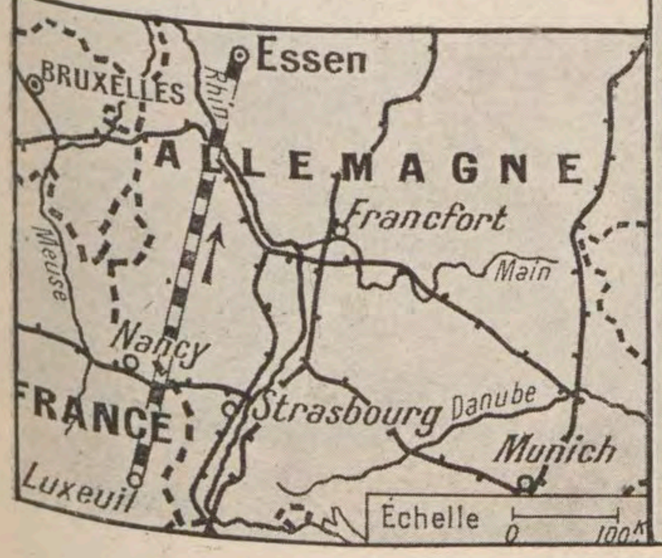
Soyons fiers de nos bombardiers, envions leur héroïsme, et saluons les glorieuses dépouilles des inconnus tombés au cours de ces expéditions grandioses, mais combien périlleuses.

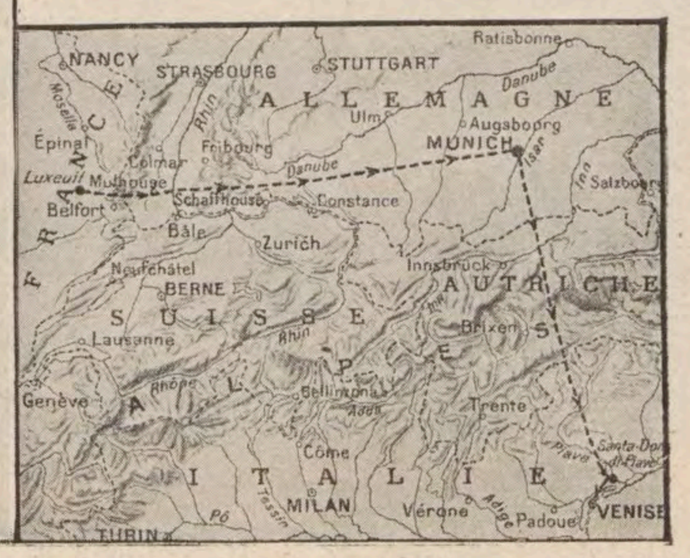
JACQUES MORTANE.

NOTRE ENQUÊTE :

Sur l'avenir de l'athlétisme ?

Nous continuerons dans notre prochain numéro notre enquête " Quel sera l'avenir de l'athlétisme? ", *par Charles de Saint-Cyr. Dans notre numéro du* 15 *septembre, notre collaborateur a étudié le sport pédestre. Il s'occupera successivement du football, du hockey, de la natation, du water-polo, du tennis, du golf, des sports qui se pratiquent sur la neige et sur la glace, des vieux jeux français (longue paume et pelote basque) et enfin des sports encore peu implantés chez nous : cricket et base-ball.*





LE HÉROS DES PLUS BEAUX RAIDS

Le capitaine de Beauchamp, aussi remarquable comme bombardier que comme chasseur et agent de reconnaissance, est le héros des deux plus longs raids de bombardements tentés jusqu'ici : l'un sur Essen, l'autre sur Munich. Pour ce dernier, il continua son vol, traversant les Alpes et atterrissant près de Venise.

LA VIE AU GRAND AIR

1

2

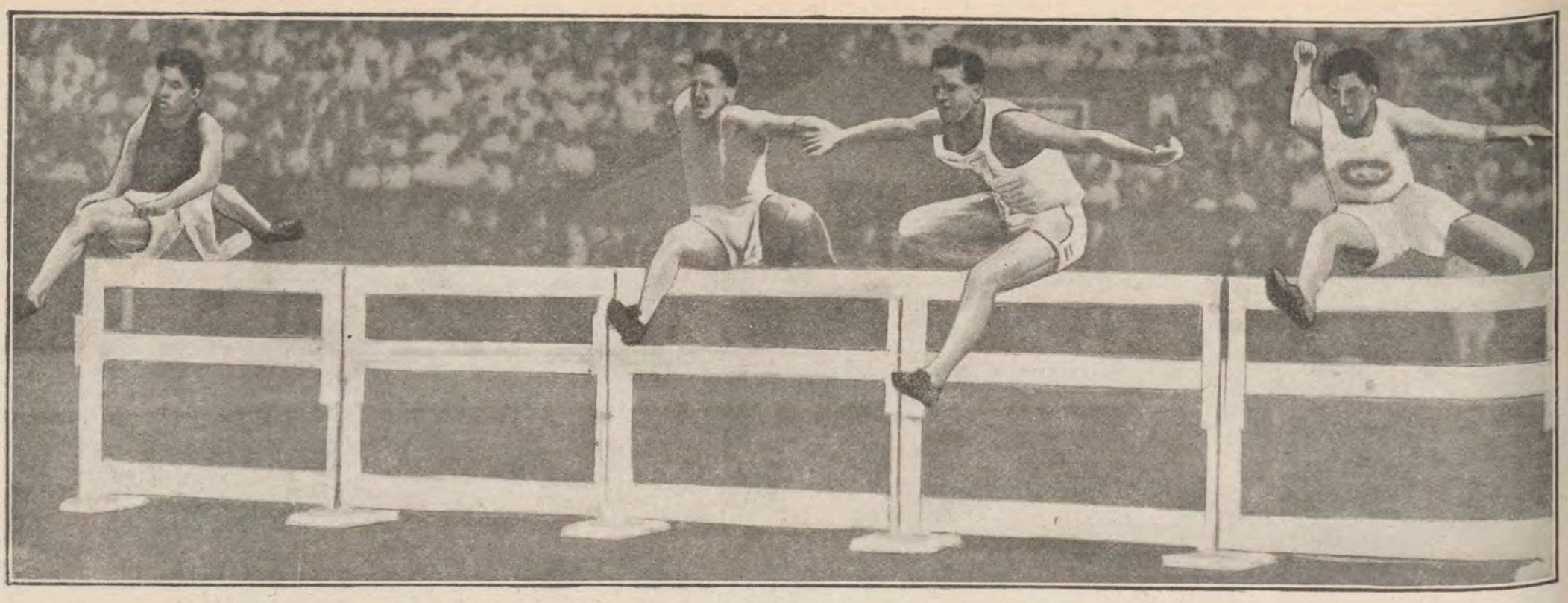
4

5

LE CROSS DES ALLIÉS (29 oct. 1916) : départ (5); sauts : du mur de la rivière (2 et 3), d'une haie (4) que Keyser (n° 891) passe en tête.

Il ne faut pas ménager au *Journal* les plus vives félicitations. Pour le match de football-association : XX^e^ corps — A. S. F., comme pour le cross des Alliés, il s'est fait le collaborateur diligent de l'U. S. F. S. A., et, les deux fois, son initiative intelligente qu'a suivie une réalisation précise, a été, un événement extrêmement favorable. Des centaines de coureurs ont pris part à l'épreuve qu'a gagnée Keyser devant Schnellmann — c'était prévu — et dont la catégorie militaire est revenue à l'excellent — et tout petit coureur — niçois Servella.

Passons ! C'est le cross seul — ou plutôt le steeple — au sujet duquel je tiens à présenter ici quelques observations... Ayant réussi, il doit devenir annuel. C'était la première fois que l'hippodrome d'Auteuil servait de cadre à une manifestation pédestre. Certains en auguraient mal. L'événement leur a donné tort. Donc, que l'on garde le parcours ! De même, que l'on conserve l'excellente formule d'une épreuve pour les « alliés » ! Mais la compétition doit-elle demeurer ouverte ? Ma foi ! il y a là un tel coup de « tam-tam » — il en faut ! — qu'on hésite à souhaiter une limitation du nombre des concurrents. Et pourtant, comme serait captivant un grand steeple inter-alliés, où chaque pays ne mettrait en ligne que son équipe nationale — équipe qui pourrait être nombreuse : 15 à 20 coureurs ! Le spectacle y perdrait en pittoresque ; mais n'y gagnerait-il pas en intérêt ? Je suis persuadé que très rapidement cette épreuve deviendrait un des plus grands events sportifs de l'armée. Enfin, il y aurait moyen de conjuguer les deux formules. Et cela pourrait bien être la solution. — CHARLES DE PRÉVOST.



LE RECORD DU MONDE DES 120 YARDS HAIES

Une performance admirable a été accomplie au meeting annuel du New-York-Athletic Club où Murray a réussi à triompher de Simpson et a battu le record du monde des 120 yards haies dans le temps incroyable de 14 s. 2/5.

LE SPORT EN AMÉRIQUE

Par J. M.

UNE PROUESSE FANTASTIQUE : LE RECORD DU 110 MÈTRES HAIES EN 14 S. 2/5 PAR MURRAY. — QUELQUES NOUVEAUX CHAMPIONS. — UNE ÉTOILE

Le trimestre qui vient de s'écouler a été marqué par une performance splendide réalisée par le coureur californien Fred Murray. Au meeting annuel du New-York-Athletic Club, il s'est attribué le championnat du 110 mètres, mais en battant le record du monde dans le temps incroyable de 14 s. 2/5.

Cinq athlètes se présentaient dans cette finale, les cinq meilleurs d'outre-Atlantique : Murray, F. Kelly, Simpson, J. Eler et A. Engles. A partir de la troisième haie, l'épreuve se résumait en un match entre Murray et Simpson qui sautaient ensemble le quatrième obstacle. A cet instant, Simpson s'assurait un léger avantage et avait un yard d'avance au moment où il venait de franchir la dernière haie. La victoire était considérée comme certaine, lorsque, dans un suprême effort, Murray parvenait à le rejoindre et à passer en tête pour gagner de 20 centimètres.

Trois chronométreurs prenaient les temps : 14 s. 2/5, telle fut la réponse des trois montres. Le record de 14 s. 4/5 de Simpson, qui semblait imbattable, venait d'être dépassé.

Le même jour, F. Kelly s'attribuait le penthathlon avec les belles performances suivantes :

Lancement du javelot.	1er	avec 40 m. 18.
Saut en longueur. . .	1er	avec 6 m. 56.
200 mètres.	1er	en 22 s. 3/5.
Lancement du disque.	2e	avec 32 m. 31.
1.500 mètres	4e	en 4 m. 39.

La course à pied vient de faire une perte en la personne du fameux coureur de vitesse Howard Drew, détenteur du record des 100 yards en 9 s. 3/5 et du record des 220 yards en 21 s. 4/5. Une attaque de paralysie l'empêchera désormais de défendre ses chances dans les épreuves athlétiques. Cette affection est le résultat d'une blessure dont il fut victime au cours d'une épreuve disputée sur piste fermée en mars dernier à New-York. Un effort qu'il se donna dans une course de 100 yards, à San Diégo, hâta les progrès du mal. On prétend que celui-ci est causé par la rupture d'une vertèbre.

Aux championnats disputés à Brooklyn, au début de septembre, quelques surprises furent enregistrées : Honnes Kolehmainen, le Finlandais invincible, rencontrait dans les 5 milles un Américain peu connu, H.-H. Holden. Ce dernier triompha en 26 m. 51 s. 2/5, à l'étonnement général. Alvah T. Meyer, deux fois champion en 1915, en perdit un. Roy T. Morse, le sprinter nègre, le battit dans le 100 yards en 10 secondes. Morse était ensuite victime d'une surprise dans le 220 yards où il finissait quatrième. Le vainqueur Kelly gagnait en 23 secondes. Enfin, Homer Baker trouvait son maître dans le demi-mille en la personne de Larry Scudder qui courut encore plus avec la tête qu'avec ses jambes, passant en tête à 25 yards du poteau, après avoir été dépassé part le détenteur du titre, et n'étant plus rejoint. Il triomphait avec 5 yards d'avance.

Aux championnats de Newark (9 septembre), le 100 yards donna lieu à une course magnifique entre A.-E. Ward, Joe Loomis, Alvah T. Meyer, A.-D. Kelly, et Roy F. Morse. Jusqu'au bout, l'épreuve fut indécise entre Morse et Ward courant sur la même ligne, et suivis de très près par Meyer. On croyait généralement à la victoire de Morse. Aussi on juge de la stupé-

LUDY LANGER ET HERBERT VOLLMER

Vainqueur et vaincu, se serrent la main après la course qu'ils viennent de disputer à Travers-Island.

UNE DEFAITE DE KOLEHMAINEN

Dans le Marathon de New-York, le célèbre Finlandais Kolehmainen est battu par son compatriote Kyronen.

Ward. Morse.

LE CHAMPIONNAT DE 100 YARDS DE NEWARK

Dans le championnat de 100 yards de Newark, il semblait que la victoire était revenue au nègre Morse. Or, les jurys en décidèrent autrement, donnant le classement suivant : 1er Vard (à gauche), 2e Meyer, 3e Loomis, 4e Kelly, 5e Morse.

faction du public lorsque fut annoncé le résultat suivant : 1er Ward, 2e Meyer, 3e Loomis, 4e Kelly, 5e Morse.

Dans le championnat de 120 yards, la victoire revenait à Simpson, qui battait Kelly de quelques centimètres après une lutte désespérée. Une surprise était réservée dans l'épreuve du quart de mille. Ted Meredith, champion, menait dès le départ et semblait surclasser le lot. La course lui appartenait. Il avait parcouru la moitié du parcours lorsque Long Tom Halpin, de Boston, venait l'attaquer et luttait coude à coude pendant un certain temps, pour passer ensuite en tête et, malgré un retour foudroyant de Meredith, gagner par 3 yards d'avance en 49 s. 4/5.

Rappelons enfin que Kolehmainen, battu sur piste, le fut également sur route dans le Marathon de l'*Evening Mail* disputé sur 12 milles 3/4 (20 kil. 515). C'est son compatriote Willie Kyronen qui réussit à s'attribuer la victoire en 1 h. 9 m. 10 s., après un match fantastique qui dura pendant presque toute la course. 10 yards séparaient les deux Finlandais à l'arrivée.

La natation vient de perdre, parmi les amateurs, le fameux Duke Kahanamoku qui passe professionnel pour se consacrer au cinématographe et à l'enseignement. Ses concurrents Landger et Vollmer se chargeront de le remplacer. Il a peut-être eu le sens de l'actualité en se retirant en beauté.

Le tennis a fait une recrue de grande valeur en la personne d'un Japonais, Ichiya Kumagae, qui, pour donner la mesure de ses moyens, rencontra le champion d'Amérique, Johnston. Il le battit d'une façon particulièrement impressionnante par 6-1, 9-7, 5-7, 2-6, 9-7, soit 29 jeux contre 22. Au point de vue purement technique, le Japonais est inférieur, mais pour l'adresse, la souplesse, l'agilité, il est vraiment un phénomène.

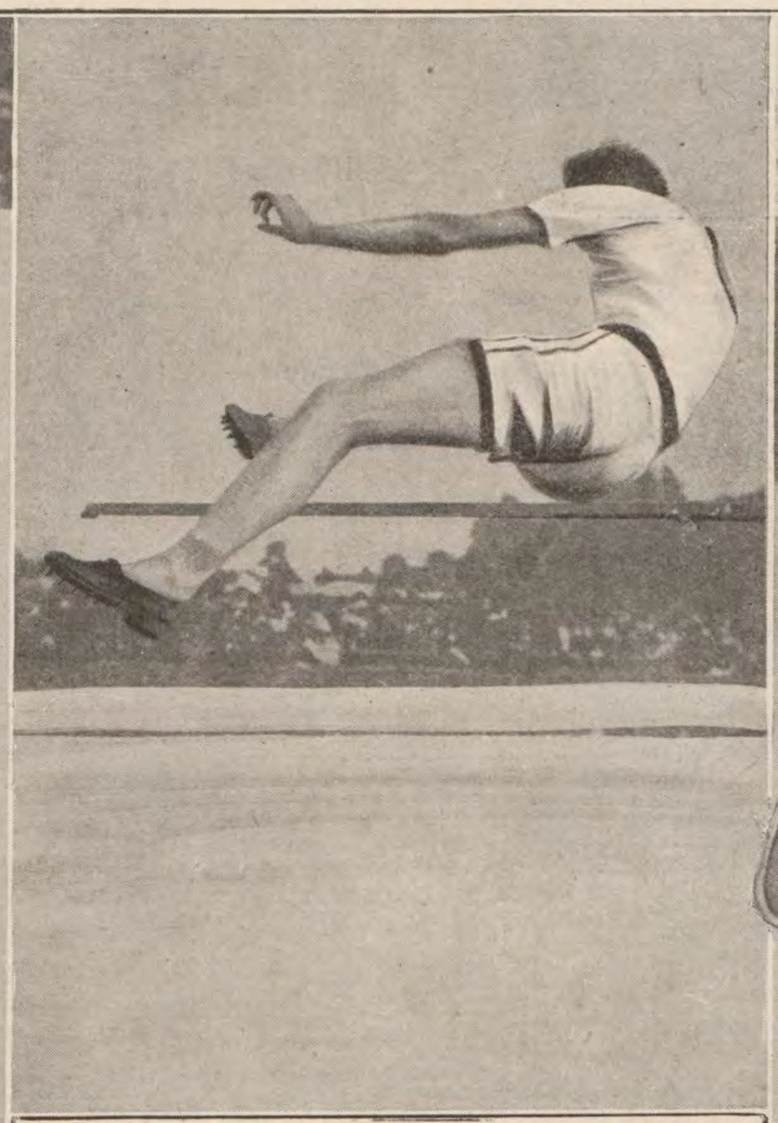
Passons à l'automobile. Johnny Aitken triompha de Dario Resta, de Ralph de Palma et de tous les champions dans l'épreuve de 300 milles de Sharonville (Cincinnati). Il couvrait la distance en 3 h. 5 m. 27 s. Wilbur d'Alene était second, et Frank Galvin troisième, loin derrière.

Au cours de la course, Gilbert Anderson dérapait et tombait contre les balustrades de la piste. Il était grièvement blessé et son mécanicien, Best Shields, était relevé dans le coma. Ralph de Palma avait eu un accident de machine au bout de 40 milles. Dano Resta était troisième au 29e mille lorsque son moteur l'obligeait à abandonner.

Celui-ci avait été plus heureux dans le Grand Prix de 50 milles disputé à Chicago. Il avait une fois de plus triomphé, battant Galvin deuxième et d'Alene troisième. Son temps avait été de 29 m. 59 s. 49. J. M.

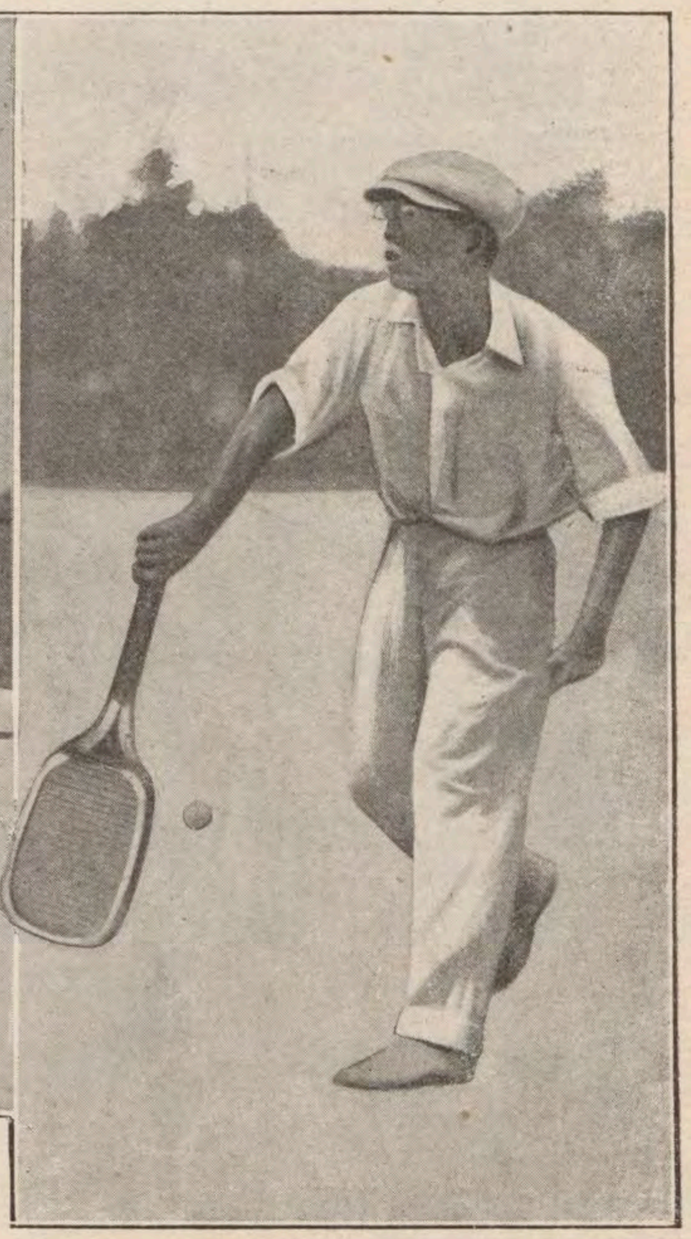
"CHICK" EVANS!

Chick Evans s'est attribué le championnat de golf d'Amérique.



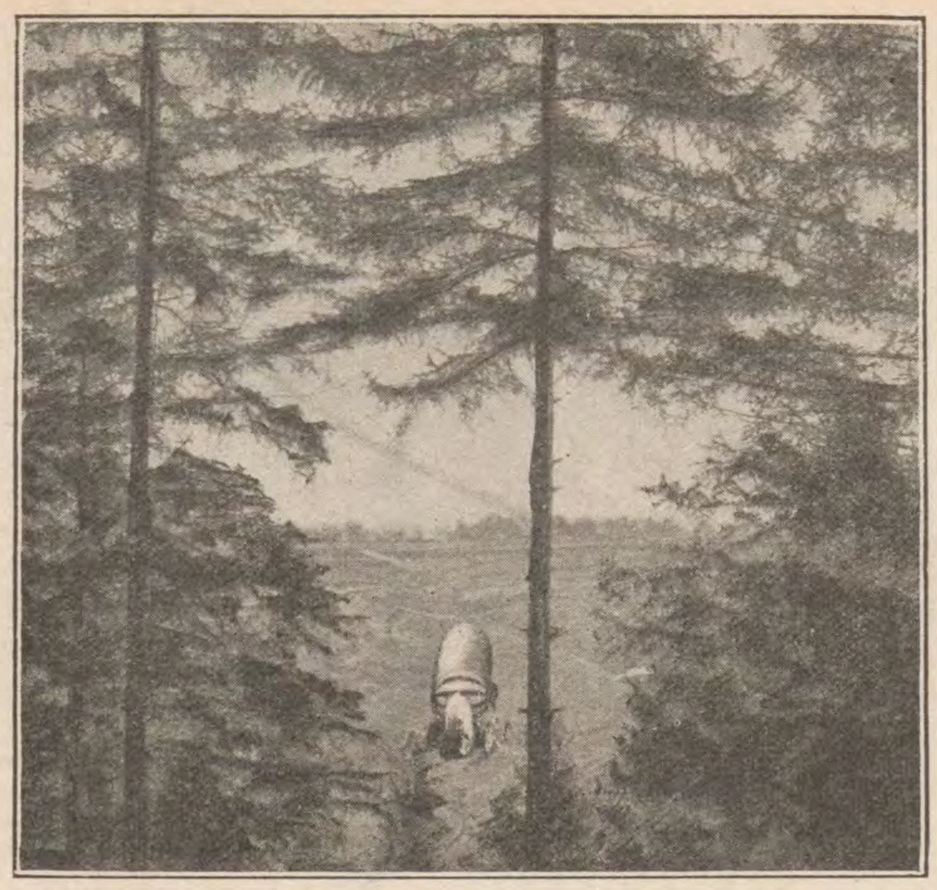
JOE LOOMIS

Joe Loomis, de Chicago, est l'un des plus remarquables coureurs et sauteurs d'Amérique.

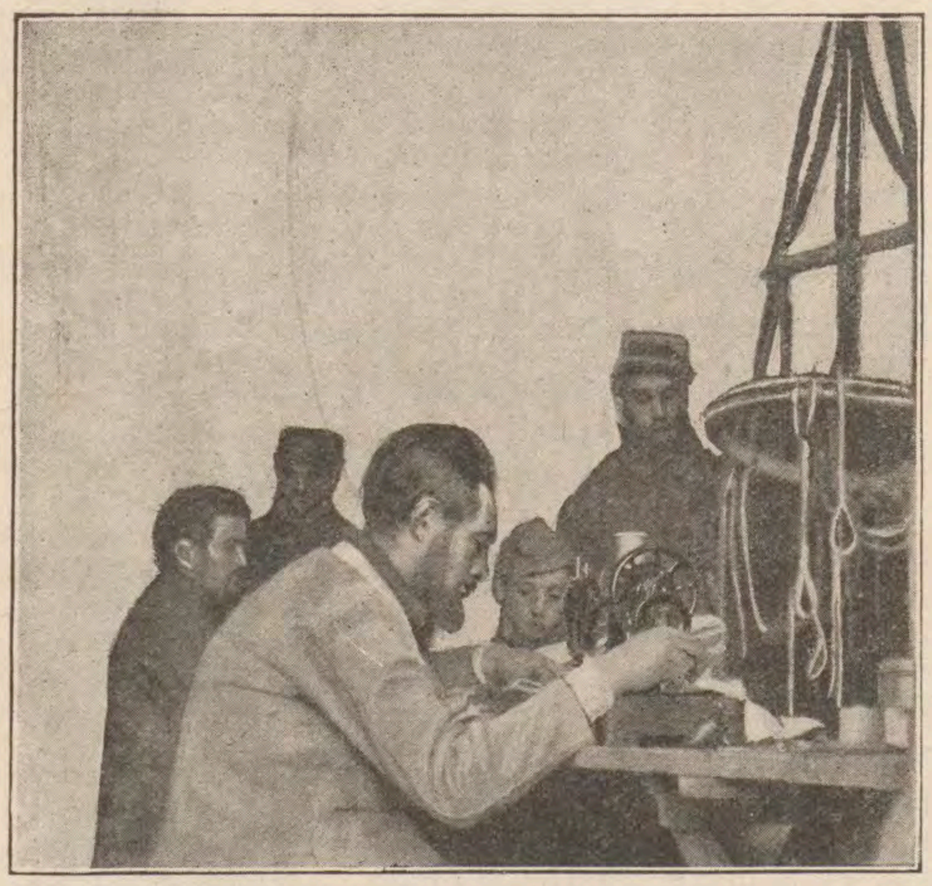


LE JAPONAIS KUMAGAE

Le Japonais Kumagae a triomphé du champion Johnston.



AVANT L'ENVOLEE
La saucisse est prête, elle va monter. Dans quelques instants l'artillerie pourra opérer, grâce aux renseignements qu'elle moissonnera.



UN STOPPAGE
Nous ne sommes pas dans un atelier de couture. Le drachen a été percé de balles, et des mécaniciens habiles recousent des pièces.

LA GARDE DU DRACHEN
Le drachen est à terre. Nuit et jour, il est gardé par une sentinelle qui a revêtu une peau de mouton contre le froid.

LES OBSERVATEURS EN DRACHENS

Par J. M.

LE TRAVAIL PÉNIBLE ET DANGEREUX D'OBSERVATION N'EMPÊCHE PAS LES AÉROSTIERS D'ACCOMPLIR CHAQUE JOUR DES PROUESSES.

Oui, je sais, drachen est un nom boche. Certains pontifes vont me reprocher d'employer cette expression. Je me refuse à commettre l'hypocrisie de franciser un mot qui répond exactement à une invention allemande. Le drachen est devenu français par l'audace et la vaillance de nos observateurs : laissons-lui son nom originel. L'affront n'en est que plus cuisant pour ceux qui l'ont perfectionné et qui constatent aujourd'hui que nous en faisons meilleur usage qu'eux. Le vocable n'est rien, son emploi est tout. « La façon de se servir vaut mieux que ce qu'on dit », pourrait-on affirmer en ne reculant pas devant la dépense pour le nombre de pieds.

Au début de la guerre, nous ignorions, nous pouvons maintenant l'avouer, tout le parti que nous pourrions tirer du ballon captif. Les nôtres étaient toujours au même point que ceux de nos ancêtres. Les trains de cerfs-volants dus aux recherches du commandant Saconney ne les suppléaient pas. Ils les complétaient, mais ne les doublaient pas. Les foires de province étaient aussi modernes que notre armée à ce point de vue. Mais ce qu'il y a de réconfortant avec le Français, c'est son ressort : il se rend facilement compte de l'intérêt d'une découverte et il se l'assimile rapidement. C'est ce que nous avons fait avec les drachens ! En en capturant à l'ennemi, nous avons non seulement pu imiter, mais perfectionner. Résultat : aujourd'hui, dans les airs, on compte dix drachens français pour un boche. Et ne trouvez-vous pas plaisant de conserver le nom allemand à cet ustensile lorsque c'est pour affirmer que les nôtres rendent beaucoup plus de services que les leurs !

Le poilu emploie divers mots pour en parler : le plus correct est « saucisse ». Je ne me lancerai pas dans une description technique de l'engin. Outre qu'elle a déjà été publiée diverses fois, je pense qu'elle n'amuserait aucunement le lecteur. Celui qui sait n'apprendrait rien, celui qui ignore n'en saurait sans doute pas davantage. Employer des équations, des signes et des formules est fort joli, fort élégant, certes, mais, je ne sais si vous êtes comme moi, cela m'ennuie profondément.

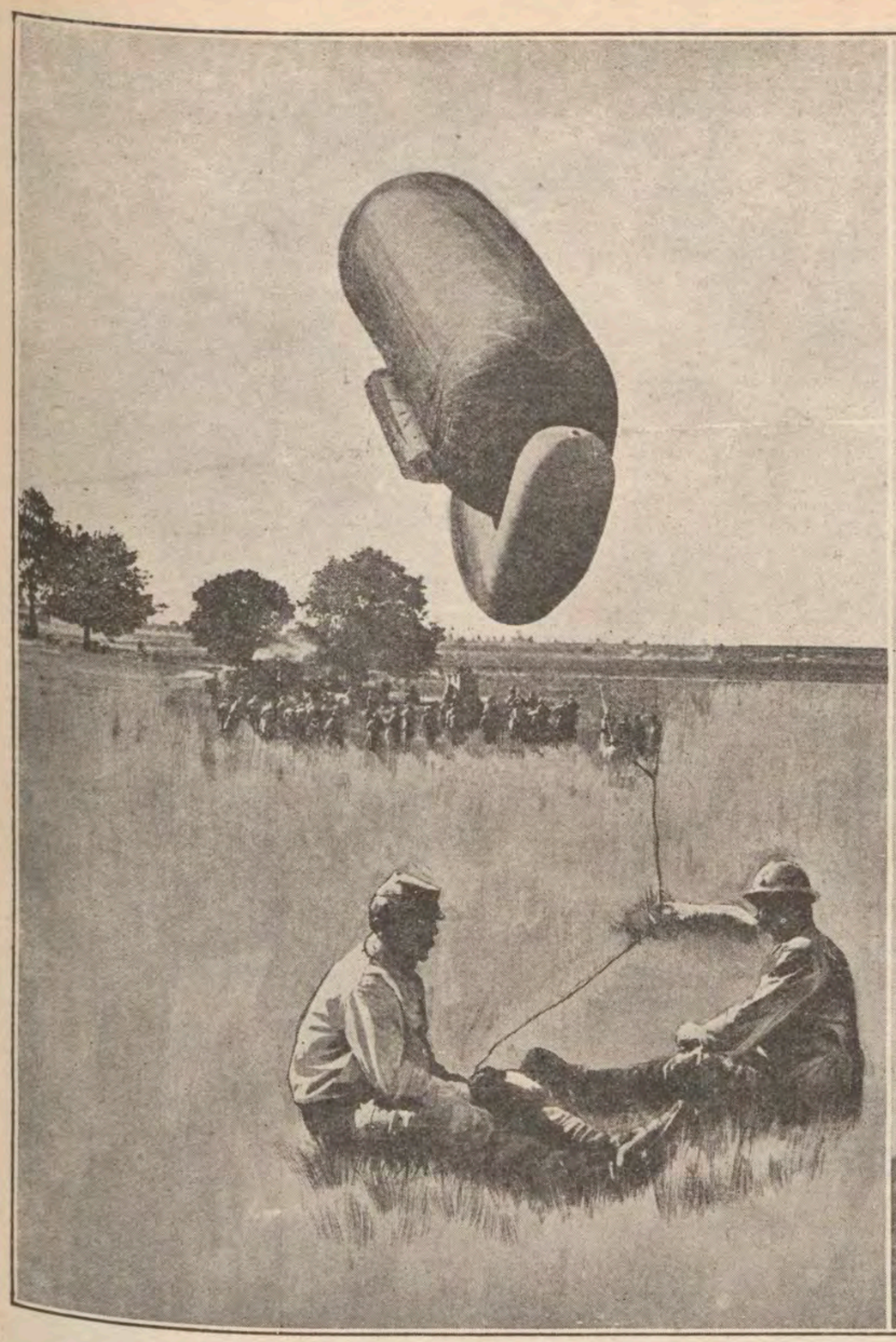
Je crois que vous préférerez connaître la besogne de l'observateur en drachen (j'y tiens), les dangers qu'il court et les services qu'il rend. En somme, à l'époque actuelle, mieux vaut remuer l'héroïsme à pleines mains que jongler avec les logarithmes !

Celui qui prend place dans la nacelle d'osier remplit l'une des missions les plus belles, les plus utiles de la guerre. Ballotté dans les airs, méprisant le mal de mer (oh ! oui !), il suit ce qui se passe dans les lignes ennemies comme le joueur d'échecs étudie le mouvement des pièces de son adversaire. Il signale les batteries, les repère, règle et contrôle les tirs sur elles, il observe les mouvements de troupes, les va-et-vient des trains. Il reste des journées entières à regarder avec passion ce qui se produit. Mais comme il constitue le témoin indiscret dont tous les coups d'œil sont suivis d'un coup de téléphone aux pièces d'artillerie, l'ennemi n'a qu'un objectif : l'abattre. Et tantôt c'est le canon, tantôt c'est l'avion qui engage la lutte contre lui. Le descendre, quel bel exploit ! Quel service rendu !

Nos aviateurs sont passés maîtres dans cet art. Ils commencèrent par l'attaque au mousqueton, puis à la mitrailleuse, ensuite à la balle incendiaire, Le Prieur. Le 22 mai 1916, pour la première fois, nous employions ce dernier dispositif. Huit pilotes l'emportaient avant une de nos attaques dans les environs de Verdun : six réussissaient, en cinquante secondes, à incendier chacun une saucisse. Sur la Somme, nouvelle expérience, nouveau triomphe. Si bien que maintenant, l'ennemi se montre de plus en plus circonspect et a même trouvé un procédé pour descendre plus rapidement au treuil ses saucisses affolées ! L'espace est devenu une sorte de chasse prohibée pour elles, tandis que les nôtres scrutent le terrain avec une inlassable persévérance, avec un courage que rien ne saurait démonter.

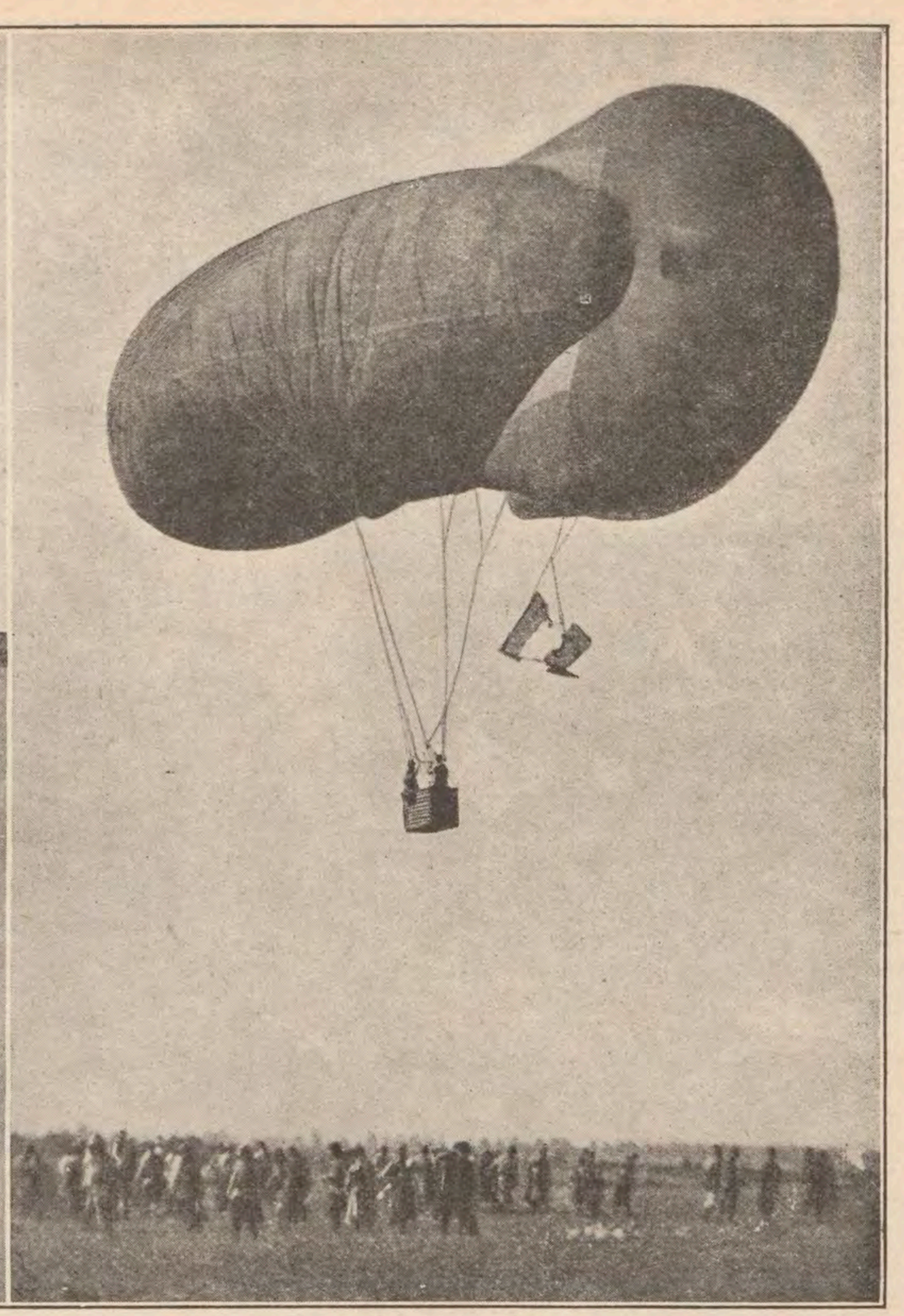
Des pilotes se sont spécialisés dans l'attaque des drachens. L'un d'eux, le sergent Bloch, a même eu les honneurs du communiqué pour en avoir abattu cinq. Sa façon de procéder est simple : il part, passe les lignes à 200 mètres d'altitude, atteint l'objectif sans prendre plus d'altitude, vise, tire, regarde les flammes entourer sa victime et revient.

Il est pourtant presque plus difficile d'abattre une saucisse qu'un avion. Celle-là est toujours défendue d'abord par des batteries spé



A LA MONTEE

L'œil de l'artillerie prend son vol. Il monte à son observatoire et l'on ne saurait trop admirer ceux qui prennent place dans la nacelle.



VERS L'AZUR

Nos observateurs de drachen restent parfois des journées entières à l'affût méprisant les attaques ennemies qui ne sauraient interrompre leur mission.

ciales qui l'entourent ; d'autre part, des avions évoluent au-dessus d'elle prêts à foncer sur l'adversaire qui viendra l'attaquer et l'observateur lui-même est aussi prompt à la riposte. Tous ces dangers ne font que fouetter et exciter l'enthousiasme des nôtres !

L'Allemand, avec ses plaisanteries d'éléphant, a même trouvé un stratagème : il fait monter un drachen qui n'est qu'un appât. Un mannequin se trouve dans la nacelle. Si par hasard un imprudent l'attaque, c'est un déluge de fer et de fonte qui cherche à en avoir raison. Et pourtant, on reconnaît facilement ces ballons factices : ils ne descendent pas dès qu'ils aperçoivent un avion. L'étrangeté du fait suffit à dessiller les yeux du plus téméraire.

On parle peu du courage de nos observateurs de drachens, et pourtant que de belles pages pourra-t-on leur consacrer! Le public se rend mal compte du danger qu'ils courent et de l'énergie, de la présence d'esprit nécessaires au moment du péril.

Quelques anecdotes prouveront l'héroïsme des membres de cette spécialité qui semblait devoir tomber dans l'oubli, par suite des progrès accomplis par la locomotion aérienne, et qui, au contraire, a retrouvé un regain de vitalité et semble s'être abreuvée à la fontaine de Jouvence.

Prenons au hasard :

Le 16 octobre 1916, le sous-lieutenant A..., ayant son câble rompu par l'artillerie ennemie, se jette en parachute et atterrit normalement près des tranchées.

Le sergent B..., en juillet 1916, est attaqué à 1.200 mètres d'altitude par un avion allemand. Il se précipite sur son téléphone. Que demande-t-il ? Qu'on le redescende ? Non ! Au contraire, ce qu'il désire c'est être largué plus haut pour continuer son travail. Et pourtant son ballon a été percé pas plus de vingt balles, le drachen voisin a été incendié. Il reste à son poste d'observateur jusqu'à la nuit.

Et nous terminerons en rappelant la présence d'esprit du sous-lieutenant T... : le 20 mars 1916, il était en observation, lorsque son ballon était pris par un vent violent qui l'endommageait et renversait à terre la voiture-treuil. Le câble s'enrayait, la rupture était imminente. Alors qu'il était dans cette situation particulièrement tragique, T... s'apercevait que le groupe de manœuvre qui essayait de le ramener à terre était pris à partie par une batterie ennemie. Il découvrait cette batterie et, au cours de sa périlleuse descente, se mettait en devoir de régler par téléphone un tir de contre-batterie qui permit de l'annihiler.

Tels sont quelques-uns des héros obscurs de l'aérostation. Ils font beaucoup, sont en proie aux plus graves dangers : on n'en parle jamais !

J. M.

UNE BONNE CACHETTE

Pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, le drachen a été dissimulé au milieu des bois où il disparaît parmi les arbres.

TIR DE STAND ET TIR DE GUERRE

Par le Lieutenant Pierre BALLUTEAUD

NOTRE COLLABORATEUR, QUI FUT UN SOLDAT BRILLANT, MONTRE CE QUE LES DIFFÉRENTES PHASES DE LA GUERRE ONT FAIT DU TIR.

Après deux années de guerre, au cours desquelles on a vu se renverser toutes les prévisions, pour faire place à une tactique nouvelle servie par des moyens nouveaux et surtout par du matériel d'une puissance jusqu'alors inconnue, il est curieux de suivre l'évolution du tir au cours de cette campagne.

Dans le règlement du 31 août 1905, on lit, à la première page : « La préparation à la guerre constitue le but unique de l'instruction des troupes. Le tir est une des parties les plus importantes de l'instruction ». On comprend, par ces deux courtes phrases, quelle large place était consacrée à cette partie du dressage du soldat. En résumé, pour qu'un homme puisse utilement tenir sa place dans la ligne de tirailleurs, il fallait qu'il soit entraîné, résistant, bon tireur et soutenu par un moral fortement trempé.

Pour étudier l'emploi du tir pendant cette campagne, nous diviserons cette dernière en deux périodes : la première allant jusqu'à la retraite allemande (c'est-à-dire pendant la guerre de mouvements), la deuxième période comprenant la guerre de positions et partant du moment où nos ennemis se terrèrent.

Dans les premiers combats nous fûmes amenés à mettre en pratique les procédés enseignés dès le temps de paix ; à cet effet, on peut dire que la préparation avait été assez bien faite, presque toutes les phases de la bataille avaient été prévues par nos règlements. Notre soldat était prêt pour la lutte. Nous fûmes souvent obligés de marcher de longues heures, des journées entières avant d'aborder la position. Pourtant au moment d'accrocher l'ennemi, la fatigue ne fait que commencer ; c'est alors qu'il est nécessaire que l'homme soit souple, endurant, calme et réfléchi. Bien que souvent le ventre soit vide ou presque, il est obligé de ramper, de se dissimuler en utilisant le terrain le mieux qu'il peut, afin de cacher son avance à l'adversaire le plus longtemps possible, de façon que, profitant de la surprise, il produise sur l'ennemi l'effet maximum; souvent le succès en dépend. Le feu préparant et facilitant le mouvement en avant, il est inutile d'expliquer que le tir doit être très précis et soutenu; aussitôt qu'il est ouvert, le tirailleur, oubliant ses dures fatigues (qui créent, malgré tout, un handicap sérieux), ne doit jamais quitter des yeux l'objectif désigné, prendre la hausse donnée, charger rapidement, viser correctement et, par-dessus tout, obéir aux ordres du chef, car la discipline du feu est absolument nécessaire pour produire l'effet recherché et surveiller la consommation des munitions. La position couchée est la plus normale; mais toutes les positions, à genoux, accroupies, assises, etc., sont bonnes du moment qu'elles répondent à un besoin et que le terrain est bien utilisé.

Dans le premier combat auquel mon régiment a été engagé, la position ennemie, colline solidement défendue, fut si vite enlevée que l'artillerie n'eut pas le temps de donner. Les Allemands, surpris, fuyaient en désordre ; nos hommes, arrivés sur la crête, les voyant s'enfuir à faible portée, ne purent résister à l'envie de tirer sur de pareilles cibles et, négligeant les notions les plus élémentaires, se mirent à tirer debout, à genoux ou assis; ils riaient de bon cœur en voyant dégringoler les Boches, comme au jeu de massacre. L'artillerie ennemie se chargea de nous rappeler à la réalité. Pour nous être trop montrés, nous fûmes obligés de rester collés au sol, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce cavalier, devenu fantassin, tire comme au stand, le fusil placé sur un appui.

Le 9 septembre, à la bataille de la Marne, deux hommes de ma compagnie, placés derrière un gros arbre au pied duquel était un tas de terre, l'un d'eux couché, l'autre accroupi au-dessus, tiraient sur une ligne ennemie placée fort près. L'ordre ayant été donné de se replier, ils négligèrent de nous suivre, trouvant la position excellente. Lorsque nous nous reportâmes en avant, nous les retrouvâmes à leur poste tirant toujours; il nous fut facile de voir qu'ils avaient fait bonne chasse, par le nombre de pièces au tableau. Les Allemands, croyant la troupe plus forte, ne s'étaient pas avancés.

Dès que les tranchées furent creusées, le fusil servit encore à repousser des contre-attaques; mais depuis, tout a bien changé, et les derniers combats ont prouvé que l'importance du fusil avait bien diminué. Dans l'offensive, les différents spécialistes (1) ont peu à peu remplacé les tireurs qui se trouvent maintenant en petit nombre dans les vagues d'assaut.

Pour la défense d'une position, une mitrailleuse bien placée et quelques grenadiers font plus de travail qu'une ligne de tirailleurs. De plus, le matériel s'est accru d'une façon si considérable que le fusil est passé à l'arrière-plan et s'est vu supplanté par la grenade (en grande partie du moins). Au cours de plusieurs attaques allemandes on a pu remarquer qu'un barrage à la grenade ne pouvait être franchi et qu'il était déclanché très vite alors que l'attaque partant souvent de tellement près qu'on a à peine le temps de tirer quelques cartouches, souvent dans le vide.

Dans la tranchée, le tireur de guerre a fait place au tireur de stand; la fatigue est moins grande puisque l'on reste sur place, le moral moins éprouvé puisqu'on est un peu abrité, le fusil étant appuyé, souvent compliqué d'un miroir, ou d'un défileur (permettant de prendre la ligne de mire exacte), il n'est pas difficile alors de faire mouche, et cela arrive assez souvent.

A notre arrivée dans le fameux labyrinthe, qui venait d'être conquis, les tranchées étant peu profondes, nous eûmes souvent des hommes tués aux créneaux; nous fûmes obligés, pour avoir la paix, de tenir les créneaux d'en face sous le feu continuel de nos guetteurs, tirant avec des cartouches à chemise d'acier, de façon à percer leurs plaques de fonte. Ceci prouve que le fusil rend encore des services.

En résumé, la première partie de la guerre a vu le tir conduit et exécuté tel qu'il avait été compris dans les manœuvres avec tir réel ; dans la tranchée, nous revenons aux exercices du stand à tir réduit. Le fusil a perdu beaucoup de son importance et lorsque la guerre de positions, faisant place à la guerre de mouvements, les Allemands seront ramenés chez eux, il sera en plus petit nombre sur la ligne de feu, mais encore nécessaire, pour augmenter l'intensité du tir des fusils-mitrailleurs, des mitrailleuses, et peut-être d'autres engins nouveaux, assurer leur défense; mais surtout pour fixer la baïonnette, seule indispensable pour aborder la position et en chasser l'adversaire.

PIERRE BALLUTEAUD.

L'attaque est arrêtée momentanément; une barricade de sacs à terre arrêtera les contre-attaques ennemies. Elle est défendue par des tireurs qui disposent en outre de grenades. (*Artois, décembre 1915.*)

(1) Mitrailleurs, hommes tirant le fusil mitrailleur; grenadiers, nettoyeurs de tranchées, munis de revolver et de poignards.

En Amérique également, la guerre a donné des craintes. L'attitude du Mexique a forcé les Etats-Unis à mobiliser. Aussitôt de nombreux champions ont été s'engager et sont partis vers la frontière. Nous donnons le portrait de plusieurs sportsmen célèbres en tenue militaire. — 1. L'ancien champion du monde des poids moyens, Kid Mac Coy, sert au 71e régiment. — 2. Le spécialiste de Marathon, vainqueur de Kolehmainein, le grec Nick Gianokopoulos, est artilleur au régiment de Kid Mac Coy. — 3. L'ancien champion du monde de boxe, Willie Ritchie, en train de nettoyer le canon de son fusil. — 4. Nick Gianokopoulos, après l'exercice, devient « cuistot ». — 5. Le caporal Arthur Chapple, champion d'Amérique à motocyclette, est agent de liaison dans un régiment d'artillerie. — 6. Melvin' Sheppard, le fameux coureur à pied, est chef de popote dans son régiment.

LES CHAMPIONS AMÉRICAINS A LA GUERRE

Rapprochez par la pensée ces athlètes américains — athlètes célèbres — qui ont, tout de suite, répondu à l'appel de leur patrie, et les innombrables athlètes tombés dans nos rangs : il s'en dégagera la plus éloquente et la meilleure conclusion à tirer du sport.

Celui-ci fortifie le corps et fortifie l'âme. Or que faut-il à un soldat, surtout à un soldat de notre temps où la guerre s'est faite plus dure qu'elle ne le fut jamais ? Il lui faut un coffre solide, une résistance physique jamais lassée. Mais il lui faut aussi — et peut-être plus encore — il lui faut une inlassable résistance morale.

Son effet est constant et certain : il s'exerce partout où le sport est pratiqué. Mais nul exemple ne saurait être aussi catégorique que celui des Etats-Unis. La patrie n'y est pas en danger. Et il ne s'agit pas de recrutés, mais uniquement d'engagés.

Ne m'objectez pas que la paie d'un soldat américain est loin du sou qu'avait notre troubade, loin des cinq sous de notre poilu. Les engagés qui sont groupés ici gagnaient combien plus dans le « civil » !

Pourtant ils sont venus dès le premier appel de leur patrie.

C'est que le sport leur a appris qu'on ne doit tolérer nulle atteinte à ses couleurs et qu'il leur a communiqué le goût de l'aventure, et aussi qu'il a fortifié leur corps, de façon qu'ils ne redoutent pas plus les fatigues que les périls.

Un Athlète.

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

Je sais tout

Magazine de l'énergie et de l'activité nationales

A côté des sports, il existe un vaste domaine dans lequel la France devra faire preuve de toutes les initiatives pour tirer de la victoire le maximum de profits; dans l'industrie, les sciences, le commerce, elle devra manifester son activité et son énergie.

C'est aux passionnantes questions que soulèveront demain ces problèmes, que *Je sais tout* entend désormais se consacrer en devenant le

MAGAZINE DE L'ÉNERGIE ET DE L'ACTIVITÉ NATIONALES.

Le Numéro .. .. 1 fr.

Abonnements : France, 12 fr.; Étranger, 18 fr.

Femina

La plus importante revue féminine du monde entier.

La publication de *Femina*, que nous avons suspendue au début des hostilités pour des raisons de convenances, sera reprise à partir du 1er mars sous forme de volumineux et artistiques fascicules trimestriels avec illustrations en noir et en couleurs tirées sur beau papier. Il s'agit de *Femina* complètement remaniée, sur un plan nouveau, adaptée à la mentalité nouvelle de la femme et de la jeune fille françaises, le véritable

MAGAZINE IDÉAL DE LA FEMME ET DE LA JEUNE :: FILLE FRANÇAISES ::

Le Numéro double trimestriel. 2 fr.

EN VENTE PARTOUT

Marc GOUVIEUX

NOTES D'UN OFFICIER OBSERVATEUR EN AVION

Marc Gouvieux retrace, dans ces notes brèves, concises, écrites au jour le jour sur la ligne de feu, les actes héroïques accomplis par nos vaillants pilotes de l'air. — « *La campagne d'Alsace, des Vosges à la Marne, la bataille pour Reims, la marche vers le Nord, les combats de l'Artois et les batailles de l'Yser et d'Arras* », sont autant de tableaux fidèles de la vie quotidienne de nos admirables aviateurs.

Le Volume .. .. 3 fr. 50

Jacques MORTANE

LES VOLS ÉMOUVANTS ... DE LA GUERRE ...

La lecture de cet ouvrage est émouvante au point que le lecteur peut se croire, par moments, transporté dans le domaine de la fiction. Citons au hasard des chapitres : *Navarre, le fléau des Boches; Un héros de vingt ans : Guynemer; Le Hussard de la Mors : Nungesser; Un seul contre dix; Le pilote au pied coupé; L'étreinte du Mort; L'héroïsme dans les flammes; La nacelle de sang, etc., etc.*

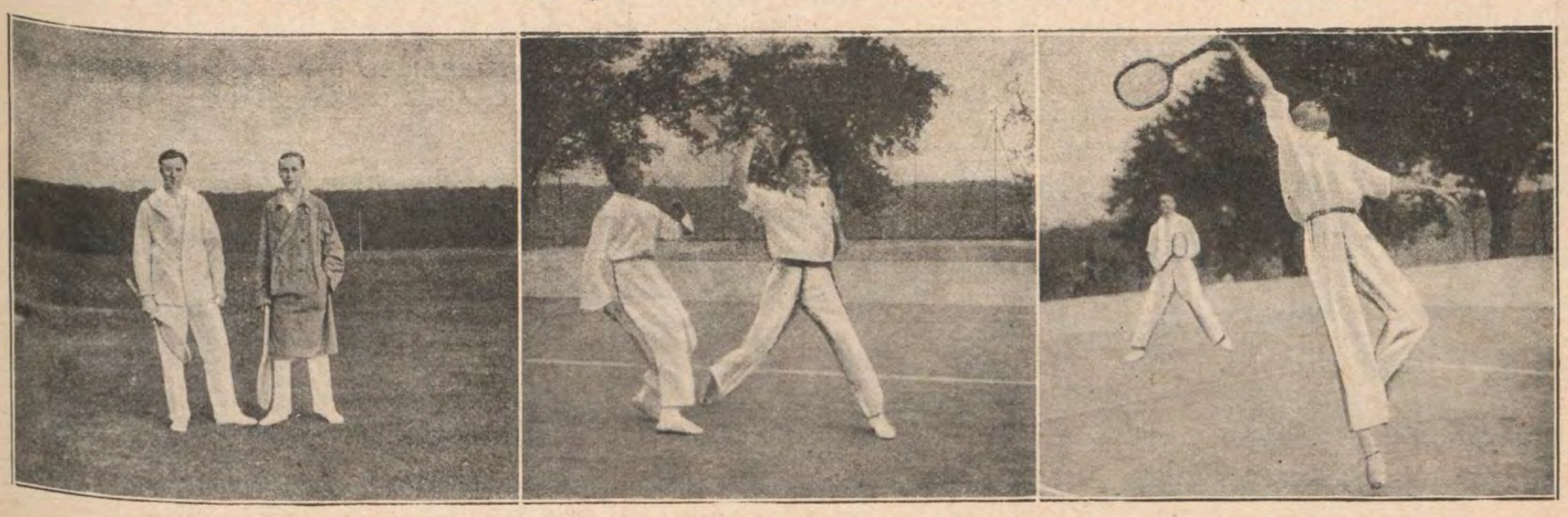
Le Volume .. .. 3 fr. 50

EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES ET DANS LES GARES

LE TRIMESTRE SPORTIF

L'équipe de football-association de l'Union sportive de Clichy : G. Guillard (1), Bouyssou (2) Daldas (3), Villemain (4), Caroff (5), Cartilozzi (6), Jauny (7), R. Guillard (8), Le Genissel (9), Gugliardi (10), Lesueur (11), Bourgeno (12).

L'équipe de football-rugby du Stade Français : Maydat (1), Bourret (2), Lageix (3), Vetillard (4), Gaigé (5), Samson (6), Gillet (7), Martin (8), Lehman (9), Chauveau (10), Bimsenstein (11), Pringault (12), Olivary (13), Byasson (14), Ducasse (15).



Danet et Lefébure — Poulin et Lartigue — W. et R. Laurentz

Le tournoi de tennis de La Boulie, dont la finale fut disputée le 8 octobre, obtint un vif succès. Dans la finale du championnat double messieurs, Danet et Lefébure battirent par 6-1, 3-6, 6-3, 5-4, Poulin et Lartigue. La troisième place revint aux frères Laurentz. Les entrées du tournoi de lawn-tennis, avec d'autres souscriptions des joueurs de golf, ont permis de compléter une somme de 1.000 francs qui a été envoyée à la Croix-Rouge.

L'Association sportive française et le Club athlétique de la Société générale ont fait match nul le 8 octobre 1916, rien n'étant marqué. On voit ici le gardien de but de l'A. S. F. parant un but.

Le Stade Français bat l'Union Sportive de Clichy par 5 buts à 1, le 22 octobre 1916. Le gardien de but de Clichy, accroupi à l'avant de son but, attend le ballon.

L'équipe de football-association de l'Association sportive française : Lalif (1), Sturner (2), Candas (3), Herold (4), Pears (5), Remy (6), Shaïba (7), Ducret (8), Toulet (9), Bourquin (10), Garrett (11).

Voici une épreuve sportive où le record du saut en longueur n'a certes pas été battu, mais qui emprunte son intérêt au fait qu'elle a été disputée sur le front. Les soldats spectateurs y prennent grand intérêt.

AUTOMOBILISTES !

Abonnez-vous au Journal

LE VOLANT

UN AN
5 francs

UN AN
5 francs

TRAIT D'UNION HEBDOMADAIRE DES AUTOMOBILISTES AUX ARMÉES

Vous y lirez de bons articles

et vous profiterez des **nombreux avantages** *consentis aux Abonnés*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS =:= 117, Avenue de Choisy, 117 =:= PARIS

NUMÉROS SPÉCIMENS SUR DEMANDE

Laxatif - Dépuratif

GRAINS DE VALS

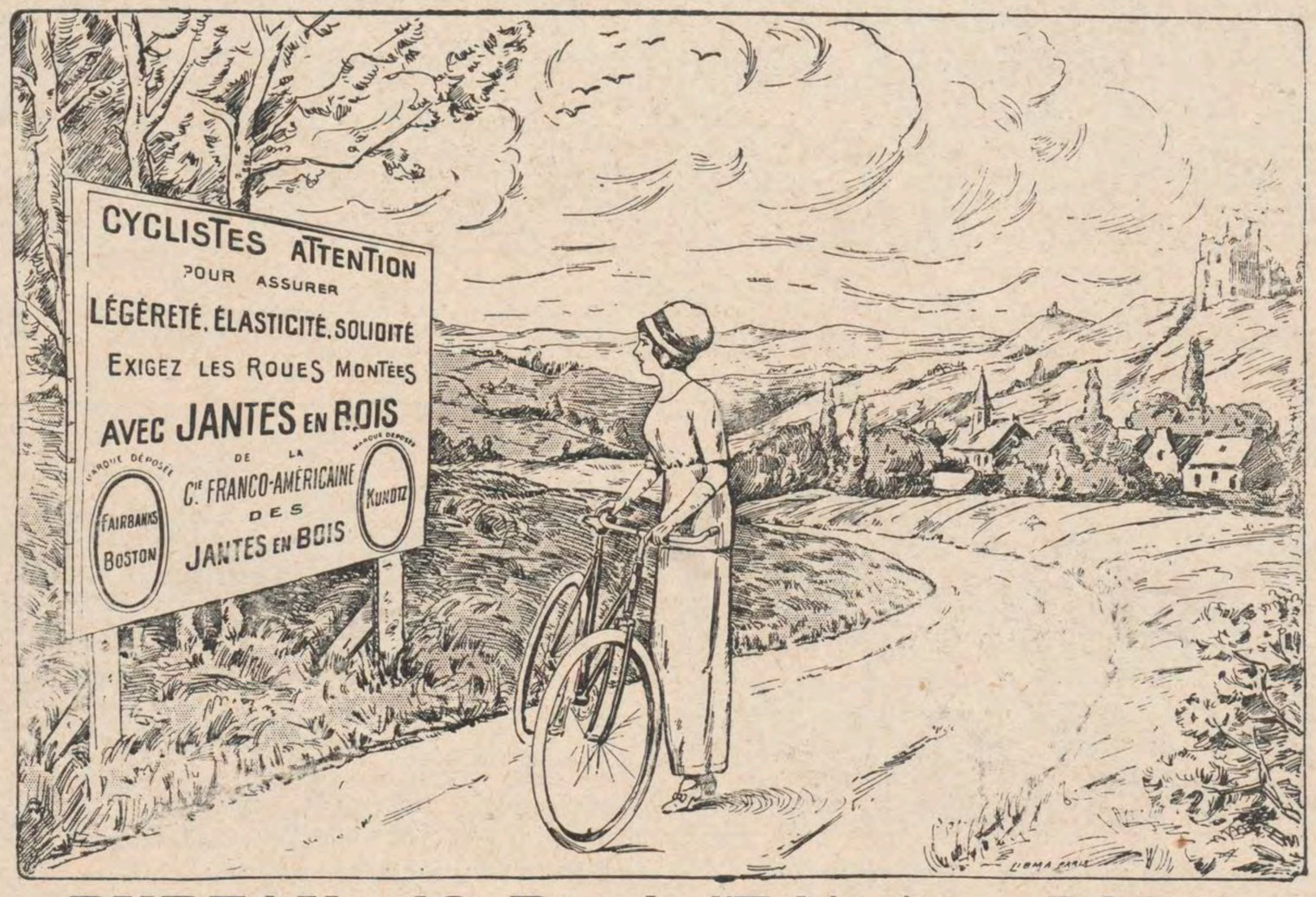
un seul grain
au repas du soir
donne un résultat le lendemain matin
Chasse la bile et Purifie le sang

64, Boul^d Port-Royal, PARIS et toutes Phies.

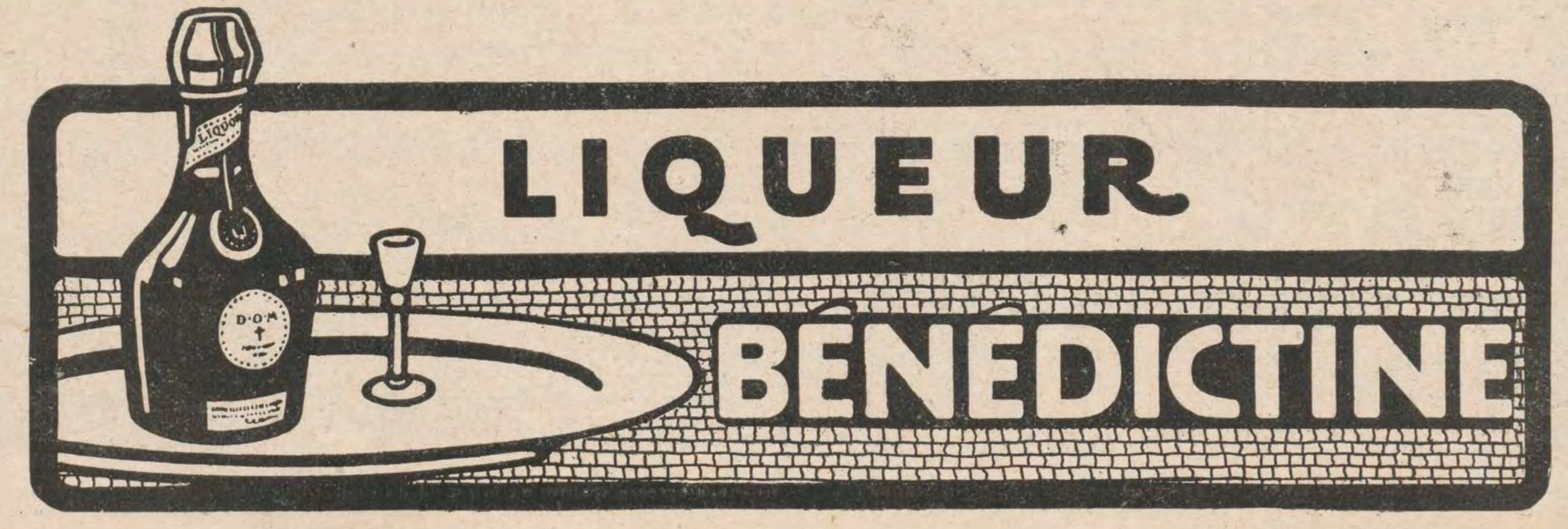
IMPERMÉO CHANDAILS **ELIMS PIERRE**

Les meilleurs, les moins chers

10, Faubourg Montmartre *(dans la Cour)* PARIS
162, Avenue Malakoff *(Porte-Maillot)* PARIS



BUREAU : 40, Rue de l'Echiquier. — PARIS



LE TRIMESTRE SPORTIF

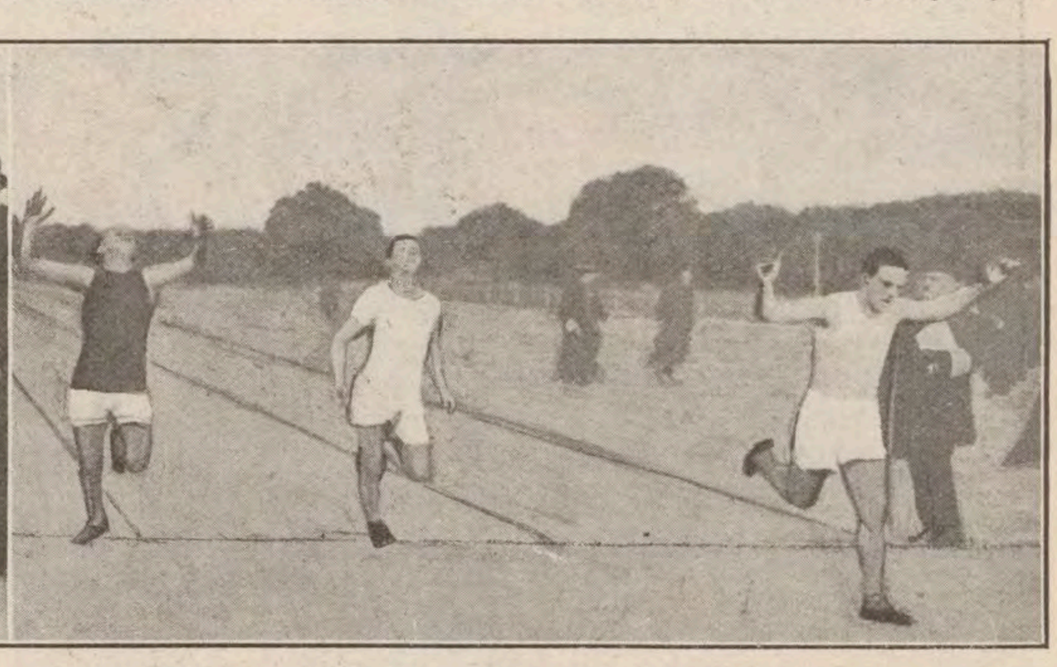
L'ancien champion du monde cycliste amateur Maitrot, qui fut un remarquable athlète, est tombé au Champ d'honneur.

L'équipe football-association du Racing-Club de France : M. Letailleur (1), Poujotte (2), Villaneva (3), Specker (4), Kratzer (5), Steinfinkel (6), Faivre (7), Chiesa (8), Mathey (9), M. Triboulet (10), Al. Treusseau (11).

Le lieutenant Cormier, qui vient, en collaboration avec le lieuteant Ballière, de publier un excellent et très utile « Cours d'automobile théorique et pratique ».

Lavalade Bonnefon Darragon Contenet

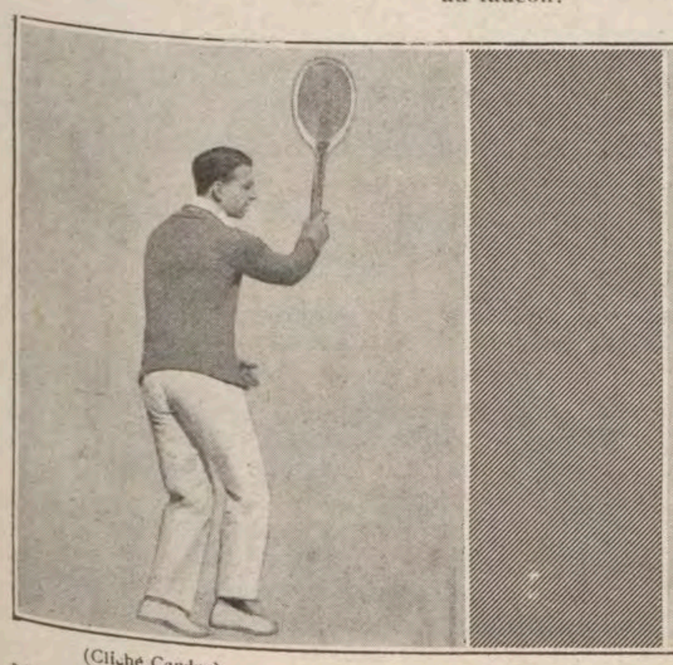
Les quatre concurrents du Grand Prix de France, course d'une heure, derrière motos, disputée le 1er octobre 1916 et dont voici le classement : 1. Darragon, 66 kil. 100 mètres ; 2. Lavalade, à 2 tours et 150 mètres ; 3. Bonnefon, 7 tours ; 4. Contenet, 11 tours.



Le 29 octobre, le Cross des Alliés était précédé de diverses épreuves de vitesse qui constituèrent d'excellentes indications. Voici Biget, gagnant le 100 mètres devant Garret (maillot blanc) et Smet (maillot noir).

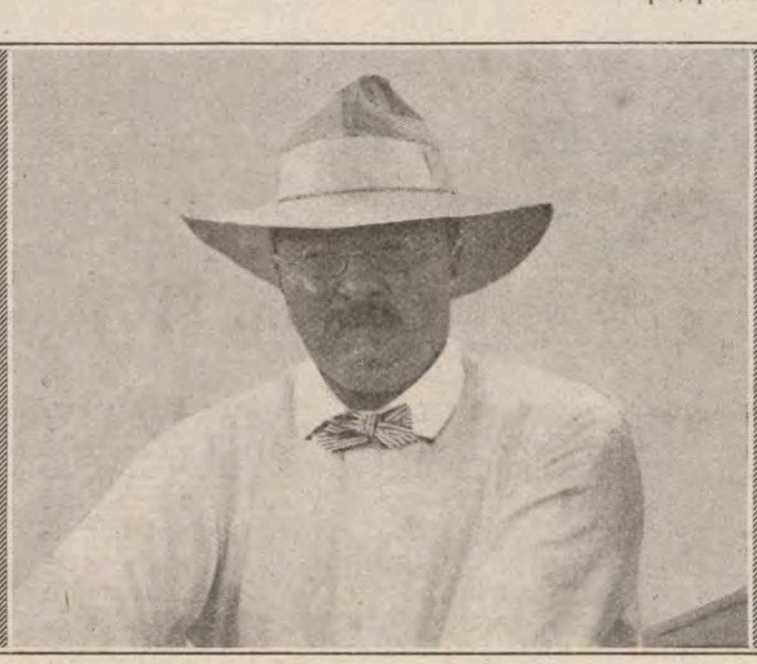
La guerre n'aura pas seulement entretenu sur le front les sports modernes : elle aura fait revivre certains sports presque disparus. Voici des poilus de Salonique chassant au faucon.

Le 12 novembre, au Parc des Princes, un très intéressant match de football a opposé le "onze" de l'armée belge en campagne et le team de la Ligue de football-association qui, plus en forme, a triomphé par 3 buts à 1.



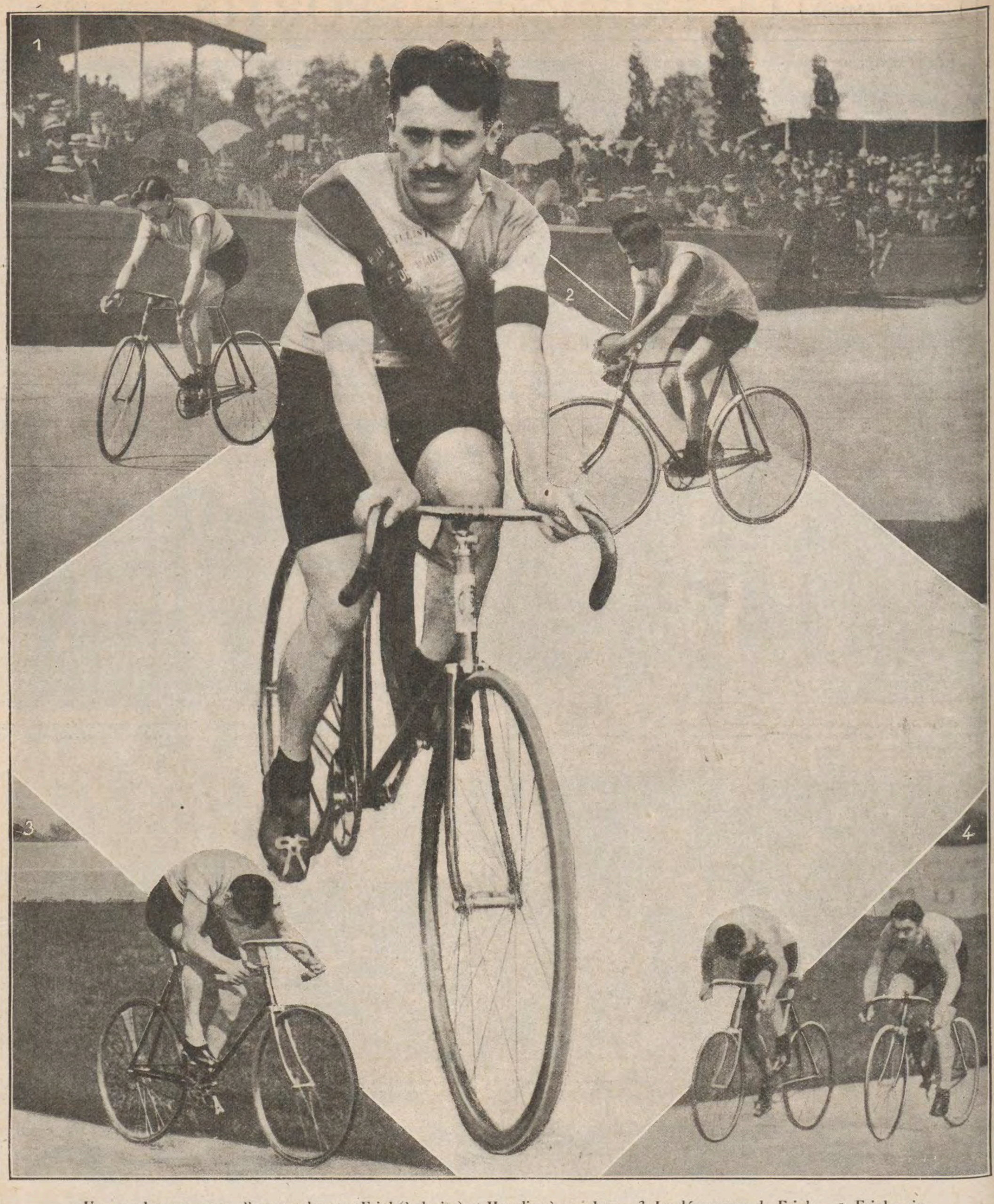
(Cliché Candey)

L'excellent tennisman Gault, dont nous avons publié dans notre numéro du 15 sept. une conversation avec Wilding sur le front, est tombé le 3 septembre, sur la Somme.



La part qu'a prise le Président Roosevelt à l'élection présidentielle américaine ne l'a pas éloigné de l'aviron, qu'on le voit pratiquant ici.

Les arbitres ne sont pas de moins valeureux soldats que les joueurs : Givert, qui arbitrait le 21 octobre S.F.-U.S. Clichy, a médaille militaire et croix de guerre avec palme



1. Un sur-place au cours d'un match entre Friol (à droite) et Hourlier à gauche. — 3. Le démarrage de Friol. — 2. Friol, vainqueur du Grand Prix de Paris. — 4. Friol bat Poulain dans le Championnat de France.

LA DISPARITION D'UN GRAND CHAMPION : FRIOL

Après François Faber — Luxembourgeois ne l'oublions pas — héroïque engagé volontaire, après Hourlier et Comès, après Trousselier — et j'en passe! — Friol tombe au champ d'honneur. Le sport cycliste paie ainsi sa lourde part.

Cinq fois champion de France (1904, 1906, 1907, 1910, 1913), deux fois champion du monde (1907, 1910), Friol était au-dessus — nettement au-dessus — de ces titres, si hauts qu'ils soient au palmarès de la gloire sportive! C'est que le sport cycliste a parfois quelque chose de décevant : il n'a pas cette rigidité de l'athlétisme. Qu'un coureur à pied soit le meilleur, et 99 fois sur 100 il triomphera. Mais, en cyclisme, des événements extérieurs peuvent intervenir. Or, chaque fois que Friol fut battu, il apparut que c'était le destin qui le trahissait; chaque fois qu'il triomphait, on sentait que cette victoire lui était due.

A trois reprises — 1907, 1909, 1910 — Friol triompha dans le Grand Prix de la Ville de Paris. Il y battait le boche Rutt qui combat dans les rangs ennemis.

Le grand et sympathique sprinter danois Ellegaard a écrit : « Friol en forme était le meilleur sprinter français de notre temps. Je n'ai même jamais rencontré un homme plus vite que lui en vitesse. »

Un Cycliste.

Le Gérant: A. Baeurlé.

Paris. — Imp. de Vaugirard, H.-L. Motti, dir., 12-13, Impasse Ronsin.

Bande-Molletière

LA

STÉPHANOISE

La seule tissée SPIRALE

en trois courbes

Ne comprime pas. Ne glisse pas.

L. CHOMIER

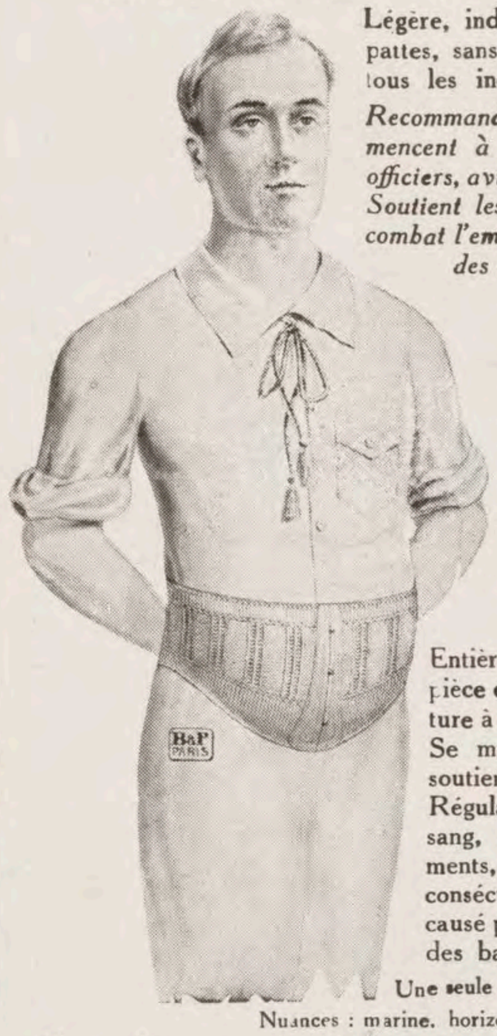
SAINT-ÉTIENNE

(Loire)

Ceinture Anatomique

pour Hommes, du Dr NAMY

Élastique, Élégante, AMAIGRISSANTE



Légère, indéformable, agréable à porter. Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modèles ordinaires

Recommandée à tous les messieurs qui commencent à "prendre du ventre" ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, cavaliers, etc., etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint et procure bien-être, sécurité des efforts, sveltesse de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écru, gommes tressées et azurées. Hauteur devant : 18, 20 ou 22 cm **25 fr.**

En tissu de soie ajouré : gris ciel, rose, mauve ou noir . . . **35 fr.**

Expedition franco France et Etranger, pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste ou en chèque sur Paris.— Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.

Notice adressée gratuitement sur demande.

Bande-Molletière du Dr NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en tricot renforcé. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient **sans la comprimer.** Régularise la circulation du sang, **évite** les engourdissements, les crampes, la fatigue consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap.

Une seule qualité. La pre **7 f. 50** franco.

Nuances : marine, horizon, kaki, gris, noir.

Adresser les commandes GROS & DÉTAIL à **MM. BOS & PUEL**

Fabricants Brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)

LAINAGES ARTICLES SPORTS **ELIMS PIERRE**

Les meilleurs, les moins chers

10, Faubourg Montmartre *(dans la Cour)* PARIS
162, Avenue Malakoff *(Porte-Maillot)* PARIS

EMBROCATION SEN SEN GUM **ELIMS PIERRE**

Les meilleurs, les moins chers

10, Faubourg Montmartre *(dans la Cour)* PARIS
162, Avenue Malakoff *(Porte-Maillot)* PARIS

RAQUETTES BALLONS **ELIMS PIERRE**

Les meilleurs, les moins chers

10, Faubourg Montmartre *(dans la Cour)* PARIS
162, Avenue Malakoff *(Porte-Maillot)* PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

La traversée la plus courte de France en Algérie s'effectue par Port-Vendres.

Aller. — Paris-Quai d'Orsay, Limoges, Montauban, Toulouse, Port-Vendres.

Paris-Quai d'Orsay, départ 10 h. 30 et 19 h. 50 (1) (Express toutes classes) ; Port-Vendres, arrivée 2 h. 51 et 14 h. 47.

Retour. — Port-Vendres, départ 14 h. 33 (1) et 23 h. 21 (Express toutes classes) ; Paris-Quay d'Orsay, arrivée 8 h. 33 et 18 h. 33.

De Port-Vendres à Alger, et inversement, en 22 heures, par paquebot rapide *La Marsa* muni de la télégraphie sans fil (Service hebdomadaire dans chaque sens).

De Port-Vendres à Oran et inversement en 23 heures par paquebot rapide *Medjerda* muni de la télégraphie sans fil. (Service hebdomadaire dans chaque sens).

(1) Voitures directes de 1re et 2e classes ainsi que salons-lits, lits et couchettes.

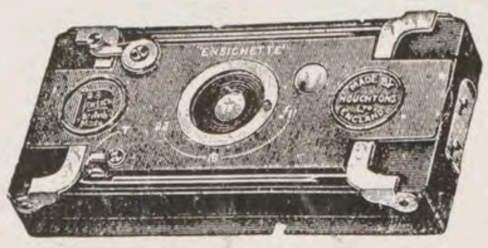
CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Rapide de nuit pour la Côte d'Azur.

A l'approche de l'hiver, nombreux sont les blessés et les malades qui vont chercher sur la Côte d'Azur le repos et la santé.

Ils apprendront avec plaisir que depuis le 22 novembre, la Compagnie P.-L.-M. a prolongé jusqu'à Menton le rapide de nuit 1re classe qui part de Paris à 20 h. 15.

Ce train permet de quitter Paris après dîner et d'arriver au milieu du jour au pays du soleil. On est rendu à Nice à 13 heures, et à Menton à 14 h. 06.



POUR LES ÉTRENNES

Donnez à vos Poilus une "Ensignette"

appareil "West Pocket" format nouveau 5×8, à 60 francs.

LAFAYETTE-PHOTO

124, rue Lafayette ***(près gares du Nord et de l'Est)***

Appareils de toutes marques : Kodak, etc. — Demandez Notice A

POLICE PRIVÉE

80, Rue de Rivoli, PARIS. — *Téléph.* **Archives 01-93**

Le **CABINET RIVOLI** se charge d'***Enquêtes, Surveillances, Recherches*** de toute nature et en tous pays, ***Renseignements privés, Enquêtes avant mariage. Procès, Réhabilitations, Vols, Recouvrements. Missions*** en France et à l'Etranger par détectives des plus renommés. — **DIVORCES** rapides par avocat spécialiste.

Consultations tous les jours de 9 h. à 7 h. et par correspondance.

DÉCHIFFRE les ÉNIGMES RÉSOUT toutes les QUESTIONS

POUR L'HIVER

Un confortable manteau en "LODEN" sera

le meilleur vêtement

CHAUD IMPERMÉABLE LÉGER

Longueur 120 — PRIX : **105 francs**

Le **"LODEN"**, fabriqué exclusivement pour nous et d'après nos indications, est supérieur, comme tissage et matières employées, à l'ancien tissu tyrolien.

PESTOUR, 45, rue Caumartin, PARIS — *Catal. et échant. sur demande*

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf. – Succursale, 1, Place de Clichy.
Paris

TÉLÉPHONE :
Gutenberg 06.83 / 06.84 / 25.82 / 25.88

Uniformes et Équipements
FRANÇAIS & ALLIÉS

SEULES SUCCURSALES :
LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS

ENVOI FRANCO sur DEMANDE du CATALOGUE et d'ECHANTILLONS

Les Meilleurs Tissus - La Meilleure Coupe - Le Meilleur Marché

Les Clients pressés ou de passage à Paris, ainsi que dans les villes où cette Maison possède des Succursales, trouveront toujours tout prêts, au Rayon spécial de Confection de luxe, *des Uniformes Militaires, des Pardessus, Vêtements de Ville et de Voyage, etc.. établis avec autant de soin que s'ils étaient faits sur mesure,*

Le Gérant : A. BAEURLÉ.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin. Paris.